U d'/of OTTAWA
39003007038507

CE

MAX BUCHON

POÉSIES

TRADUCTION DE HEBEL

Notice biographique par Champfleury

PORTRAIT D'APRÈS COURBET

Eaux-fortes par F. Régamey

PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER,
33, RUE DE SEINE, 33

1878
Tous droits réservés

POÉSIES

F. Regamey, sc. Imp. Vve A. Cadart Paris.

MAX BUCHON,

d'apres une peinture de Courbet

MAX BUCHON

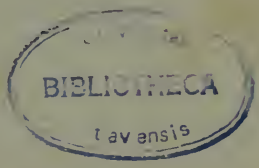
POÉSIES

POÉSIES FRANC-COMTOISES

POÉSIES DE HÉBEL

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33.

1877
Tous droits réservés.



39115

PQ
2148
.B58 A6
1877

Max Buchon, dont on a réuni ici les œuvres principales, fut une figure particulière dans le monde des lettrés, et, à juste titre il peut réclamer sa place dans le mouvement intellectuel et artistique qui se produisit au milieu du siècle.

Ce furent des années bien tranchées que celles de 1850 à 1870, et si les événements politiques nombreux et déconcertants abondèrent en secousses, la littérature et l'art n'en poursuivirent pas moins leur cours, faisant surgir un certain nombre d'hommes nouveaux et d'œuvres accentuées.

Max Buchon fut de ceux-là par ses convictions, son caractère, et il mérite d'être pris pour type de ce que peut une individualité agissant, loin de Paris, d'après sa libre inspiration.

L'homme qui vécut seul en province, à l'étranger, et ne consentit jamais à se mêler au mouvement intellectuel parisien, pourrait, par son exem-

ple, servir de prétexte à une théorie de la décentralisation. N'est-il pas préférable de montrer comment s'engendra le poète, comment il fut réconforté dans ses aspirations et le rôle que, de son plein gré, il joua à côté des tendances parisiennes du demi-siècle ?

Une de ses qualités fut de ne pas être homme de lettres, du moins dans le sens matériel que l'époque actuelle a attaché à la profession. A la tête d'un modeste avoir qui lui permettait d'écrire à ses heures, Max Buchon goûta le *loisir*, un mot qui n'existe pas dans le dictionnaire à l'usage des écrivains modernes ; mais il ne reçut pas le brevet de capacité que Paris décerne si difficilement aux hommes qui sont appelés à tracer de laborieux sillons pendant toute leur existence.

Ayant achevé ses études dans une université allemande, Max Buchon put rester un pur enthousiaste de la poésie germanique, sans que son cœur fût déchiré par les souffrances de l'invasion. Mort un an avant la fatale guerre de 1870-71, il avait été enlevé brutalement, dans la force de l'âge, à ses amis, à la Franche-Comté chère à son cœur.

Il n'en donna pas moins la majeure partie des dons dont la nature l'avait doué. Si Max Buchon mourut jeune, sa vie fut bien remplie par

l'amitié et l'amour des lettres, et son existence doit être enviée par les esprits philosophiques, troublés par les exigences du monde, qui aiment à goûter en paix les délices d'une vie consacrée aux travaux intellectuels.

Max Buchon avait fait une partie de ses études au collége en même temps que son compatriote Courbet. Tous deux jeunes se trouvèrent portés de concert vers la poésie et la peinture. J'ai sous les yeux un rare petit volume, *Essais poétiques* par Max B..... (1). C'est là que le poète et le peintre se montrent pour la première fois, assez timidement et de profil, l'un, avec des morceaux poétiques qui sentent l'appris et la rhétorique, l'autre avec des lithographies qui pourraient servir de titres de romance. La poursuite de la réalité ne se fait pressentir ni chez l'un ni chez l'autre.

Il fallut un grand soulèvement politique, la Révolution de 1848, et l'adjonction de jeunes esprits indépendants pour déterminer un mouvement littéraire qui, à cette époque, ne parut pas insurrectionnel.

L'archéologie a reconnu la réalité des descriptions d'Homère, les aliénistes ont imprimé que Cervantes traduisait en phrénologue la forme du

---

(1) Besançon, impr. Sainte-Agathe, 1839. In-12 de 152 pages.

crâne de certains de ses personnages, et on trouverait cette préoccupation du réel dans les poésies de l'Inde antique aussi bien que dans les monuments de l'Egypte ancienne. C'est pourquoi cette forme intellectuelle, ravivée au milieu du siècle, passa d'abord pour inoffensive.

Les doctrinaires jeunes, bons enfants, avaient fait asseoir sur les bancs de bois de la brasserie où ils tenaient leurs Propos de table le « tout-Paris » éclectique, en quête de nouveau et qui passe sans transition du café Anglais aux Porcherons.

Un chroniqueur imprima dans les journaux du temps, qu'on avait trouvé, sur la table de la maison de santé où mourut Gustave Planche, une feuille de papier portant pour titre : *le Réalisme* et au-dessous quelques lignes d'un travail commencé pour la *Revue des Deux-Mondes*.

Le critique autoritaire de cette époque avait, en effet, passé ses derniers mois parmi nous, s'amusant des gamineries de ces grands prêtres, gais comme des enfants de chœur. En face de lui était assis un autre austère philosophe, le peintre Chenavard, dont la philosophie consistait plus particulièrement à nier tout progrès dans l'humanité.

Mais qu'eût pensé Buloz s'il eût entendu le critique influent de « la Revue », le vieux Gustave Planche, entonner après boire l'hymne

de ces nouveaux Luther, *la Soupe au fromage?*

Tels étaient les graves personnages qui, préoccupés de la doctrine nouvelle et des doctrinaires, se demandaient peut-être intérieurement : — A quoi aboutira tout ce tapage?

Ils n'en chantaient pas moins l'hymne, composée expressément pour ces agapes par Max Buchon et enveloppée d'une mélodie solennelle par le musicien Schann'.

Max Buchon, lui, n'entendait que l'écho de ces grosses gaietés : ni conseils, ni prières n'avaient pu le faire consentir à se mêler au mouvement parisien. Timide et craignant de gagner la fièvre de Paris, il préférait lever les bras sur la montagne et faire des vœux pour le succès de nos armes.

Je viens de parcourir deux cents lettres écrites par moi au poète, au fur et à mesure des événements. A quinze ans de distance, j'ai cru lire la correspondance d'un autre. Actuellement détaché de toute prévention et de toute prétention, je peux juger ces lettres avec sérénité. Max Buchon était bien informé et il en savait plus, dans sa petite ville de Salins, ou en Suisse, que moi qui, le soir, lui transmettait fiévreusement le récit de nos journées de luttes.

Les gaités de la brasserie avaient été finalement regardées comme des profanations ; *la Soupe au*

fromage passait pour aussi subversive qu'indigeste; l'Empire tenait le Réalisme pour une des têtes de l'hydre du socialisme et Max Buchon devait passer cinq ans en exil.

La qualité de poète, déjà regardée de travers par la province, surtout quand elle est jointe à de certaines aspirations sociales, avait attiré l'attention des « gens d'ordre » du pays sur la mine de songeur de Max Buchon. Quand éclata le coup d'Etat de Décembre, les autorités locales crurent à une résistance possible dans les montagnes du Jura. En sa qualité de poète attirant la foudre, Buchon fut désigné comme homme dangereux. Traqué, poursuivi, il se réfugia en Suisse; et ce fut sur cette terre de la liberté que je connus l'homme intimement.

Retiré au milieu des bois, dans une petite maison de campagne près de Berne, le poète vivait en sage et en philosophe ; il acceptait sa destinée, se retrempait dans les lettres et étudiait la littérature de pays nouveaux, ainsi que le faisaient à la même heure à l'étranger d'autres bons esprits, victimes des folles terreurs d'un peuple se reprenant à croire à l'autocratie et à la force brutale.

J'ai indiqué ailleurs (1) les études de l'exilé sur

---

(1) *Le Réalisme*, Michel Lévy, 1857.

la littérature en Suisse ; au lieu d'y revenir, ne vaut-il pas mieux essayer de donner un portrait de l'homme ?

Fils d'un ancien militaire, Max Buchon en avait gardé l'empreinte autoritaire ; une sorte d'estafilade, qui sillonnait l'une de ses joues, semblait une ancienne cicatrice de coup de sabre, et la physionomie résolue de l'homme faisait penser à quelque capitaine d'infanterie, retiré dans ses foyers avant l'âge ; mais cette impression ne venait que d'un premier aspect. Les yeux, qui étaient bons, purs, bien regardants et malgré tout songeurs, conservaient trace des mélancolies d'un enfant dont la jeunesse a été douloureusement comprimée. Le poète, privé tout jeune de sa mère, n'avait pas connu les tendresses de la famille : son père l'éleva rudement ; pourtant Max Buchon, fermé en apparence, avait au contraire le cœur largement ouvert, et était tout amour pour ses amis, pour la nature, de même que pour les choses intellectuelles et artistiques. Ne se livrant que rarement, sinon à des intimes, il était né confident. Il devint, en effet, confident dévoué de nos travaux, de nos luttes, et s'il encourageait les uns, il était toujours prêt à venir en aide aux autres.

N'ayant pas de besoins, Max Buchon, malgré

les tourmentes politiques qui entravèrent sa vie, put se livrer au culte de la poésie, à sa fantaisie, en esprit libre, ne cherchant que des âmes sœurs pour leur communiquer ses aspirations, et vraisemblablement il eût conquis une place plus marquée dans le mouvement parisien, s'il eût apporté plus de soin à la publication de ses œuvres.

Ses poésies, dont quelques-unes se font remarquer par un sentiment très-délicat, il les servait au public comme des cahiers de chansons vendus par les colporteurs dans les foires. Publiées en petits fascicules sans blancs ni espaces, elles étaient tassées, comme par économie, sans air et peu attirantes. Combien de lettres ai-je écrit à l'ami, sur la nécessité d'une enveloppe plus décente ! Max Buchon accordait que j'avais raison, mais n'en continuait pas moins ses typographies primitives.

Paris est composé de toutes sortes de petits groupes qui agissent à leur fantaisie : ici les parnassiens, là les rustiques ; idéalistes ou réalistes n'en obéissent pas moins à de certaines lois, qui font que le public est admis à les juger. Brizeux, publiant ses poésies à Quimper, avec des caractères des imprimeries de Quimper, n'eût été que très-tard reconnu comme le doux auteur de *Ma-*

LA SOUPE AU FROMAGE

HYMNE DE MAX BUCHON

MUSIQUE DE SCHANN'

Andantino mod^to

RITOURNELLE

ORGUE ou PIANO. ad libit:

f *p*

Solennel.

mf La mar - mite est sur le feu,

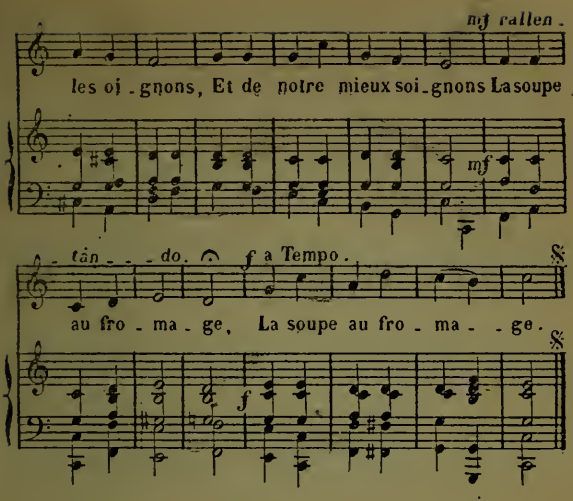
mf

Mettez - y du beur - re; Ne craignez que le trop

p

peu, Et, si - tôt qu'il pleu - re: La fa - rine et

p



Les oignons bien fricassés,
Versez l'eau bouillante.
Puis, faire à son gré laissez
La flamme brillante.
Un peu de sel, mais pas trop :
Et voilà partie au trot
La soupe au fromage. (*bis*).

Du pain les plus beaux croûtons
Vite à la soupière,
Et par couche entremettons
Notre vieux gruyère.
Pour le coup versez-moi là
Votre marmite... et voilà
La soupe au fromage! (*bis*).

Quels superbes filets blancs
La soupière grise
Fait rayonner de ses flancs
Sitôt qu'on y puise!
Quel ineffable fumet
Lance à notre nez gourmet
La soupe au fromage! (*bis*).

Dieu! comme cela descend!
Qu'en dis-tu, compère?
Second service à présent :
Les deux font la paire!
J'ai soif à n'y plus tenir.
Mais il faut d'abord finir
La soupe au fromage! (*bis*).

Maintenant le verre en main!
Certe on peut bien boire,
Sans penser au lendemain,
Quand de tout *déboire*
On est sûr d'être vainqueur
En s'appliquant sur le cœur
La soupe au fromage! (*bis*).

rie, qui tranche si particulièrement sur l'assurance matamore des romantiques.

Max Buchon fut pourtant un véritable poète. De la plupart de ses pièces s'échappent une saveur domestique, une franchise de touche qui ont leur charme, à condition qu'on veuille bien y pénétrer. Sans doute l'enveloppe est parfois rugueuse; mais combien de fruits savoureux dont il faut casser la noix !

L'homme a vécu de la vie jurassienne comme les anciens maîtres flamands vivaient de la Flandre. Son œuvre est la peinture des faits et gestes, non pas d'une petite ville, mais d'un bourg où se sont conservées les habitudes de la campagne : la lessive, la distribution du porc par quartiers, la fromagerie, la rentrée des foins, etc.

Un chaudronnier qui vient s'installer sous l'orme de la place devient un événement ; la foire met les gens à l'envers. C'est un spectacle pour tous ces braves campagnards que le travail du forgeron, et le fils d'un fermier qui part pour faire son temps au régiment remue toute la population.

On a beaucoup reproché au réalisme de se préoccuper de semblables détails ; certainement ils ne sont pas épiques, mais tout sujet, si humble qu'il soit, a sa valeur quand le poète sait l'en extraire. Les rayons du soleil sont plus

agréables à regarder sur un toit de chaume que sur le faîtage en *zinc d'art* d'une construction de boursier enrichi. Avez-vous remarqué la jolie tache que fait un pot de fleurs sur la fenêtre d'une vieille maison de pauvre ? Pour moi, la sensation est plus pénétrante que celle des jardins de l'ancien palais de Versailles.

Que les courtisans admirent la pompe des grands, mais qu'ils me laissent libre de m'intéresser aux délicatesses des humbles.

Le réalisme fut une aspiration démocratique latente et inconsciente pour de certains esprits, car vers 1848, nous étions poussés par un souffle particulier qui nous faisait agir sans raison apparente, et c'est aujourd'hui seulement que je comprends le mot de Thoré, qui m'arrêtant dans la rue : — Ne voyez-vous pas s'ouvrir de nouveaux horizons ? s'écriait l'ardent patriote.

Max Buchon, lui, savait ce qu'il faisait. D'une classe au-dessus du peuple, il se retournait vers cette source inépuisable de sentiments naturels, et en tirait une essence franche et vigoureuse ; en traduisant les travaux, les divertissements, les joies, les chagrins populaires, il espérait devenir le miroir du peuple, lui montrer ses bons sentiments et par là le rendre meilleur.

Il ne faillit pas à sa tâche, quoique le côté des-

criptif prit parfois un peu trop le dessus sur le côté pénétrant. Max Buchon avait été nourri d'ailleurs de la pensée du pasteur Hebel, le Béranger de l'Oberland badois.

Hebel, c'est la poésie rustique, sans la raillerie française, sans les récriminations aiguës de Burns l'Ecossais.

Gœthe, Jean-Paul Richter, faisaient grand cas des poèmes d'Hebel et cela se comprend. Un pasteur qui a la clef des cœurs les plus rudes et y introduit des saveurs délicates, voilà qui est digne d'admiration, voilà un exemple que nous ont donné parfois l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, l'Amérique, et que nous ne suivons pas assez.

Ce n'est pas à dire que l'enseignement direct, le prêche, doivent prendre une trop grande place dans les œuvres d'imagination. En ce sens, Max Buchon m'a paru s'illusionner sur la portée des romans suisses de Jérémias Gotthelf (le pasteur Bitzius), et leur fortune n'a pas répondu en France à ce que l'initiateur et le traducteur en attendaient. Si je compare Gotthelf à Hebel, je n'ai pas de peine à m'apercevoir que le poète allémanique s'est volontairement dépouillé de l'appareil enseignant que recherche trop visiblement le romancier suisse.

Le peuple est un grand enfant, et des Fables

de la Fontaine ce qu'un enfant retient rarement, c'est la *moralité*.

Buchon fut mieux inspiré en traduisant, le premier en France, *les Scènes villageoises de la Forêt noire* de Berthold Auerbach. Non pas que ces récits aient fait une profonde trouée dans la littérature européenne, mais ils ont également leur bonhomie et se rangent dans le cadre de conteurs étrangers dont la France veut connaître la manière.

Max Buchon fut plutôt initiateur que traducteur ; ses traductions n'étaient qu'une occupation pour tromper les longues heures de l'exil. Il se sentait mieux doué que de dépenser sa vie dans ce travail manuel qui fait penser aux ouvrages de tapisserie entrepris par les femmes, parfois pour oublier. Le poète franc-comtois voulut prouver qu'il était l'égal des écrivains qu'il traduisait, et comme j'avais alors quelque influence à la *Revue des Deux-Mondes*, je n'eus pas de peine à persuader au directeur que celui qui avait écrit *le Matachin* pouvait devenir un des bons conteurs de sa publication.

Tout cela correspondait bien au mouvement de 1848-1852. C'était l'époque où Madame Sand, faisant volte-face, abandonnait ses plaidoyers un peu trop prolongés sur l'adultère et entrait

résolûment dans la voie berrichonne, avec les décors de sa contrée natale, en transportant dans le cœur des paysans non pas ce qui y était tout à fait, mais ce que le romancier souhaitait qui y fût.

Le peintre Courbet donnait alors une représentation « historique » des gens de son village, ainsi qu'il l'imprimait, et les paysans d'Ornans, assistant à l'enterrement d'un des leurs, acquéraient sur la toile une importance égale à celle de magistrats se rendant à la messe du Saint-Esprit.

Ces enseignements ne furent pas perdus pour les peintres, non plus que pour les écrivains. Le roman ainsi compris n'ouvrit-il pas la voie aux récits d'Erckmann-Chatrian qui furent une des expressions les plus vives de la littérature de l'Empire, non pas officielle, il est vrai, ni agréable aux courtisans de l'Elysée.

C'est pourquoi, à la suite des doctrines de 1848, de nouvelles couches sociales furent appelées à bénéficier des fruits de l'imagination de régions qui semblaient déshéritées de conteurs; il en surgit, grâce au mouvement intellectuel qui venait de se produire, et là où nous creusions des fondations avec efforts, plus d'un est venu abriter sa tête et donner carrière à ses facultés, sans être atteint par les éboulements du début de la bâtisse.

A un moment, inquiété et mis en suspicion par mes romans que, je ne sais pourquoi, la censure de l'Empire ne trouvait pas conformes à son esthétique, j'en arrivai à me demander avec anxiété comment je pourrais suffire honnêtement à ma vie modeste s'il fallait briser ma plume. Ce fut alors que, par un brusque soubresaut, je me plongeai dans l'érudition pour échapper aux dangers de mon imagination qui avait failli faire suspendre deux importants journaux (1) ; mais ce fut une érudition peu académique.

La poésie du peuple, le musée des pauvres, les récits des paysans, leurs gausseries, les satires et les colères du peuple des villes, me prirent une quinzaine d'années en me laissant conscience des vides à combler ; je fus, pour cette dernière raison, suivi dans cette voie par un certain nombre de bons esprits et l'un des premiers, Max Buchon, parcourut le sentier étroit et peu déblayé au bout duquel il devait trouver une récolte assez abondante de chants populaires franc-comtois.

Ce fut en 1863 que Max Buchon publia les *Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté*. Ce petit volume n'était que pour prendre

---

(1) *La Presse* et l'*Opinion nationale*.

rang ; des notes existaient dans les papiers du poète, indiquant qu'il voulait revoir l'œuvre de près et la développer. C'est ce qu'a fait, pour cette édition, un des amis de Buchon, M. Charles Thuriet, à qui la Franche-Comté doit des recherches sur les traditions et légendes populaires (1).

Je n'ai qu'un reproche à faire à cette troisième partie de l'œuvre de Max Buchon. Une petite bouffée de vanité poétique lui fit intercaler quelques pièces de vers de son cru dans ce recueil. L'homme croyait possible de lutter avec certains morceaux populaires et peut-être les surpasser.

Les conséquences en sont sans doute innocentes ; mais introduire au milieu de poésies populaires des chants de civilisé, c'est une prétention naïve que le résultat ne peut justifier ; aussi ai-je laissé, de même que l'ancien commerce témoignait de sa probité en clouant sur le comptoir les écus faux, la pièce intitulée *les Foins*, deux autres morceaux ayant pour titre : *la Chanson des Quenouilles* et *la Scie*, conçues sous l'in-

(1) M. Ch. Thuriet a donné également une bonne notice sur le poète en tête du volume de Jérémias Gotthelf: *Au village, nouvelles Suisses*, trad. par Max Buchon, précédées d'une préface par Georges Sand. Paris, Sandoz et Fischbacher. In-18, 1876.

fluence des *lieds* allemands, et enfin *les Voituriers de marine*, pastiche assez réussi de chansons populaires.

Ce fut la seule faute de Max Buchon, une faute intellectuelle, car il n'en commit pas dans la vie. C'est pourquoi ses amis sont restés fidèles à sa mémoire parce que l'homme était fidèle à l'amitié.

La veuve du poète se remaria, sans cesser de croire à l'œuvre de son mari, et c'est à un vœu de celle qui devait bientôt le suivre dans l'inconnu qu'a obéi l'ami désintéressé, M. J. Dufay, qui a bien voulu me charger de donner au public une édition correcte du meilleur des aspirations de Max Buchon.

CHAMPFLEURY.

Sèvres, novembre 1877.

AVANT-PROPOS

Mon cher Champfleury,

Le 1er mars 1851, vous écriviez dans le *Messager de l'Assemblée nationale :* « J'ai un ami que j'aime beaucoup et que je n'ai jamais vu. Il s'appelle Max Buchon et fait des vers. Quand il en a plein un tiroir, il les imprime en petits volumes. Les petits volumes vont où ils peuvent. Max Buchon ne s'en inquiète pas. »

Cette préface de notre amitié devient tout naturellement celle des pages suivantes, auxquelles votre bienvenue a porté bonheur.

Le 27 septembre 1857, Mme George Sand écrivait dans le *Courrier de Paris :* « Quand M. Max Buchon traduit en vers les adorables poésies de Hébel, il est aussi limpide que son modèle, et quand il fait des vers pour son propre compte, il les fait très-fermes et très-soignés. »

Le 24 avril 1862, M. Sainte-Beuve écrivait dans le *Constitutionnel :* « Le traducteur et l'imitateur de Hébel, M. Max Buchon a fait une petite pièce de vers grasse, rustique, bien alsacienne et flamande, intitulée tout bonnement le cochon.

En 1863, M. Victor Hugo m'écrivait directement : « Je vous remercie, Monsieur. Je vous dois la révélation de mon pays natal. Dans ces quelques pages charmantes, vous m'avez fait connaître la Franche-Comté. Je l'aime, cette vieille terre à la fois française et espagnole. Je n'ai guère fait qu'y naître, et elle m'est aujourd'hui fermée comme le reste de la patrie. Je vous remercie de me l'avoir envoyée dans ce doux petit livre. Je la vois dans vos vers frais, vivants et vrais. Je vois le village, la prairie, la ferme, le bétail, le paysan, et aussi, ce qui est le vrai but du poète, le dedans des cœurs. Dans ma solitude un peu âpre, sur mon rocher, dans mon tourbillon, face à face avec ce sombre ciel d'hiver, côte à côte avec cet océan qui est le plus redoutable des mécontents, vous m'avez fait vivre quelques heures d'une vie aimable. Je vous rends grâce. »

Et quelques mois plus tard : « Hébel, Monsieur, c'est presque vous, allemand. Il vous a été facile de le traduire, car vous pensez l'un comme l'autre dans la même région. Vous êtes deux esprits divers, cependant, et très-originaux ; mais une profonde fraternité vous unit. C'est ainsi que dans les hautes sphères sombres, Dante cotoie Eschyle. Vous, c'est dans la prairie, dans le clair rayon du matin, parmi les chaumes, les ruisseaux et les saules que vous rencontrez Hébel. »

Voilà de bien grosses cloches en branle pour la singulière messe basse qui va suivre.

Les grands écrivains s'oublient ainsi parfois à mesurer les petits à leur aune. Sans prendre au pied de la lettre ces formules de politesse princière, j'hésite d'autant moins à m'en prévaloir ici, que c'est un peu et beaucoup à vous, mon cher Champfleury, que j'en suis redevable.

Mentionnons aussi, au profit de la présente brochure, un bienveillant coup de chapeau de MM. Ch. Monselet, de Banville, Laurent-Pichat, Castagnary et P.-J. Proudhon.

Aux approches de la cinquantaine, il est sage de dresser son bilan. Quant à moi, votre doyen d'âge et celui de Courbel, mes comptes littéraires ne sont pas compliqués. Prose et vers, ils se résument en quelques bonnes intentions, lesquelles, malheureusement, ne peuvent être réputées pour

des faits. Ces intentions, je les formulais déjà en 1842 dans les vers suivants :

Les tout petits oiseaux, dans leur nid d'herbe rousse,
Chantent sans que personne au monde s'en courrouce,
Et leurs plus grands désirs se trouvent assouvis
Quand ils savent où prendre un grain de chenevis.
Comme eux je chanterai si l'on me laisse faire,
Et comme eux je saurai d'un rien me satisfaire,
Si pour ce pays âpre et fier où je suis né,
Avant de m'en aller là-haut, il m'est donné
De finir humblement, selon ma fantaisie,
Mon bouquet d'amoureuse et blanche poésie.

Ainsi mon programme était déjà tout tracé quand je rencontrai les poésies de Hébel. Si je m'attachai avec tant d'amour à l'œuvre de cet excellent homme, c'est que j'entrevoyais au-delà de sa tâche si bien remplie, celle que je voudrais avoir mieux remplie moi-même. L'art ne vit pas d'abstraction, il en meurt. Quand un portrait de famille est un chef-d'œuvre, l'immortalité lui est acquise en principe, et, plus il vieillit, plus les connaisseurs en font cas. Il en est de même de la poésie, quand elle s'identifie si étroitement aux lieux où elle est née qu'on ne peut plus l'en séparer. Telle a été la bonne fortune de Hébel ; aussi, enguirlander, comme lui, ma localité de quelques joyeuses fioritures qui la fassent aimer encore davantage par les indigènes, en attirant sur elle la sympathie des étrangers, voilà pour moi le dernier mot de l'art.

Et voilà aussi pourquoi la facilité avec laquelle quelques écrivains allemands sont arrivés à la grande publicité sans sortir de leur bourgade, m'a toujours fait envie. D'ordinaire, sans doute, l'œuvre de ces écrivains-là est matériellement fort mince ; mais, en ceci, le poids du volume importe peu. Hébel le prouve assez. Heureuses gens, habituellement en possession de tranquilles fonctions locales, et pour qui la littérature n'est qu'un luxe aimable qu'ils cultivent en même temps que les fleurs de leur jardin.

En France, nous n'en sommes pas là. Ou le bouillonnement fiévreux de la vie parisienne, ou l'aplatissement de la vie de province. Il n'y a pas de milieu. Vous et Courbet

vous êtes sortis victorieux du premier terme de ce dilemme; moi, je me résigne gaîment aux fatalités du second. Votre vie intellectuelle à tous deux n'a été qu'une série de luttes et de labeurs opiniâtres; la mienne qu'une dégustation paisible au jour le jour. Vos œuvres à l'un et à l'autre servent d'auréole à votre nom. Le mien a pour abri la protection à distance de votre amitié. Cela suffit à votre tout dévoué

MAX BUCHON.

Salins, le 11 novembre 1867.

POÉSIES FRANC-COMTOISES

LA LOUE.

L'entendez-vous hurler dans sa tannière immense,
Et bondir sur le seuil comme un tigre en démence,
Hérissée et faisant bien voir toutes ses dents
Aux flaneurs qui voudraient s'aventurer dedans ?

Mesurez du regard cette coupole étrange,
Dont chaque entablement symétrique se frange
D'herbages malheureux, d'arbustes rabougris,
Tout surpris d'avoir crû contre ce rocher gris ;

Et dites-moi, d'après ce que votre âme éprouve,
Si ce n'est pas bien là le palais d'une louve,
Farouche majesté, qu'un meunier va pourtant
Brider, comme un baudet, d'un licol insultant.

Ces meuniers ont vraiment d'incroyables idées !
Comme s'il lui fallait plus de quelques ondées
A cette masse d'eau, pour adoucir le ton
Qu'affecte ce cher homme, au bonnet de coton.

Va, bondis, ô ma Loue ! à travers leurs entraves,
Et n'imite jamais ces rivières esclaves,
Que les hommes, flairant partout un lucre vil,
Alignent au cordeau de leur code civil.

De tes faveurs, crois-moi, ne sois jamais prodigue,
Et ne souffre, surtout, jamais que l'on t'endigue,
Car Dieu te créa libre, et, sans la liberté,
Que deviendrait ta pure et sauvage beauté ?

Tiens à ce qu'on redoute encor plus qu'on n'admire
Ton onde transparente, où le ciel bleu se mire,
Et puisse ne jamais te devenir fatal
Ce fougueux abandon du grand rocher natal.

Tâche qu'à ta vertu jamais le pied ne glisse,
Et que ton cœur de louve en rien ne s'amollisse,
Quand tu verras, là-bas, dans ce joyeux bassin,
Où chaque arbre sourit d'amour à son voisin,

Syratu mutilé par un goujat ignoble,
Puis Mouthiers déployant à droite son vignoble,

Tandis qu'en souriant il montre aux yeux ravis,
Ses cerisiers avec son Moine vis-à-vis.

Ensuite viendra Lods, où chacun sans vergogne,
Boit sa bouteille blanche, à long cou de cigogne,
Pendant qu'au fond du val, entre ces gais côteaux,
De la forge tu fais bondir les gros marteaux.

Prends Grand-Biez au passage, et poursuis ta volée...
Bientôt va s'élargir devant toi la vallée,
Et, dans son fourré vert de noyers triomphants,
Surgira le clocher trapu de Vuillafans.

En amont du village, et près de l'eau qui l'use,
Vois-tu la maison blanche, au bord de cette écluse,
Où lave cette femme en cornette de lin,
Au milieu des canards, là-bas... c'est le moulin.

Plus tranquille, ô ma Loue ! entre ces deux collines,
Promène, si tu veux, tes ondes cristallines,
Sous ces beaux cerisiers, d'où tombent, par moments,
Fleurs et parfums mêlés de sourds bourdonnements.

N'aimes-tu pas à voir ces vignobles étendre
Jusqu'en haut leur verdure harmonieuse et tendre
Comme un tapis moelleux, d'où les blancs échalas
Ressortent seuls avec quelques pêchers lilas ?

Trois ruisseaux pleins de mousse et bordés de vieux aunes,
Où boivent en été les merles à becs jaunes,
Versent encore ici, comme d'humbles vassaux,
Dans ton lit suzerain le tribut de leurs eaux.

Puis viennent, et partout grands de toute leur taille,
Des peupliers touffus que jamais on ne taille,
Et qu'on voit, par ces vents d'hiver si désastreux,
Comme gens avinés se coudoyer entre eux.

Avise maintenant, sur la colline à gauche,
Ce cimetière herbeux que le marguillier fauche.
C'est là, c'est là que dort, pour n'en sortir jamais,
Ma pauvre mère, avec bien d'autres que j'aimais.

Quel charme ici de voir, plus largement ouvertes,
Les profondeurs du ciel ; de voir les mouches vertes
Trembler en bourdonnant au bout de chaque jonc,
Comme un novice qui va faire le plongeon !

Et les canards voguer en redressant la queue
Et les martins-pêcheurs mouiller leur aile bleue,
En rasant à grands cris la surface des eaux,
Pour aller se tapir au loin dans les roseaux.

De voir les galopins secouer les cerises,
Sur le foin frais coupé qui parfume les brises,

Et, de leur suc déjà rouge comme carmin,
Se barbouiller gaiment les lèvres et la main.

De voir, aux mouvements de la barque en dérive,
Comme un essaim d'oiseaux peureux qui, sur la rive,
Bat de l'aile en lissant son beau plumage gris,
Les dames chanceler en poussant de grands cris.

De voir une baigneuse, aux branches d'un vieux saule,
S'accrocher éperdue en montrant son épaule,
Ou sa jambe sous l'eau, blanche comme du lait,
Dès qu'elle sent son pied glisser sur le galet...

Là-bas, c'est Montgesoie et sa splendide plaine,
Que tu ferais très-bien de franchir d'une haleine,
Afin de voir plus tôt, sur tes bords s'assemblant,
Ornans, l'agreste ville, au clocher de fer-blanc,

La ville aux rochers grands comme des citadelles,
Où notre ami Courbet, en couleurs si fidèles,
A peint ses claires eaux, ses rochers, ses vallons,
Ses enterreurs aux nez si rouges et si longs,

Ses cribleuses de blé, sa fileuse indolente,
Ses baigneuses montrant leur échine opulente,
Ses cantonniers avec leur culotte en lambeaux,
Ses fouillis dans les bois si touffus et si beaux ;

Son dîner qui finit dans la grande cuisine,
Ses bestiaux rentrant de la foire voisine ;
Ses chevreuils, par un pied aux arbres suspendus,
Ses grands cerfs se ruant l'un sur l'autre éperdus,

Ses neiges inondant les taillis et la plaine
Et tant d'autres splendeurs dont sa belle âme est pleine
Et dont l'histoire, à bout de morgue et de défi,
Fera bientôt le mieux du monde son profit.

Vraiment, de ce vallon tu dois être contente.
A ta place, ma foi, j'y planterais ma tente,
En laissant à leur gré courir ces pieds poudreux,
Qui voudraient les chemins faits tout exprès pour eux.

Bah! j'ai beau t'avertir : tu ne m'entends pas même.
Tant pis pour toi. Voici le ruisseau de la Brême,
Maizière et Scey, dessous son château Saint-Denis,
Ruine où les serpents font aujourd'hui leurs nids ;

Scey, dont, à ce qu'on dit, le sommeil apathique
Est troublé par le cor d'un chasseur fantastique
Qui, chaque nuit y met les lièvres aux abois,
En déchaînant sa meute à travers les grands bois.

Voici Cléron, bientôt Châtillon va donc poindre ;
C'est là que le Lizon va venir te rejoindre.

Gageons que s'il n'est pas prêt à t'y recevoir,
Tu vas continuer ta route sans le voir.

Pourtant, sur plus d'un point, le Lizon te ressemble,
Et vous ferez, je crois, très-bon ménage ensemble.
Les gourmands prisent fort tes truites, Dieu merci !
Mais les siennes ont bien leurs mérites aussi.

Le Lizon ! Mais il vient de passer sous Alaise,
Où nos pères jadis furent si mal à l'aise,
Quand César, dans un cercle immense les bloquant,
Voilà vingt siècles, mit les Gaules au carcan.

Ces grands noms dont l'histoire avide se jalonne,
De Vercingétorix et de Vergassilaune,
Ne résonnent-ils pas assez lugubrement,
Pour qu'ici nous puissions faire halte un moment ?

Quoi ! c'est dans vos rochers aux âpres crénelures,
Loue et Lizon, qu'avec leurs longues chevelures,
Ces beaux géants tout nus, la framée à la main,
Furent donc bousculés par le chauve Romain !

C'est ici que coula, par immenses rigoles,
Le sang de ces derniers libres enfants des Gaules.
Et vous n'en disiez mot, historiens pédants !
Faites-vous donc sabrer pour de tels descendants !

De cette parenthèse, en passant, ô ma Loue !
Ton cœur fier et loyal, j'en suis certain, me loue ;
Car, au malheur tu sais quel saint hommage est dû ;
Et nous rattraperons vite le temps perdu.

Vois comme ce château de Billon se rengorge.
Traverse lestement Chenecey, puis la forge ;
Tourne ce vieux donjon d'un nouveau surchargé,
Et nous apercevrons la route de Quingey.

C'est là que va s'ouvrir la plaine monotone,
Ma chère Loue ; aussi, permets que je m'étonne
De ton acharnement invincible à quitter
Ces lieux qu'il te faudra si vite regretter...

De Lombard à Mesmay, Dieu ! comme tu te traînes...
Tu vas pourtant trouver la Furieuse à Resnes.
Du rocher de Lorette, au Port, faisons le tour,
Et, du coup, nous voilà dans le beau Val-d'Amour.

Or, ce beau val, s'il faut croire à ce qu'on raconte,
Etait jadis un lac au bord duquel un comte
Habitait un manoir tout fièrement posé,
Tandis que l'on voyait sur le bord opposé,

S'élever aux confins de cette humide plaine,
Celui d'une charmante et noble châtelaine

Près laquelle venait le comte bien souvent
Faire acte de servage amoureux et fervent.

Tout allait à ravir, quand par malheur l'orage
L'assaillit un beau jour, et, malgré son courage,
Le comte et son bateau sombrèrent en chemin ;
Si bien que, pour ravoir son corps le lendemain,

La pauvrette fit faire une immense percée,
Et quand toute cette eau se trouva dispersée,
Un beau vallon resta, lequel, depuis ce jour,
Reçut, en souvenir, le nom de Val-d'Amour.

Mais, au lieu d'écouter ma légende amoureuse,
Voilà que tu reprends ta fougue aventureuse...
A ton gré ! Puisque rien ne peut te retenir,
Marche, marche, et voyons où tu veux en venir.

Voici Champagne, Liesle et le château de Roche,
Puis la saline d'Arc, et Cramans, là tout proche,
Puis Chamblay, pauvre Loue, où l'on va, sur le dos,
Te mettre nos sapins fagotés en radeaux...

Ah! quand tu rugissais de toutes tes entrailles,
Là-haut, dans ces rochers alpestres de Nouailles,
Nous ne voyions pourtant rien qui nous annonçât
Que jamais tu ferais ce métier de forçat.

Encore est-il heureux que sitôt la Cuisance
A ton service mette aussi sa complaisance ;
Car, sans elle, jamais tu n'eusses renversé,
Si bien que tu l'as fait, le vieux pont de Parcey.

Mais voici le Doubs. Tâche au moins, pauvre étourdie,
De prendre, en l'abordant, une allure hardie,
Et chacun oubliera ce voyage imprudent,
En voyant à Parcey ton dernier coup de dent.

LE PRINTEMPS.

Voici que le printemps revient, les deux mains pleines
De trésors, à combler les vallons et les plaines.
Profitons de ces jours de blanches floraisons,
Pour courir les grands bois et les grands horizons.

La séve monte, monte aux branches des vieux aunes,
Aux branches des lilas et des ébéniers jaunes.
Les pigeons, sur les toits, empressés et charmants,
Semblent se faire entre eux beaucoup de compliments.

Le ciel est transparent comme un cristal de roche.
D'un renouveau complet on sent si bien l'approche,
Qu'on tend naïvement les bras sans se lasser,
A l'univers entier, comme pour l'embrasser.

Le joli mois de mai, fidèle à sa consigne,
Festonne de bourgeons les archets de la vigne ;
Les oiseaux amoureux chantent sur tous les tons,
Et, dans les cerisiers, grouillent les hannetons.

Le long des chemins creux, les linottes mutines
Picottent les boutons naissant des églantines ;
Et, depuis quelques jours, tous les prés sont remplis
De trèfles ondoyants et de gros pissenlits.

Les papillons de tous rangs et de tous calibres,
Se baignent dans l'azur du ciel, heureux et libres ;
Les martinets s'en vont, en pleine immensité,
Poussant comme des cris d'ardente volupté.

Les grands pommiers ont fait leur plus grande toilette,
Les vents sont tout chargés d'odeur de violette,
Et, des coteaux voisins, se croisent coup sur coup,
Les deux notes, toujours les mêmes, du coucou.

Les gouttes de rosée ont l'air d'autant de perles ;
Entre eux, dans les taillis, bavardent geais et merles,
Et, sur les peupliers aux feuillages tremblants,
Le soleil, à grands flots, verse ses rayons blancs.

Des routes la poussière est bénigne et discrète.
Le coq, sur son fumier, fait flamboyer sa crête.
Les bestiaux ravis, sur le bord des étangs,
Hument, à pleins naseaux, les brises du printemps.

A ce souffle béni, dans un riant mutisme
Se délectent au chaud les gens à rhumatisme ;

Tout resplendit au loin de si fraîches couleurs,
Que nul ne semble plus penser à ses douleurs.

Les hommes vont aux champs en manches de chemise ;
Les filles ont aussi simplifié leur mise,
Ce qui laisse aux garçons en train de badiner
Avec elles, bien peu de choses à deviner.

Les laveuses gaiement babillent aux fontaines;
Les abeilles aussi, du beau temps plus certaines,
Bourdonnant tourbillon impossible à saisir,
Dans la navette en fleurs s'en donnent à plaisir.

Sur les murs de jardin pointe la giroflée;
La demoiselle d'eau, voltigeuse essoufflée,
Court, sans fixer jamais ses ailes ni son goût,
Des osiers aux forêts, de la fleur à l'égout.

Dans la rivière, dont a reverdi la mousse,
Après les moucherons la truite se trémousse,
Et le noyer, joyeux du joli temps qu'il fait,
S'y mire, en souriant d'un air tout satisfait.

Le saule a retrouvé ses longues feuilles lisses;
Le liseron suspend aux herbes ses calices
Où les insectes d'or aiment à s'héberger ;
Sur la haie on dirait qu'il s'est mis à neiger.

Dans les bois, les tilleuls, couverts de larges feuilles.
Font assaut de parfums avec les chèvrefeuilles ;
Et le chêne lui-même, au feuiller si rétif,
Perd tout à coup son air morne et rébarbatif.

Dans les fourrés les plus épais et les plus sombres,
Ce sont des jeux charmants de lumières et d'ombres
Les rochers les plus gris, les troncs les plus moussus,
S'éclairent de reflets veloutés et cossus.

Au souffle du printemps tout s'anime et s'embrase.
On dirait une fièvre, un délire, une extase ;
Et les gens, les plus froids eux-mêmes, sont enclins
A jeter leur bonnet par dessus les moulins.

LES SAPINS.

Du Grand-Jura voici la grande sapinière
Qui semble se pâmer d'ivresse printanière,
En sentant les oiseaux des bois poser leurs nids
Sur ses rameaux ombreux par le bout rajeunis.

Des sapins jusqu'au fond de ces profondeurs vagues,
Et partout, et toujours pareils, comme les vagues
Que roule l'Océan du bout de l'horizon,
Quand il fait ondoyer son humide toison.

Toujours méditatifs, toujours stationnaires,
A peine, par moment, leurs cimes centenaires
S'émeuvent sous la brise en pleurs, et l'on dirait
Qu'à leurs voisins, tout bas, ils content un secret.

Comme tous ces sapins, quilles vertigineuses,
Nous baignent à grands flots d'effluves résineuses !
Comme les écureuils, dans ce fouillis épais
De branchages moussus, doivent nicher en paix !

Et l'hiver, quand la neige étend ses nappes blanches
Sur la voûte qu'au loin forment ces hautes branches,
Comme lièvre et chevreuil doivent s'y trémousser
Aux moindres coups de vent qui viennent à passer !

Du soleil aujourd'hui les flèches enflammées
Se glissent à travers ces immenses ramées,
Comme pour nous montrer les fraises à foison,
Qui, sous les frambroisiers, marquettent le gazon.

Mais quel fracas subit par là-haut se déchaîne ?
C'est la tempête ! Eh ! qui l'eût crue aussi prochaine ?
La foudre, les éclairs, l'averse ! Où nous cacher ?
Bah ! restons, pour tout voir, blottis sous ce rocher.

Quel affreux cataclysme et comme l'eau ruisselle !
Sur sa base voilà tout le bois qui chancelle,
Et, dans le vent, se tord, convulsif et troublé,
Comme pourrait le faire un pauvre champ de blé.

Tout-à-coup l'ouragan, à travers l'avalanche,
Craque ! Ah ! quelle secousse et quelle flamme blanche !
C'est la foudre, et voilà deux sapins des plus beaux
Qui tombent brusquement à nos pieds par lambeaux.

Au loin tout dégringole en longue colonnade,
Et des explosions comme une canonnade !

De cet affreux chaos, lorsque viendra le bout,
Combien d'arbres ici resteront-ils debout ?

Un dernier coup de vent emporte au loin la pluie,
Le tonnerre s'éloigne et la forêt s'essuie.
Les rigoles partout sont encor des ruisseaux,
Qu'en haut chantent déjà d'aise tous les oiseaux.

Aux sapins qui, malgré leur grosseur et leur taille,
Jonchent ici le sol comme un champ de bataille,
Qu'on juge du vainqueur farouche et sans merci,
Qui, tout-à-l'heure, vient de passer par ici.

Les merles rassurés, de colline en colline,
Semblent dire bonsoir au soleil qui s'incline
Vers l'occident bourré de grands nuages d'or,
Et, dans son lit plus frais, la nature s'endort.

LA DINÉE.

C'est à l'*Ours*, autrefois, chez Madame Caresche,
Que les chevaux mangeaient l'avoine à pleine crèche,
Pendant que les rouliers, leurs maîtres attablés,
Dînaient, de leur chapeau crânement affublés.

Dans la grande cuisine, au milieu du vacarme,
Les marmites cuisaient que c'était un vrai charme,
Si bien l'on entassait, dessous les gros quartiers
De sapin, et parfois, les fagots tout entiers.

Aussi fallait-il voir, tant que durait l'année,
Comme à l'intérieur l'immense cheminée
En forme d'étouffoir, étalait à foison
Les énormes morceaux de grosse salaison.

Sitôt qu'on soulevait à peine le couvercle
Des casseroles qui cuisaient en demi-cercle
Autour de ce foyer, l'on ouvrait de grands yeux,
A se trouver si près d'un gala si joyeux.

Tous les jours, vers midi, quand le dîner approche,
Une longe de veau rôtissait à la broche,
Ou quelque gros poulet bien loin de redouter
La critique de ceux qui pourraient en goûter.

Dans la salle à manger, l'on prenait bien ses aises
Sur des bancs de sapin qui tenaient lieu de chaises ;
La nappe à filets bleus abondamment prouvait,
Par ses taches de vin, combien l'on y buvait.

Ici, pas question de luxe de vaisselle,
Mais qu'importe le plat, quand dessus s'amoncelle
Tout ce qui met en joie un dîneur affamé,
La bonne soupe aux choux, le gros jambon fumé,

Le bouilli constamment d'une tendresse extrême,
La choucroûte au saindoux, le gras-double à la crème.
L'andouille, le civet de lièvre ou d'écureuil,
Voire même, en son temps, le cuissot de chevreuil.

Puis venait le dessert avec ses apanages,
Les assiettes de choix, à fleurs, à personnages,
En rendez-vous d'amour doucement réunis
Sous des tas de croquets, d'amandes ou d'anis.

A côté du fromage arrivait la compote,
Et même les biscuits pour faire la trempotte,

Puis enfin le café, de sucre se comblant,
Avec le *gloria* dans son carafon blanc.

Bientôt, la trogne aussi rouge qu'une pivoine,
Pendant que les chevaux finissent leur avoine,
Ces messieurs, au foyer, en gens de la maison,
Allument leur bouffarde, à l'aide d'un tison.

Il est tard. Plus moyen de boire davantage.
— Allons, portez-vous bien, les gens ; à l'avantage !
Allons, comme d'usage, à dimanche ou lundi,
Que le dîner soit prê sur le coup de midi.

DEMANDE EN MARIAGE.

Anne Barbe, il est temps de régler nos affaires.
De cet autre ou de moi, sachons qui tu préfères.
A ce train je ne puis plus résister beaucoup,
Car j'en deviens vraiment maigre comme un coucou.

C'est ton père, dis-tu, qui voudrait te contraindre
Bah ! tu n'es certes pas fille à si fort le craindre.
S'il raffole du vieux qu'il prétend t'imposer,
Ce n'est pas toi, c'est lui qui devrait l'épouser.

Est-ce ma faute, à moi, si je t'aime, Anne Barbe ?
Depuis l'âge où s'est mise à me pousser la barbe,
Aurait-il donc fallu m'arracher les deux yeux,
De peur de voir jamais ton minois gracieux ?

Allons, ma chère, allons, sois un peu raisonnable,
Pour moi la vie ainsi n'est vraiment plus tenable.
Tu n'imagines pas les ennuis d'un garçon,
Quand il est seul, tout seul, pour tenir sa maison.

Admettons qu'on s'en tire à peu près en cuisine,
Admettons qu'on n'ait pas recours à la voisine
Pour recoudre au besoin, sa culotte, à peu près,
Ou pour traire au moment ses vaches... Mais après ?

Après ! c'est votre lard que le chat vous maraude,
C'est un lit où sans fin l'on couche à la rechaude,
C'est la nécessité de faire, en endiablant,
Lessive de Gascon, faute de linge blanc.

Allons, dis que tu veux être ma bonne amie.
Que redouterais-tu ? Ma physionomie
N'est-elle pas toujours celle d'un bon enfant ?
Ah ! qu'un seul mot de toi me rendrait triomphant !

Pour nos marmots futurs je serai plein de zèle.
C'est moi qui, du berceau, tirerai la ficelle,
Toute la nuit, pendant que tu reposeras...
Pense déjà, pour toi, quel fameux débarras !

Tous les matins aussi, libre à toi de te faire
Ta tasse de café. Le café, c'est l'affaire
Des femmes, je sais bien ; sans compter, par moment,
Que c'est indispensable à leur tempérament.

Tu verras si je suis un homme de ressources ;
Pour te faire un plaisir, il n'est ni frais ni courses

Que je n'accepte avec des transports de bonheur.
A ton choix, tu verras si je sais faire honneur.

Tu tiendras, si tu veux, des poules par centaine.
Quant à l'argent du beurre et des œufs, sois certaine
Que je n'y toucherai jamais ; conséquemment,
Tu pourras en user tout-à-fait librement.

Les cadeaux vont tomber sur toi comme la grêle,
Tu n'iras, si tu veux, par les champs qu'en ombrelle.
Compare cette vie à celle qui t'attend,
Si tu me plantes là pour ce vieux pénitent...

Un vieil avare, un vieux poussif, un vieux maussade !
Des dents comme de vrais piquets de palissade:
Un crâne sans cheveux à faire peur aux loups...
C'est celui-là qui va faire un fameux jaloux.

Anne Barbe, voyons ! J'ai, dans mes écuries,
Six vaches et deux bœufs. J'ai des champs, des prairies.
Avec de grands rouleaux d'écus dans mon buffet;
Le ménage, tu vois, sera donc bientôt fait.

Dis un mot, un seul mot, et je cours aux emplettes
De châles, de bonnets, de parures complètes,
Dans les genres les plus neufs et les plus flambants...
Et dimanche prochain nous publierons les bans.

RÉPONSE.

En vérité, mon cher, tu parles comme un livre,
Je suis parfois assez d'avis qu'on me délivre
Des soupirs de ce vieux qui te rend furibond ;
Mais, c'est égal, les vieux ont quelquefois du bon.

Un homme à tête chauve en est plus respectable,
Sans compter qu'il jouit d'un mérite notable :
Avec lui, pas moyen de se prendre aux cheveux,
Et c'est précisément aussi ce que je veux.

D'avance, un mari jeune est toujours, à l'entendre,
Tout ce qu'on pourra voir de plus doux, de plus tendre,
Puis ensuite, il devient d'un tout autre acabit ;
C'est au porter qu'on voit ce que vaut un habit.

Quand la lune de miel est une fois passée,
Voilà la pauvre femme à peu près délaissée ;
Puis arrive un troupeau de marmots polissons
Qui la font endèver de toutes les façons.

Et pendant ce temps-là, monsieur est à l'auberge,
Qui fait le joli cœur, qui boit, qui se goberge.
Si j'en parle d'un ton si sûr et si savant,
C'est que cela se voit partout, bien trop souvent.

Avec un mari vieux, rien de pareil n'arrive.
L'amour auprès de vous, calme et soumis le rive,
Rempli de petits soins dont on est tout surpris,
Et qui prouvent combien il est toujours épris.

Un mari vieux jamais ne dira : — Je t'ordonne !
Au contraire, c'est lui qui veut qu'on lui pardonne,
Quand on lui fait un trait, ou qu'il s'est arrogé
Le droit de dire un mot sans être interrogé.

Voilà, mon cher, comment se font les bons ménages.
En est-ce un de ceux-là, dis, que tu me ménages ?
Songes-y bien, tandis qu'il en est encor temps,
Parce que, vois-tu, j'entends et je prétends...

J'entends ne pas rester toujours simple fermière.
Du village je veux devenir la première.
Je veux être mairesse. A celui qui m'aura,
La charge d'y pourvoir aussitôt qu'il pourra.

Pour ma chambre, je veux de la tapisserie :
Un papier rose et frais qui toujours me sourie ;

Un beau lit en noyer avec trois matelas,
Et des rideaux cossus à joyeux falbalas.

Je veux une commode avec un secrétaire,
Qui de tout notre argent reste dépositaire;
Puis, des chaises de paille, avec un grand miroir,
Où, de la tête aux pieds, l'on puisse bien se voir.

Pour la noce, je veux une robe de soie
Qui fasse bien froufrou, qu'on marche ou qu'on s'asseoie.
Je veux ma montre en or et mon châle assez long,
Pour que le coin descende au moins jusqu'au talon.

A mon café (pardon de l'exigence extrême),
J'entends tous les matins joindre mon pot de crème.
Quant au berçage, il n'est pas besoin d'en parler ;
Qui fera les paquets saura bien les rouler.

Enfin, je veux avoir, chez moi, mes raves rondes;
Voilà. C'est mon idée, et tant pis si tu grondes.
Le vieux me promet, lui, tout cela sans façons ;
Ainsi, pour y tenir, j'ai donc bien mes raisons.

Vois si tu veux lutter contre la concurrence,
Et tâcher d'obtenir de moi la préférence ;
Peut-être daignerais-je un jour te la donner ;
Sinon, ma foi, tu peux aller te promener.

LE FRANE.

Le Frâne est une ferme assez bien arrondie
Dans laquelle on pourrait se croire en Normandie,
Quand ses frênes géants, au souffle de l'été,
Retrouvent leur feuillage épais et velouté.

Jusqu'à la fin d'avril pas un bourgeon n'y bouge.
On n'y voit que des champs à grosse terre rouge,
Entrecoupée de longs amas de cailloux blancs,
Que le sol défriché rejette de ses flancs.

De gros genévriers meublent au loin la lande,
En attendant le bec de la grive gourmande.
Des bancs de rocher nu, des bois, des prunelliers,
Alternent pauvrement jusque sous les halliers.

Quand l'hiver se déchaîne en folles algarades,
Pas moyen de rêver ici de bergerades,
Si bien, sous les frimas qui viennent le fouetter,
Tout ce grand paysage a l'air de grelotter.

La neige avec le sol nivelle les clôtures,
Et jusqu'à moitié roue inonde les voitures,
En pesant sur le toit comme un lourd matelas
Que la bise revêt d'un glacis de verglas.

Au premier vent de mai, métamorphose immense,
L'alouette à chanter tout à coup recommence.
La verdure envahit les prés et les buissons.
Les linottes, les geais, les coucous, les pinsons,

Unissent brusquement leurs gaîtés sans égales,
Aux bourdonnements sourds des mouches, des cigales ;
On ne voit plus partout que fleurs et papillons,
Des splendeurs de l'été premiers échantillons.

L'hirondelle en émoi vient dans la cheminée
Rechercher son doux nid de la dernière année,
Puis repart comme un trait, pour bientôt revenir
Et repartir encore, ivre, à n'en plus finir.

Les blés dardent partout leur pousse en baïonnette,
La marguerite a l'air d'une fermière honnête
Qui vient de se passer sa collerette au cou ;
A l'entour des murgers surgissent tout à coup

Les campanules qui retombent indolentes,
Les œillets aux couleurs toutes sanguinolentes,

Et, dans les trous des murs, par moments, le hasard
Laisse poindre le nez curieux d'un lézard.

Dans cette ferme, à morne et robuste attitude,
On a l'isolement, mais non la solitude ;
Car, sur le moindre frêne, on n'a qu'à se percher
Pour voir quelle heure il est au cadran du clocher.

Sous le large avant-toit, gisent à l'aventure
Des agrès de labour, des timons de voiture,
Des herses, des fagots, pêle-mêle étendus,
Et les jougs des gros bœufs, à leur clou suspendus.

Les moineaux à l'entour braillent leur tintamarre ;
Le gros fumier carré s'affaisse dans sa mare.
Le coq tout fier appelle, et poules d'accourir,
Au petit grain de blé qu'il vient de découvrir.

La fontaine, plus loin, babille dans son auge,
Aux abords de laquelle allégrement patauge,
Dans la bouse, le gros et le petit bétail,
En agitant sa queue ainsi qu'un éventail.

La chatte, sur le seuil, en fidèle portière,
Frôle du flanc le mur, et guette la laitière,
Dont peut-être elle attend une goutte de lait ;
Le vieux chien, de son nid, sort bonasse et replet.

La mère fait la soupe au feu de la cuisine ;
Le dernier des marmots, vers la table voisine,
Apporte, à la brassée, un pain plus gros que lui.
Aux splendeurs du couchant la fenêtre reluit :

Et sur table déjà la bonne soupe fume,
Que le père, étreignant des cuisses son enclume,
Sur sa faux, que sa main serre comme un étau,
Frappe encore, attendu qu'on fauchera bientôt.

L'ÉCOLE PRIMAIRE.

Dans la chambre d'école entre, par la fenêtre,
Un beau soleil de mai. Chacun se sent renaître ;
Aussi chaque écolier, pris d'un joyeux frisson,
Pense : — Ah Dieu ! si j'étais au moins petit pinson !

Les uns, cheveux au vent, les autres en calotte,
En blouse, en carmagnole, et presque sans culotte :
Quelques-uns en souliers, quelques-uns en sabots,
Ainsi grouille inquiet ce peuple de nabots.

— Bonjour, Monsieur le maître ! — Allons, marmaille, en place !
Vite, dépêchons-nous de commencer la classe ;
Apprenez vos leçons et laissez votre pain
Pour l'heure du goûter, sous vos bancs de sapin.

De l'appel nominal on épuise les listes,
Puis, on se met en train par les abécédistes ;
— A-B-C-D.. Voyons, suivez du doigt, marmots,
Toutes ces lettres dont nous formerons des mots.

— Ba bé-bi.. Faites donc trêve à vos escarmouches.
Pendant quelques instants au moins, contre les mouches,

Et gare, si j'en prends un seul à façonner
Des cages en papier, pour les emprisonner.

Attention! vous dis-je, ou sinon, Dieu me damne !
Je vais vous coiffer tous de deux oreilles d'âne.,
Assez pour aujourd'hui. Faites mieux pour demain,
Ou, voici ma férule, et gare à votre main.

A d'autres maintenant, la leçon de lecture.
Mais qu'est-ce que ces mains pleines de confiture.
Avec une chandelle affreuse au bout du nez ?
Allons, mouchez-vous donc, polissons satanés !

Et cet autre là-bas, qu'a-t-il donc qu'il trépigne !
A peine entré, déjà sortir ! Ah ! c'est indigne !
Pourquoi n'avoir pas mieux pris tes précautions !
Allons, va vite, et trève à ces contorsions.

Au tableau, maintenant, voyons l'arithmétique.
La théorie ici n'est rien sans la pratique :
— Huit moitiés d'ânichons, plus un âne complet,
Combien cela fait-il de bêtes, s'il vous plaît ?

— Cinq ! me répondrez-vous. Oui, cela fait cinq bêtes,
Sans compter parmi vous un tas de fortes têtes.
Si la poudre n'était inventée, on croirait
Volontiers qu'un de vous bientôt l'inventerait...

Et maintenant, pourquoi (dressez vos deux oreilles !)
Dromadaire et chameau n'ont-ils bosses pareilles ?
Voyons !... mais vos efforts demeurent superflus,
Vous ne pouvez le dire... Eh bien, ni moi non plus !

Et la grammaire ? Ici surveillons les principes,
Sans quoi l'on n'est jamais fort sur les participes ;
Et non moins ardemment montrons-nous attentifs,
Dans le verbe, à l'emploi cossu des subjonctifs.

Pour se former l'esprit rien de tel que l'histoire.
Voyons, racontez-nous l'exploit le plus notoire
De Dagobert, ce prince aux innocents travers...
— Il mettait, dites-vous, sa culotte à l'envers.

— Très-bien. Mais ajoutons aussi, pour être juste,
Qu'un mot de Saint-Eloi, dans son oreille auguste,
Suffit pour que ce grand monarque maladroit
Remit tout aussitôt sa culotte à l'endroit.

Voilà comment le nom des rois s'immortalise !
Chacun peut se tromper, quoi qu'on fasse ou qu'on dise,
Le tout est de se dire, avant qu'il soit trop tard :
— Un peu plus je passais pour un fameux bêtard.

Silence! On frappe. Entrez !—Bonjour, Monsieur le maître!
Seriez-vous assez bon, Monsieur, pour me permettre

De venir, sur le plan cadastral, confronter
Les limites d'un champ que je veux acheter ?

— Je suis à vous. Silence ! Et que pas un ne bouge,..
Ou, quand je reviendrai, je me fâche tout rouge.
A peine est-il sorti que, comme de raison,
Un branle-bas terrible envahit la maison.

De tous les coins, un feu des mieux nourris se croise.
L'un lance son panier et l'autre son ardoise.
Les cahiers frémissants tourbillonnent en l'air,
Bientôt, dans la poussière, on ne verra plus clair.

Les obus épuisés, on charge à l'arme blanche.
On se prend au toupet, on s'étreint par la hanche.
De la tête et des pieds, des coudes et des mains,
C'est un charme de voir boxer tous ces gamins.

Mais voici que la porte au grand large se rouvre.
Tout pâle de fureur devant ce qu'il découvre,
Le maître prend son fouet et s'en va ricanant
D'une voix qui vous glace : — A mon tour, maintenant !

Au dehors, tout sourit, tout invite à s'ébattre ;
Aussi, devant les coups qui sur eux vont s'abattre,
Ces enfants pensent-ils, pris d'horribles frissons :
— Ah Dieu ! si nous étions au moins petits pinsons !...

LA FORGE.

Le maréchal-ferrant travaille sur la place.
Comme il pleut aujourd'hui, c'est là que se prélasse
Le groupe habituel des flâneurs de l'endroit,
Qui, de ce rendez-vous, usent comme d'un droit.

Un noyer plantureux sur l'avant-toit surplombe ;
De ses feuilles la pluie à grosses gouttes tombe,
Et la gouttière à flots lance sur le pavé
L'averse dont le toit vient d'être bien lavé.

Dans la forge, d'un air impassible et revêche,
Le maréchal, coiffé de son vieux casque à mèche,
En tablier de cuir, en sabots, le bras nu,
Fait ronfler son soufflet au long jet continu.

Et l'énorme soufflet fait si bien son office,
Que du foyer tout part comme un feu d'artifice,
Dès que le maréchal tourne sur l'autre flanc
Le grand morceau de fer qu'il fait chauffer à blanc.

Près du foyer, l'auget plein d'humides grenailles,
Où pour les refroidir il plonge ses tenailles,
Puis la houille en grumeaux, et, dans l'angle noirci,
Un saint Eloi de pierre à peine dégrossi.

Au milieu de l'échoppe et sur un vieux tronc d'arbre,
Une enclume sonore et lisse comme un marbre.
Avec un attirail de pinces, de marteaux,
Sur le large établi, deux énormes étaux,

Des limes, des forets, des écrous, des ferrailles,
Puis les fers à cheval qui pendent aux murailles,
De vieux socs à remettre en leur état premier,
Des haches, des tridents à charger le fumier.

Au dehors, sous l'auvent, une jument rustique
Hennit au maréchal qui sort de sa boutique.
— Donnez le pied, la Grise, et laissez saint Crépin
Vous essayer un peu ce nouvel escarpin.

Et la Grise aussitôt lève sans plus de forme
Sa queue épaisse d'où tombe un crotin énorme,
En sentant le fer chaud griller son vieux sabot,
Que la râpe, en deux coups, lustre comme un raboot.

D'autres fois c'est un bœuf à l'œil farouche et morne,
Qu'on saisit par le nez, par la queue et la corne,

Et qui nargue, d'un coup de tête et de jarret,
Tous ceux qui prétendaient le tenir en arrêt.

Mais le travail est là ; dans sa large courroie
Qui l'enlève du sol comme un aigle sa proie,
Plus moyen, pour le bœuf, de faire un mouvement,
Aussi le ferre-t-on désormais librement.

La lumière du jour à la fin s'est éteinte.
Voilà que l'*Angelus* à la paroisse tinte.
De son chez soi chacun retrouve le chemin.
— Allons, bien le bon soir, maréchal, à demain !

Et de loin, dans la nuit tombant tout à son aise,
La forge prend l'aspect d'une ardente fournaise,
Devant laquelle on voit, comme un fantôme errant,
Passer le noir profil du maréchal-ferrant.

LES FOINS.

Doux poëte, venez ; venez, soigneuse abeille,
Venez tous deux remplir encor votre corbeille ;
Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil
Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil.

Eh quoi !... déjà l'été ? Quoi, ces plaines couvertes
De papillons joyeux, de fleurs et d'herbes vertes,
Exhalant leurs parfums âcres autour de nous,
Et baignant, comme l'eau d'un fleuve, nos genoux...

Eh quoi!... toutes ces fleurs, si frêles, si charmantes,
Souriant au soleil d'un sourire d'amantes;
Tous ces sainfoins remplis d'ineffables senteurs,
De fourmis en querelle et de grillons chanteurs :

Luzerne, serpolet, scabieuses, graminées,
Les trèfles, l'ancolie aux têtes inclinées,
Les narcisses avec leurs pétales d'argent....
Eh quoi! tout mourra donc, quand viendra la Saint-Jean !

Oui, vienne la Saint-Jean, vienne la faux jalouse,
Et nous n'aurons plus là qu'une triste pelouse,

Où s'éparpilleront mille insectes surpris
De ne plus retrouver leurs nocturnes abris.

Puis, derrière la faux, les andains uniformes
S'étendront côte à côte, à travers les grands ormes,
Comme ces régiments que la mitraille abat
D'un seul coup, sans clameurs, sans répit, sans combat.

Puis, après les faucheurs aux poitrines velues,
Des faneuses viendront, folâtres et joufflues,
Un râteau sur l'épaule, et cachant de leur peau
La robuste fraîcheur sous un vaste chapeau.

Et quand tout sera mort et tranché par la tige,
Quand il ne restera plus trace ni vestige
De séve dans ces fleurs si superbes à voir,
Quand la chaleur aura fait partout son devoir,

Les pesants chariots sortiront de la ferme,
Avec deux bœufs, au pas majestueux et ferme,
Qu'on sauve, en leur collant force joncs à l'entour,
Du taon, mouche infernale aux instincts de vautour

Doux poëte, venez ; venez, soigneuse abeille,
Venez tous deux remplir encor votre corbeille,
Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil
Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil

Oh ! comme la nature est riante et comme elle
Ferait couler à flot, de sa forte mamelle,
Si nous l'interrogions, moins grossiers ou moqueurs,
La santé dans nos corps et l'amour dans nos cœurs !

Le matin, quand tout luit, quand tout chante et s'éveille,
Quand tout va retrouvant ses parfums de la veille,
Quand tout va revêtant ses plus vertes couleurs :
Les tilleuls embaumés et les sureaux en fleurs,

Qui n'a senti parfois, en folles rêveries,
Son âme s'envoler à travers les prairies,
Avec un bruit confus de feuillages ou d'eaux,
Les bras tout grands ouverts, et couché sur le dos ?

D'abord ce sont des cris et des voix sans pareille,
Qui viennent doucement vous tinter à l'oreille,
Pendant qu'on suit au ciel un nuage anguleux,
Qui s'enfuit par-delà les grands horizons bleus.

Puis, le long de vos bras, grimpe à la dérobée,
Quelque roux perce-oreille ou quelque scarabée ;
Ou, verte et repliée en forme d'oméga,
La chenille, flairant quelque nouveau dégât.

Fermez alors les yeux ; que tout vienne à se taire
Pour vous à la surface, et regardez sous terre,

Tout rempli de terreur et d'admiration,
Le travail incessant de la création.

Voyez dans quel chaos se croisent ces racines
Que chaque insecte mord de ses dents assassines ;
Voyez par quel chemin la séve lentement
Monte et circule autour du moindre filament,

Et comprenez, à voir ainsi cet autre monde,
Où tout est fange, nuit, suintement immonde,
Ce qu'il faut, par dessous, d'efforts inaperçus,
Pour qu'une pauvre fleur éclose par-dessus.

Ainsi quand un hasard moins désolant ramène
Le sourire effacé sur une bouche humaine,
Ne l'enviez pas trop, avant d'avoir compté
A quel prix ce sourire, hélas ! fut racheté.

Car tout bien a pour nous sa face expiatoire ;
Comme pour ce voleur dont nous parle l'histoire,
Qui cachait sous sa robe, aux plis calmes et blancs,
Le renard affamé qui lui rongeait les flancs.

Doux poète, venez ; venez, soigneuse abeille,
Venez tous deux remplir encor votre corbeille ;
Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil
Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil.

CLAIR DE LUNE.

La nuit sur nous lentement
  Déroule ses voiles,
En faisant au firmament
  Briller les étoiles.

C'est l'heure où les amoureux
Regardent plus langoureux
  La lune indolente
  Si calme et si lente.

C'est l'heure où l'oiseau finit
  Sa complainte douce,
En revenant à son nid
  De plume et de mousse,

D'où son œil ensommeillé
Guette encore émerveillé
  La lune indolente
  Si calme et si lente.

La fleur, que les feux du jour
  Avaient épuisée,
Prend enfin avec amour
  Son bain de rosée.

Le bassin de l'abreuvoir
Dans sa belle eau laisse voir
  La lune indolente
  Si calme et si lente.

Le noyer silencieux,
  Dans l'ombre incertaine,
Rêve en dressant vers les cieux
  Sa cime hautaine.

Les grillons, à travers champs,
Bercent de leurs plus doux chants
  La lune indolente
  Si calme et si lente.

Dans la plaine va soufflant
  La brise fantasque,
Et le clocher de fer-blanc
  Reluit comme un casque.

Au sein de l'immensité,
  Plane en toute liberté

La lune indolente
Si calme et si lente.

Heureux qui, dans ce moment
De délice extrême,
Peut, incliné doucement
Vers celle qu'il aime,

Le cœur libre de souci,
Voir, là-haut, planer ainsi
La lune indolente
Si calme et si lente.

LE MATIN.

Quatre heures du matin. Une lueur vermeille
Envahit par les toits la ville qui sommeille.
Le calme est si profond qu'on s'étonne vraiment
De l'écho qui s'éveille au moindre mouvement.

Les enseignes, au front des boutiques fermées,
Ont l'air d'avoir été nuitamment transformées
En épitaphes comme en portent les tombeaux...
Pourtant, un balayeur, du bruit de ses sabots,

Couvre au loin le murmure incessant des fontaines...
Un chien perdu poursuit ses courses incertaines,
Et, des barbiers, le vent s'amuse, dirait-on,
A taquiner les plats à barbe de laiton.

Le grand chapeau de tôle, à peinture écarlate,
Du chapelier voisin, dans la lumière éclate.
L'écusson d'un huissier sourit au parasol
D'un marchand de riflards à hauteur d'entresol.

Les portiers, en bâillant, de leurs portes cochères,
Regardent arriver au trot les maraîchères ;

Les femmes de ménage, en petit mantelet,
Font, auprès des laitiers, leurs emplettes de lait.

Bientôt, en discutant de la température,
Les gens de magasin rouvrent leur devanture ;
Le bureau de tabac, à son grand clou, remet
Son beau nègre fumant toujours son calumet.

Enfin le mouvement reprend ses exigences.
Charrettes, omnibus, camions, diligences
Bondissent en faisant autour d'eux tout frémir,
Et, pour les paresseux, plus moyen de dormir.

De là vient qu'à l'étage, à travers les persiennes,
En frais bonnet de nuit bordé de valenciennes,
Nous allons voir d'ici, paraître en tapinois,
Les deux yeux clignotants, plus d'un charmant minois.

—Allons, levez-vous donc ; sans trop vous compromettre,
Au travail vous pouvez hardiment vous remettre.
Mais d'abord, comme à-compte et pour vous dégourdir,
Prenez votre café qui va se refroidir.

Les ateliers depuis longtemps sont tous à l'œuvre.
Les troupiers vont, tambour en tête, à la manœuvre.
Les mitrons, du *Pater*, tranchent le nœud gordien
En portant à chacun son pain quotidien.

A l'étal des bouchers, collections complètes
De gigots, de quartiers de bœuf, de côtelettes,
Elégamment ornés de fleurs en papier peint.
Au fait, l'homme ne vit pas seulement de pain.

Le facteur de la poste, à la figure honnête,
Court, avec ses paquets, de sonnette en sonnette ;
Les petits ramoneurs, la casaque en sautoir,
Hurlent — *Du haut en bas !* tout le long du trottoir.

Dans les cafés, au sol couvert de sable humide,
Les garçons refrognés dressent en pyramide
Les meubles, et malheur au client matinal
Qui tient à déchirer la bande du journal.

Les basses messes vont leur train dans les églises.
Les enfants, affublés de petites valises,
Se rendent à l'école, en groupes turbulents...
Les servantes ont l'air d'attendre leurs galants,

En épluchant un peu de cerfeuil ou d'oseille,
A la fontaine dont l'eau bave de leur seille ;
Et les gens de justice, en grands hommes drapés,
Vont au palais, suivis de plaideurs tout râpés.

Mais allons voir aussi la grande place aux Herbes...
Si vous aimez la foule aux contrastes superbes,

Vous ne rencontrerez nulle part rien de tel.
Caporal d'ordinaire et maîtresse d'hôtel ;

Paysanne robuste et grisette fanée ;
Cuisinière au teint frais et dûment poitrinée ;
Gourmet flairant du nez chypres et cantaloups ;
Guenilleux dévorant tout d'un regard jaloux ...

Rien n'y manque. On se pousse, on s'appelle, on se hue,
Et vous apercevez à travers la cohue,
Des montagnes de choux, d'endives, d'épinards,
De grands paniers d'œufs frais, des poulets, des canards,

D'énormes pains de beurre appétissants et graves ;
Des haricots fluets, des carottes, des raves,
Des lapins, par un pied pendus à des crochets ;
Des truites, des barbeaux, des tanches, des brochets ;

Reines-claude, pruneaux et draps d'or en corbeilles,
Et miel que n'ont pas su défendre les abeilles,
Et pommes de tous genres, et poires à lécher
Ses dix doigts, aussitôt qu'on peut en approcher...

De chacun de vos jours, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Bons citadins, voilà forcément la préface.
Du drame de la vie humaine, en abrégé,
Voilà tous les matins le prologue obligé.

L'INCENDIE.

Quoi ! le village dort et plus un chat n y bouge,
Et voilà que la nuit tout d'un coup devient rouge...
Au feu ! les gens, au feu ! Dieu ! comme vous tapiez
De l'œil... Au feu ! voyons ! En avant les pompiers !

Pardon, mes bons amis, si cela vous dérange ;
Mais, comme d'un volcan, le feu sort de la grange.
Et, quand si près tout brûle, il n'est vraiment pas sain
De tenir trop longtemps tête à son traversin.

Venez donc, vous mettrez en route vos bretelles.
Ces gens sont, j'en suis sûr, dans des transes mortelles.
Que c'est affreux, la nuit, d'être ainsi réveillé,
En pensant: — Un peu plus, j'allais être grillé.

Plus moyen de sortir le bétail de l'étable,
Malgré tout le vacarme horrible et lamentable
Du maître qui, perdu dans un nuage ardent,
Hurle, supplie et frappe à grands coups de trident.

Et la femme ! pensez ! Une jeune nourrice...
La pauvrette ! De peur que son enfant périsse,
Je suis sûr qu'en chemise, étreignant son berceau,
Du lit à la fenêtre elle n'a fait qu'un saut.

Ah ! voici qu'on accourt, et, si je ne me trompe,
D'après le bruit, ce doit être la grosse pompe.
La cloche aussi se met à sonner le tocsin...
Mais la fontaine est basse, et rien dans le bassin.

Allons, jusqu'au ruisseau vite faisons la chaîne.
Pas moyen de trouver la moindre eau plus prochaine :
A la chaîne ! voyons, ici point de lambin,
Et tant pis si vos pieds prennent un petit bain.

Avec son grand jet d'eau, raide comme une lame,
La grosse pompe a l'air de flageller la flamme,
Puis, voyez donc, armés de perches, les pompiers,
Sur ce vieux mur qui va leur manquer sous les pieds.

Du feu sauvons au moins le reste du village ;
Chez le pauvre fermier tout est comme au pillage.
De la fenêtre on traîne, à bras ou sur le dos,
Les tables, les buffets, les lits et les rideaux....

Le dressoir, les chaudrons, les grands sacs, tout déloge.
La poële, le soufflet, la caisse de l'horloge,

Les bandes de vieux lard, les souliers, les habits,
Les chemises, les draps, les miches de pain bis,

L'almanach, le miroir, le Christ, le baromètre,
La bourse et les papiers qu'on ne sait plus où mettre...
Ah ! Dieu ! dans le tapage affreux que ces gens font,
Si sur eux tout à coup s'écroulait le plafond !

Le fourrage montait plus haut que la lucarne ;
C'est dans le foin qu'ainsi le sinistre s'acharne.
De la tuile on entend là-bas le carillon...
Gare !... le toit s'effondre ! Ouf ! quel noir tourbillon !

La grosse pompe, enfin, lance plus à son aise
Ses inondations sur l'immense fournaise,
Où tout siffle, se tord comme ferait un nid
De serpents, et tout va bien vite être fini.

Au milieu du brasier, la grande cheminée,
Rouge, silencieuse, à moitié calcinée,
Contemple tout avec le lugubre embarras
D'un géant qui viendrait de perdre ses deux bras.

Et quand renaît le jour, les vaches ahuries
Vaguent en mugissant à travers les prairies ;
Les meubles saccagés, les graines du fermier
S'empilent pêle-mêle à l'abri d'un pommier.

La seille de cuisine a perdu ses beaux cercles,
Les marmites n'ont plus d'anses ni de couvercles,
Le linge est à moitié brûlé sur chaque pli ;
Dans la fosse au purin baignent les bois de lit.

Au jardin, les beaux choux, les oignons, la salade,
Les carottes, tout est réduit en marmelade ;
Et, des déblais encor flamboyants et bourbeux,
L'on tire, presque cuits, trois ou quatre gros bœufs.

Et, les yeux creux, les bras cassés, pâle, hagarde,
Stupide de douleur, la famille regarde...
Sans remarquer le chat, pour le moment, en train
De refaire toilette au fond d'un vieux pétrin.

LE CHAUDRONNIER.

— Voici le chaudronnier, ma brave chère dame,
Donnez vite vos vieux meubles, qu'on les étame
Cuillères à refondre ou pots à renfiler.
Voici le chaudronnier, vous n'avez qu'à parler.

Comme du bel argent, tout mon fer-blanc scintille ;
Je suis près de l'église, établi sous la tille,
Vous savez ; où, sitôt qu'au beau temps cela plaît,
Je plante ma bicorne et braque mon soufflet.

Mon âne est aussi là, pauvre chétive bête,
Dans un vieux sac à foin, cachant sa vieille tête,
Sans y trouver toujours, tant le métier va mal,
De quoi s'alimenter, l'innocent animal !

Pas d'argent ! dites-vous. Je vous offre ma bourse ;
Auprès de moi l'on a toujours de la ressource.
Seulement, pour ne pas me renvoyer en vain,
Donnez-moi, je vous prie, un petit coup de vin.

— Place ! petits enfants, sotte marmaille, place !
N'entendez-vous donc pas la cloche de la classe ?
Dans vos *heures*, allez lire votre latin,
Je suis bien assez fort pour fondre mon étain.

Ces marmots ont vraiment des façons singulières !
Vont-ils donc m'empêcher de fondre mes cuillères,
Et faut-il leur flanquer mon bouillon par le nez,
Pour leur apprendre à faire ainsi les étonnés ?

Vingt ménages pourvus de tous leurs accessoires,
Des soufflets, des tuyaux de poële, des passoires,
De grands bassins de cuivre, au fond desquels, l'été,
L'eau se boit avec tant de sensualité ;

Des lampes, des couloirs à lait pour les laitières,
Des huiliers, des chaudrons rouges, des cafetières
Dont les ventres au feu sont devenus tout noirs ;
Des robinets de tous prix et des entonnoirs.

Au retour du printemps, tel est, vaille que vaille,
Le cadre dans lequel le chaudronnier travaille,
Et le tilleul fleuri saupoudre obligeamment
De ses fleurs le rude homme et son encadrement.

Et tout sourit au loin dans l'immense nature...
Les filles vont à l'eau, les bœufs à la pâture,

Surviennent à grand bruit les chevaux d'un meunier,
Et chacun dit bonjour au malin chaudronnier.

Et lui, sur son coffret, campé comme un Saint-George,
Du printemps à l'automne, il souffle, taille et forge,
Simplement pour avoir un boursicaut plus lourd,
A reporter l'hiver au pays de Saint-Flour.

LE COCHON.

Tiens, mange, gros goulu, tiens, mange, insatiable ;
Peut-être oublieras-tu de crier comme un diable
Quand ta gueule sera garnie, et Dieu merci,
Dans un mois nous pourrons, nous, te manger aussi.

Car n'imagine point que ce soit pour ta laine
Qu'ainsi trois fois le jour on te sert auge pleine,
Et que longtemps gratis tu feras ce métier
De fainéant, de coq en pâte, de rentier.

Tu ne sais pas, vraiment, quelle épargne première
Il me fallut, à moi, pauvre maigre fermière,
Pour aller te payer, en beaux écus glissants,
Tout petit, sur la foire, aux maquignons bressans.

Vous étiez là des tas, parqués dans quelques planches :
Dès l'abord je pris goût pour tes épaules blanches
Et pour ton ventre creux, par où, quoique petit,
Je vis que tu serais d'assez bon appétit.

Sans faire attention à tes cris de détresse,
Je te mis à la patte un fort lien de tresse
Et marche...! Te voilà, des pieds et des genoux,
Comme un vrai chien d'aveugle, en route pour chez nous.

Ici, chacun pour toi d'éloges fut prodigue;
Mes deux derniers marmots, en voyant ta fatigue,
S'émurent même, au point qu'ils voulaient bravement
Faire écuelle commune avec toi constamment.

Le fait est qu'il n'est pas rare qu'on les surprenne
Les deux, sur ta pâtée, à lever leur étrenne;
Ce qui, bien calculé, n'empêche pourtant point
Que vous n'ayez tous trois bien assez d'embonpoint.

Après tout, plus d'un pauvre envierait ta pitance.
Ici, chacun te traite en oiseau d'importance;
A midi, c'est toujours toi qu'on sert le premier;
De la ferme on pourrait te croire le fermier.

Pour dormir, n'as-tu pas des flots de paille tendre
Où tu peux à plaisir béatement t'étendre,
Tandis qu'avec nos bœufs, nos gens et nos chevaux,
Nous suons tout l'été, nous, par monts et par vaux,

Et quand on rafraîchit tes draps de la huitaine,
Tous les samedis soirs, Dieu sait, vers la fontaine,

Si j'use sur ton dos des torchons dans ma main,
Pour que tu sois aussi tout beau le lendemain.

Sur ton derrière alors, si peu que tu t'asseois,
L'eau, d'une perle ornant chacune de tes soies,
Ne trônes-tu pas, dis, en de pareils moments,
Comme un roi tout couvert d'or et de diamants ?

Mais, à force de glands, d'avoine et de laitage,
Te voilà gras à fendre à l'ongle ; un triple étage
De plis cercle déjà chacun de tes jambons,
Et prouve qu'à saler ils seraient déjà bons.

Vienne la Chandeleur, ou bien la mi-carême ;
Et pour notre boudin, j'apprêterai ma crème ;
Et nous te coucherons sur le fatal cuveau,
Où nos gens, par les pieds, te tiendront comme un veau.

C'est moi qui recevrai, dans une seille blanche,
Ton sang, après avoir bien retroussé ma manche ;
Et plus sous le couteau ta gueule hurlera,
Et meilleur, c'est connu, notre boudin sera.

Le boudin ! Ah ! c'est là que mon adresse brille,
Pour gonfler ce boyau qui fond quand on le grille,
Et mettre juste à point, dedans, tout ce qu'il faut,
Pour que les plus gourmands le trouvent sans défaut.

Sitôt qu'auront fini tes hurlements féroces,
Afin d'avoir du poil pour en faire des brosses,
Dans de l'eau bien bouillante, on te mettra tout rond ;
Et, quand tu seras cuit, nos gens t'épileront.

Puis, pour mieux te prouver combien on t'apprécie,
Nos enfants se battront pour avoir ta vessie,
Sauf à la mériter, dès qu'on le leur dira,
En t'embrassant, ma foi !... partout où l'on voudra !

Sur une échelle alors, on vous le crucifie,
La tête en bas ; sur quoi, dans sa panse bouffie,
Le boucher guilleret plante, en homme de l'art,
Son couteau qui, d'un coup, fait deux bandes de lard.

Et sa bedaine, alors, s'ouvre comme un grand livre
Qui, de ses profondeurs, tranquillement vous livre
Les boyaux en paquet, le foie et les rognons,
Et le saindoux tassé, dans sa coiffe, en trognons.

J'ai, depuis l'an dernier, un reste de potasse
Et du fenouil aussi dans une vieille tasse,
Du santal, des hauts-goûts, tout ce qu'il faut enfin
Pour obtenir un lard du fumet le plus fin.

Sans compter l'odorant genévrier sauvage,
Dont nos gens auront fait depuis longtemps ravage,

Sûrs et certains que rien ne peut équivaloir
Pour fumer la dépouille au sortir du saloir.

Un grand morceau de lard, bien ferme et bien rougeâtre,
D'andouilles encadré, comme un saint, près de l'âtre,
Il n'est pas de tableaux, d'or fin tout reluisants
Qui nous allèchent plus, nous autres paysans.

Du lard avec des choux bien cuits à l'étouffée,
C'est le plat dont je suis, pour moi, le plus coiffée ;
Sans compter les parents, les amis qui viendront
Au gala du boudin, et qui nous le rendront.

Mais je dis là, vraiment, des choses, des folies ?
Courons laver un peu mes mains toutes salies,
Et mettre le couvert, car voici nos garçons
Qui de leur soupe ont plus besoin que de chansons.

LA FOURNÉE.

Par la gueule du four, la flamme courroucée
Sort, comme sortirait la langue retroussée
D'un léopard léchant, après quelque festin,
Le sang noirâtre dont son nez est encor teint.

Au crochet enfumé pend, pleine d'eau bouillante,
La marmite qu'entoure une flamme brillante ;
Pince, pelle, pochon, écumoire et soufflet,
Sur leur tringle de fer sont là bien au complet.

Le dressoir, dont souvent on lave chaque planche,
Se redresse tout fier de sa vaisselle blanche
Alignant sur trois rangs, aux voyantes couleurs,
Ses assiettes à coq et ses grands plats à fleurs.

Un peu plus bas, ce sont les soupières ventrues,
Puis les deux seilles d'eaux reluisantes et drues,
D'où s'échappe la queue ardente du bassin,
Qui semble dire aux gens : — Buvez donc, c'est très-sain !

Tout en bas, aussi noire et morne qu'un ermite,
Sur ses trois pieds trapus, c'est la grosse marmite
Qui, de son flegme affreux, n'aime à se relâcher
Que quand la grosse cloche est en danse au clocher.

Plus loin, un plat à barbe et deux chapeaux de paille
Avec un arrosoir pendent à la muraille ;
La salière en bois dur est de l'autre côté,
Ainsi qu'un vieux balai dans un angle resté.

L'horloge, dans sa caisse, au balancier fidèle,
Semble suivre des yeux ce qu'on fait autour d'elle,
Sans toutefois mot dire, à moins qu'à sa façon,
Elle ne chante l'heure aux gens de la maison.

Le maïs, au plafond, range ses grappes jaunes
Sur de grands échalas, longs de deux ou trois aunes,
Où l'on voit pendre aussi, rouges et rondelets,
Des oignons reluisants tressés en chapelets.

Le chat, de son côté, blotti sur la fenêtre,
Suit d'un œil en-dessous qui semble s'y connaître,
Ces braves moucherons criards, tout étonnés
De sentir aux carreaux s'endommager leur nez.

Cependant, au milieu de tout cela, Brigite,
Les bras bien retroussés, dans le pétrin s'agite,

Tantôt coupant des mains la pâte avec effort,
Et tantôt la cognant de plus fort en plus fort.

Or, malgré la sueur dont sa face est baignée,
Brigite augure bien, je crois, de sa fournée ;
Car la pâte a très-soif, comme cela se doit,
Et se gonfle en ballons qu'elle crève du doigt.

Tout-à-coup les enfants reviennent de l'école
Avec des crix de joie étourdissante et folle,
Car, déjà dans l'écuelle, on voit sur les plateaux,
Le beurre et les œufs frais destinés aux gâteaux,

En vain la mère prend sa grosse voix chagrine ;
Ils sont bientôt couverts de pâte et de farine...
Heureux si même, hélas ! ils ne sont pas en train
De sauter, pour mieux voir, les trois dans le pétrin.

Le four est chaud ; il faut en retirer la braise
Et l'écouvillonner, pour qu'en cette fournaise
Les pains et les gâteaux, si mous en s'installant,
Ne s'assimilent pas quelque charbon brûlant.

Sur la pelle d'abord les bons gâteaux s'étendent,
Aux applaudissements de ceux qui les attendent,
Puis c'est le tour des pains, qu'on a soin de rouler
Dans les *gaudes*, afin qu'il n'aillent pas coller.

Ces pains ont d'abord l'air d'autant de têtes chauves,
Mais bientôt la chaleur les fait devenir fauves,
Et parfois on dirait, de leurs flancs échauffés,
Qu'il s'échappe, en cuisant, des soupirs étouffés.

Mais les gâteaux sont cuits ; vite qu'on les retire !
Les enfants tout joyeux, que leur fumet attire,
Sont là, battant des mains, et du doigt choisissant
Le coin qui leur paraît le plus appétissant.

Et le soir, aussitôt qu'elle entre à la cuisine,
En entendant craquer le pain chaud, la voisine
En ébrèche une croûte, et vous dit d'un air fin :
— Vous avez là de quoi ne pas mourir de faim !

LE DIMANCHE MATIN.

Le samedi, j'ai beau me faire la promesse
D'être le lendemain prête à temps pour la messe ;
Je me dépêche, hélas ! tant que je puis ; mais
Pas moyen, je le vois, d'y parvenir jamais.

Les vaches, les enfants, la soupe et la fruitière
Ont bien vite râflé la matinée entière ;
Je ne comprends, ma foi, pas bien à quel propos
On dit que le dimanche est un jour de repos.

Les vaches, oui, d'abord ; croit-on que, le dimanche,
Il ne faut pas aussi se retrousser la manche,
Pour les traire et porter le laitage au fruitier,
Qui n'a pas de répit non plus dans son métier.

Les enfants, ne faut-il pas aussi qu'on les peigne,
Et que de leurs souliers l'on graisse au moins l'empeigne,
Puis, qu'on leur mette au dos leur veste et leur gilet,
Sur quoi de leur chemise on rabat le collet.

Et la soupe ! Comment pourrait-on, sur la table,
La trouver à midi fumante et délectable,
Si l'on n'y met à temps les choux de la saison,
Avec un bon morceau de bonne salaison ?

Et puis, quand c'est fini ; quand enfin je m'apprête
A mettre aussi moi-même un bout de collerette,
Crac ! voilà mon mari qui m'appelle d'un ton
Furieux... et me fait lui recoudre un bouton.

Ensuite, pour sa barbe, il veut de l'eau bouillante :
Il y va d'une main si lourde et violente
Qu'il se coupe et qu'il jure, et me refuse net
Le miroir que j'attends pour mettre mon bonnet.

A l'église, j'arrive enfin bien essoufflée ;
Je longe à pas de loup toute la grande allée,
Pour atteindre ma place auprès du gonfalon,
Et dis un chapelet alors tout de son long,

Les yeux sur le curé qui récite l'épître...
Mais bientôt le plain-chant des hommes au pupitre,
Et les parfums si doux qu'exhale l'encensoir,
Font qu'à la fin je clos la paupière... et bonsoir !

Cependant quand chacun se lève à l'évangile,
Je me redresse aussi d'un mouvement agile,

En me promettant bien cette fois d'écouter
Ce que le curé va bientôt nous débiter.

Il s'emporte aujourd'hui contre l'ivrognerie ;
Là-dessus le curé n'entend pas raillerie ;
Le fait est que plus d'un moins endetté serait,
S'il n'allait pas aussi souvent au cabaret.

Mais à cela plus d'un répond : — Qu'on me procure
Une cave pareille à celle de la cure,
Et jamais je ne rentre à l'auberge !... Raison
Comme un ivrogne en a constamment à foison.

Ensuite, il fait la guerre aux femmes intraitables,
Qui, devant leurs maris si bons, si respectables,
Ne se soumettent pas, comme c'est leur devoir,
Sitôt qu'ils ont parlé... Je voudrais bien l'y voir !

Puis enfin, il s'en prend à ces évaporées
Qui jamais, par le haut, ne sont assez parées,
Tandis qu'à leurs talons de bas on voit des trous...
Oh ! pour cela, bravo ! j'approuve son courroux.

Voilà la messe dite. Aux portes de l'église,
Pendant que la moitié du village devise,
Devant un bout d'affiche en papier jaune ou vert,
Moi, je rentre au galop pour mettre le couvert.

PAUVRE FILLE.

Cher ami, ne pouvant fermer l'œil, je rallume
Ma lampe, pour t'écrire un peu, quoique ma plume,
Entre mes doigts transis, tremble effroyablement :
Je n'ai de liberté, tu sais, qu'en ce moment

Pendant qu'on dort en bas, moi, dans ma chambre haute,
Je puis enfin pleurer à l'aise et je grelotte.
Le froid en vrai glaçon me change chaque pied ;
Et voilà que mes pleurs mouillent tout mon papier.

Ah! mon Dieu, j'ai voulu les faire disparaître,
Et voilà que j'ai tout barbouillé cette lettre.
Qui sait si tu pourras la déchiffrer ? Pardon,
Pour mon angoisse affreuse et pour mon abandon.

S'il régnait un peu plus d'ordre dans ma cervelle,
Je voudrais te marquer ici quelque nouvelle,
Et que notre jument grise vient d'avorter,
Et que notre génisse est en train de porter,

Et que le feu prenait lundi soir à la cure...
Mais, de plus rien, hélas ! je n'ai souci ni cure
Quand, au fond de mon cœur, brusquement retentit
Ce cri si consternant : « Il est parti !... Parti ! »

Ah ! j'avais cependant mis un superbe cierge
Bien longtemps à l'avance à l'autel de la Vierge,
Dans l'espoir que peut-être elle t'accorderait
Un bon numéro, quand le tirage viendrait.

Mais, pauvre cher ami, de cette grâce insigne,
Elle se sera dit que je n'étais plus digne.
Et, s'il en est ainsi, que puis-je répliquer ?
Hélas ! à son devoir, quand on vient à manquer,

Jamais le châtiment ne tarde à vous atteindre.
Mon pauvre ami, je suis cependant bien à plaindre,
Quoique le monde ici ne devine encor point
Pourquoi, sur ton départ, je gémis à ce point.

Que j'envie à présent, mon Dieu, les hirondelles
Qui s'aiment, sans frayeur de ce qu'on dira d'elles,
Et peuvent en automne ensemble s'envoler,
Et, comme moi, jamais n'ont à se désoler !

Entre les yeux souvent ma mère me regarde.
Pressent-elle d'où vient ma mine si hagarde ?

Ma figure s'éraille, et je sens par moment,
Malgré moi, je ne sais quel noir pressentiment.

Ah! je te disais bien qu'il valait mieux attendre.
Mais, c'est ma faute aussi ; pourquoi t'être si tendre
Que je n'ai pu venir à bout de refuser...
Oh! non, non, je n'ai pas le droit de t'accuser.

D'ailleurs, tu m'aimes bien aussi, toi, j'en suis sûre.
Cette conviction me paie avec usure.
Pour nous, que la misère est un fardeau pesant!
Jamais je n'ai senti cela mieux qu'à présent.

On peut au moins s'aimer en paix, quand on est riche.
Si le tirage au sort perfidement vous triche,
On peut, à prix d'argent, se faire remplacer...
Nous autres, au contraire, il n'y faut pas penser.

Le proverbe a raison: Au pauvre la besace,
Pendant qu'en son bonheur le riche se prélasse.
A nous d'aller pour lui, pendant sept ans, courir
Casernes et combats et languir et mourir.

Toi, tu ne mourras pas, du moins; c'est impossible!
Au malheur, mon amour te rend inaccessible;
Et puis, tu reviendras, joyeux et bien portant,
Aimer si peu que peu celle qui t'aime tant.

A propos ; il me reste à te faire un reproche...
Je t'avais envoyé deux beaux mouchoirs de poche,
Bien marqués de ton chiffre à la limoge écrit,
Pour augmenter un peu ton trousseau de conscrit.

Tu peux penser, ami, quelle douleur amère,
Quand ce cadeau me fut renvoyé par ta mère...
Pour ne pas trop pleurer, mon pauvre cœur déçu
Se dit qu'assurément tu n'en avais rien su.

Enfin, je t'attendrai ce qu'il faudra t'attendre.
Seulement, écris-moi souvent quelque mot tendre
Qui, dans mes maux affreux puisse me soutenir,
Car, quand on saura tout, que vais-je devenir !

PAUVRE MÈRE.

Monsieur, voilà sept ans que je languis et pleure,
Sept ans que d'un espoir absurde je me leurre,
Sept ans que je m'épuise en soupirs superflus,
En pensant à l'ingrat qui ne reviendra plus.

Le jour où vous étiez quitte envers la patrie ;
Traitant à part vous, comme une plaisanterie,
Ma sottise ; au moment d'avoir votre congé,
Vous vous êtes, dit-on, vite réengagé.

Déjà sous-officier et bientôt capitaine,
Pour femme vous prendrez quelque riche hautaine.
Et si de revenir vous nous faites l'honneur,
Ce sera sur le pied, dit-on, d'un grand seigneur.

A votre aise, Monsieur ; votre brillante vie,
Si pauvre que je sois, ne me fait plus envie,
Car, contre ma faiblesse, un ange me défend
Désormais, et cet ange, à moi, c'est mon enfant.

Mon enfant, en lui seul, oui, je vis et j'espère.
Il saura comme moi se passer de son père
Qu'il ne rappelle en rien, grâce à Dieu, jusqu'ici,
En sorte qu'on le peut renier sans souci.

A sa mère il est donc tout à fait sans partage,
Ce qui, pour nous trois, est d'un immense avantage,
Surtout si je parviens à faire que plus tard
Il porte sans effroi son titre de bâtard.

Pour affronter la mort un soldat se croit brave.
Qu'est la mort comparée aux supplices que brave
Une jeunesse à qui son père tout-à-coup
Vient dire : — Va-t'en, gueuse, ou je te tords le cou !

Et c'est pourtant ainsi que je m'en suis allée,
Moi ! sans gîte, sans pain, honteuse et désolée
Que le sol n'ouvrît pas ses flancs pour m'engloutir,
Tant de ce monde affreux j'eusse voulu sortir.

Et c'est même, à défaut d'une âme charitable,
Ainsi que mon enfant naquit dans une étable,
Où ma mère, enfin, vint pourtant me recueillir ;
Mais, du coup, de dix ans chacun la vit vieillir.

Enfin, près du curé, malgré son anathême,
Il fallut cependant réclamer le baptême

Pour mon pauvre petit, grelottant, presque nu,
Sans parrain ni marraine et de père *inconnu*.

Etait-ce assez, Monsieur, de misère et d'outrage?
Pourtant, comme j'étais saine et leste à l'ouvrage,
Une dame sans lait m'offrit son nourrisson,
Ce qui refit un peu d'aisance à la maison.

De mon lait, oui, Monsieur, je fis de la monnaie,
Aux dépens de mon fils dont la prunelle gaie,
Quoiqu'il perdît ainsi le plus clair de son bien,
Avait l'air de me dire : — Oui, maman, tu fais bien !

Et dès lors, en dépit de cette épreuve amère,
Je redevins heureuse et fière d'être mère,
Sentant bien que l'honneur que l'on m'avait ôté,
J'allais le redevoir à ma maternité.

Et plus mon fils grandit, plus j'acquis l'assurance
Que tout confirmerait enfin cette espérance ;
Car mieux il me voua son cœur fier et jaloux,
Qu'autrement j'aurais dû partager avec vous.

A lui seul maintenant du passé je dois compte.
Or, puisque, de sa mère, il n'a, lui, pas de honte,
Qui pourrait désormais faire rougir mon front
Que ses baisers joyeux lavent de tout affront ?

Et voilà que le monde à présent, chose étrange,
Sur mon compte, à l'avis de mon enfant se range,
Et qu'on aspire même, efforts bien superflus !
A lui rogner mon cœur qui ne m'appartient plus.

A sa mère, voyez, malgré ma défaillance,
Ce qu'un petit enfant peut donner de vaillance.
En regardant le mien je me sens rajeunir,
Aussi puis-je sans crainte attendre l'avenir.

Voilà, mon cher Monsieur, en ce qui me concerne.
Pour l'honneur de mon fils et pour votre gouverne,
Ce que j'avais à dire... Excusez mes propos,
Et, comme nous, vivez et mourez... en repos.

LA FOIRE.

La foire ! c'est le jour des cris et des vacarmes,
Le jour des charlatans, des bœufs et des gendarmes,
Le jour des pains d'épice et des petits couteaux,
Le jour des grands chapeaux de paille et des rateaux.

Dès le matin, les bœufs, les chevaux et les vaches
Arrivent à grands coups de fouets ou de cravaches,
Puis les cochons replets à pas lents et lourdauds,
Puis les moutons marqués d'une croix sur le dos.

Tous les marchands forains sont là depuis l'aurore,
Hurlant tous d'un gosier sec, vibrant et sonore,
L'énumération des merveilles sans fin,
Qu'ils étalent d'un air majestueux et fin.

— Au bazar de Paris, venez, mesdemoiselles !
Regardez ces tricots, ces bas, ces filoselles,
Ces foulards à dix sous ; tout cela n'est pas cher
Approchez, donnez-vous la peine d'approcher !

— Le voir ne coûte rien ! Venez donc, l'homme en blouse!
Voici les draps d'Elbeuf, les toiles de Mulhouse ;
Pour vos filles voici des châles fins et longs,
Et pour vous, regardez, quels jolis pantalons !

— Que vous faut-il, à vous, pour vous rincer la gorge ?
Est-ce du pain d'épice, est-ce du sucre d'orge,
Des anis, des pruneaux, ou bien du chocolat ?
Approchez, choisissez à votre aise, en voilà !

— Voici les bons ciseaux, les rasoirs, les lunettes,
Les bretelles, les gants de peau, les savonnettes,
Les bagues d'or massif, pas du tout frelaté,
Les plumes, les crayons, première qualité.

Ici sont les sabots, là-bas la porcelaine,
Les cuveaux et les vans; plus loin la rue est pleine
D'oignons, de choux, de fruits, d'herbages, de poulets,
De fourches, de rateaux, de faulx et de balais.

Un aveugle plus loin, dans sa blouse embourbée,
Chante le Juif errant, ou Pyrame et Thisbée,
Ou quelque assassinat, rimé Dieu sait comment,
Et dont pourtant chacun se munit lestement.

Plus loin, un arracheur de dents, qui se chamarre
Comme un prince, au milieu d'un affreux tintamarre,

Emporte la mâchoire aux pauvres braves gens
Qui viennent se risquer à ses soins obligeants.

Un peu plus loin encor, c'est un marchand d'images,
Qui pend à de vieux clous la Vierge et les Rois-Mages,
Pauvres rois du vieux temps, tout fiers de paraděr
Aujourd'hui, sur la foire, auprès d'Abd-el-Kader.

Là, si calme, au milieu de la foule en détresse,
Sa longue perche en main, c'est le marchand de tresse,
Qui laisse aller au vent ses rubans à deux sous.
Sans s'émouvoir du bruit que l'on fait par-dessous.

Tout-à-coup une vache aux naseaux frénétiques,
S'élance furieuse à travers les boutiques,
Renverse un étalage, et laisse sans souci
Son maître et le marchand s'étrangler à merci.

Une autre, sur la place immense et si remplie,
Contre le pan d'habit d'un beau monsieur s'oublie,
Sauf à subir, pour prix de ses jolis cadeaux,
Une grêle de coups de bâton sur le dos.

Plus loin, c'est un cheval, un ruban sur la queue,
Qu'on fait trotter devant des gens en blouse bleue,
Et qui ne comprend pas qu'on lui serve à la fois
Tant d'éloges d'un jour et tant de coups de fouets.

Pour dîner, cependant, il faut que l'on s'héberge.
L'hôtel, qui n'en peut plus, regorge sur l'auberge,
Puis viennent, à grands bruits, dans les cafés-billards,
Trôner les maquignons avinés et braillards.

Ainsi tout cela hurle, ainsi tout cela bêle,
Gens, bêtes, acheteurs et marchands pêle-mêle,
Tant qu'enfin, vers le soir, d'un pas plus ou moins droit,
Les jeunes et les vieux regagnent leur endroit;

Ceux-ci dans les vallons, et ceux-là dans les plaines,
Le parapluie au dos et les deux poches pleines,
En chassant devant eux leur pouliche ou leur veau,
Ou bien en feuilletant leur almanach nouveau.

LE FRUITIER.

Je suis vrai Fribourgeois du pays de Gruyères,
Où les vaches, la nuit, dorment dans les bruyères.
Les paysans d'ici m'ont voulu pour fruitier,
Et je trouve, ma foi, que c'est un bon métier.

Tout bien considéré, j'ai dans cette commune
Une position charmante et peu commune ;
D'autant qu'avec des bras dodus comme ceux-ci,
L'ouvrage ne me met nullement en souci.

Autant de seaux de lait dans mon chaudron je brasse,
Autant de frais minois, tous les matins, j'embrasse,
Quand les filles, jurant toujours ne pas vouloir,
Viennent l'une après l'autre autour de mon couloir.

Chez nous les filles font de bien autres femelles,
Des femmes de six pieds, aux robustes mamelles,
Et des mollets plus durs que jamais ne le fut
Un canon de Fribourg couché sur son affût.

Cela, c'est assez vrai ; mais bah ! tout se compense :
Chez nous, les fruitiers n'ont pour se garnir la panse
Que du lait fade et blanc au fond de leur chalet ;
Le vin rouge d'ici davantage me plaît.

— Allons, la belle enfant, donnez donc votre *taille*,
Que je marque dessus, par une croix de taille,
Comme quoi vous aurez le fromage demain.
Et les amours sont-ils toujours en bon chemin ?

A quand la noce ? A-t-on déjà fait les emplettes ?
Vos douzaines de tout doivent être complètes,
Car votre père dit souvent en souriant
Que vous aurez de tout douze en vous mariant.

Après tout, il en a bien le droit, ma mignonne !
— Et vous, vieille Gothon, dont le museau trognonne,
Ne pourra-t-on donc pas vous faire décrotter
Quelque peu votre seille avant de l'apporter ?

Quand votre crasse aura fait brêcher mon fromage,
Sur qui retombera, s'il vous plaît, le dommage ?
Sur le fruitier !... La vieille, au large ! et dépêchons !
Allez voir si chez vous il reste des torchons !

— Ah ! vous voici, Jean-Claude, heureux célibataire,
Vos vachès ont un ventre à balayer la terre ;

Nous marquons aujourd'hui trois pintes, un chauveau.
Mais dans peu vous aurez chaque semaine un veau.

— Dans trois jours, c'est pour vous qu'on travaille, Claudine,
N'oubliez pas qu'aussi c'est chez vous que l'on dîne,
Et de votre salé mettez cuire un quartier.
Que diable! on peut bien faire honneur à son fruitier.

Puis viendra la Saint-Jean. Pour ce jour-là, ma chère,
Plus vestige de crème à mettre à la beurrière;
Le fromage est alors gratis pour le curé,
Chez qui le bon fromage est toujours adoré.

Voici mon bâton blanc, ma toile et ma présure:
Tenez, vous allez voir si j'ai la coupe sûre,
Et s'il me faut, à moi, bien des coups de filet,
Pour pêcher mon fromage au fond de votre lait.

Un! et deux!... Mais avant la fin de la journée,
J'ai de ma chambre encor à faire la tournée
Pour saler chaque pièce en me bien dépêchant,
Et cela, jusqu'au jour où viendra le marchand.

Ce jour-là, les écus pleuvent sur la balance
Que les intéressés regardent en silence.
Le fromage en tonneaux se met à voyager,
Après quoi chacun songe à me bien gobergèr.

Je suis vrai Fribourgeois du pays de Gruyères
Où les vaches, la nuit, dorment dans les bruyères
Les paysans d'ici m'ont voulu pour fruitier,
Et je trouve, ma foi, que c'est un bon métier.

FLUX ET REFLUX

Quand je vins en exil, voilà quatre ans passés,
Les arbres du chemin, tout neigeux et glacés,
Semblaient me faire la grimace;
On eût dit qu'ils étaient furieux de me voir,
Et, gendarmes aussi, qu'ils allaient se mouvoir
Pour m'arrêter, en me cernant en masse.

Aujourd'hui je m'en vais, et, le long des chemins,
Tous les arbres ont l'air de se frotter les mains,
Dans leur toilette éblouissante.
Est-ce, de mon départ, pour se féliciter;
Est-ce qu'à revenir ils voudraient m'inviter?
La question est fort embarrassante.

Quel que fût le passé, quel que fût l'avenir,
Parmi les bonnes gens dont j'aimais à bénir
Les bienveillances si courtoises,
Le cœur tranquille et gai, ces vers en sont témoins,
Par delà monts et vaux, je n'en tissais pas moins,
Tant mal que bien, mes rimes franc-comtoises.

Vivent les bois, les champs, les nids dans les pommiers,
Les foins, les blés, les bœufs, les poules, les fumiers,
Les vieillards blancs, les enfants roses !
Ce spectacle éternel, en dépit du destin,
Enseigne à tarifer d'un coup d'œil plus certain
Le prix réel des hommes et des choses.

Pour elle, la nature a durée et splendeur ;
Heureux qui peut mirer en elle avec candeur
Le fond de sa pensée intime,
Et tant pis pour quiconque, hélas ! s'y trouve laid,
Car, à son franc-parler, tout bon cœur se complaît,
Et les bons cœurs sont seuls dignes d'estime.

JEUNESSE.

Cette nuit je rêvais. Puis-je faire autre chose?
Hélas! quand tout bonheur a pour nous porte close,
Rêver n'est pas sans quelque amère volupté;
C'est autant qu'on rabat de la réalité.

Je rêvais donc. La nuit, lorsque parfois mon âme
S'aventure ainsi, comme un grand chevreuil qui brame,
A franchir les fossés de sa morne prison,
Trouve-t-elle jamais si splendide horizon,

Escarpement si brusque, ou si profond abîme,
Qui la puisse arrêter dans son élan sublime?
Comme elle est radieuse alors et belle à voir,
Et fière d'être libre et fière de pouvoir.

Ne fût-ce qu'en rêvant, la pauvre prisonnière,
Se laisser être heureuse une heure à sa manière!
Plus de contrainte, plus d'importuns qui font peur,
Plus de sourds désespoirs sous le rire trompeur,

Plus de haine qui ronge et plus de sombre envie.
Mais le grand soleil chaud sur le front, mais la vie.
Mais l'espoir dans les yeux, mais dans le cœur l'amour :
Les extases la nuit, les extases le jour !

Mais deux mains qu'on tient là dans les siennes pressées,
Mais l'échange muet de toutes nos pensées,
Mais le bonheur à deux, comme à deux les douleurs ;
Et les beaux livres neufs, et les vers et les fleurs,

Et les chants... cercle immense, où notre âme tournoie,
Tandis que le regard dans le regard se noie,
Et tous ces mille riens qu'on donne et qu'on reçoit,
Sans les compter jamais et sans songer à soi.

L'amour ! Oui, qu'on oublie ou bien qu'on s'en souvienne,
C'est toujours, toujours là qu'il faut qu'on en revienne.
Voilà toujours le mot qui, suave ou moqueur,
Comme un liége sur l'eau revient sur notre cœur ;

Mot sacré par lequel l'homme se divinise.
Mot toujours jeune et beau quand le reste agonise.
Bien suprême qu'hélas ! pour le moins regretter,
L'on prend en pitié quand l'âge vient nous l'ôter.

Belle couronne d'or qu'au front Dieu nous enlace,
L'amour remplace tout et rien ne le remplace...

Puis vient le complément après la floraison,
Une splendeur nouvelle envahit la maison,

Et sur le seuil paraît une enfant blanche et rose,
Taquinant un vieux chien paresseux et morose,
Une enfant, notre amour, notre vie ; une enfant
Qu'après neuf mois d'attente, un jour, tout triomphant

L'on reçut dans ses bras, et qu'on admire ensemble
En se disant : — Vois donc comme elle te ressemble !
Bel ange au front de neige, aux lèvres de carmin,
Dont on lisse, en rêvant, les cheveux de la main,

Et qui toujours, après la leçon sérieuse,
Sent deux baisers s'unir sur sa bouche rieuse...
Oh ! oui, j'ai bien longtemps, dans mon cœur ingénu,
Couvé ces rêves-là, puis le froid est venu...

Le givre maintenant, sous ses paillettes blanches,
Les enveloppe ainsi qu'un arbre aux mille branches
L'arbre retrouvera ses feuilles vertes ; mais,
Pour moi, le doux printemps verdira-t-il jamais ?

CHANT D'AMOUR.

Vous étiez toute jeune et déjà rondelette.
D'un ruban vous saviez vous faire une toilette ;
Avec vos grands yeux clairs et vos cheveux flottants.
Pour luxe vous aviez le luxe du printemps.

Un marmot près de vous trébucha dans la rue.
Avant qu'il fût tombé, vous étiez accourue,
Avec un cri si pur et si peu combiné,
Qu'à ce cri, moi passant, je me suis retourné.

Et je vous vis alors, petite mère en herbe,
Pour la première fois, vraiment, mais si superbe
De trouble caressant que, sans autre façon,
L'amour en moi chanta sa première chanson.

« L'amour ! Y pensez-vous ? — J'y pensais, belle dame,
Mais avec tant de joie et tant de candeur d'âme,
Que, depuis votre histoire avec ledit marmot,
Je n'ai plus songé même à vous en souffler mot.

Oui, Madame, j'aimais. Mais qui donc? Bah! qu'importe?
J'aimais avec le feu que cet âge comporte,
En proclamant l'amour par le ciel inventé
Tout exprès pour les cœurs de bonne volonté.

De l'amour donc alors, j'en avais à revendre...
— Vous êtes singulier... — Je ne puis m'en défendre;
Si vous y tenez même, et pour couper au court,
J'avouerai que j'aimais avant tout mon amour.

Avec l'amour au cœur, on marche dans la vie
Sans masque, sans effroi, sans morgue, sans envie,
En vouant au devoir ses plus constants efforts,
Car, pour s'alimenter, on a le pain des forts.

Avec l'amour au cœur, chétive créature,
On se sent grand au sein de l'immense nature,
Sûr qu'au sommet de tout l'amour doit y percher,
Comme le coq qui perche au sommet du clocher.

Avec l'amour au cœur, on sait, en toutes choses,
Remonter vaillamment des effets à leurs causes,
Et quand un furibond s'apprête à tout damner,
Carrément on lui dit: — Mieux vaudrait pardonner

Avec l'amour au cœur, si fort qu'on en pâtisse,
On affirme gaîment son droit et la justice,

ANTIDOTE.

Chère âme, vous parlez des maux de l'existence,
Avec une si vive et lugubre insistance,
Vous que tant d'amis sûrs entourent constamment,
Vous, à l'esprit si net, si souple et si charmant...

Vous, toujours gracieuse et bonne à tout le monde,
Qu'on est pris malgré soi d'une pitié profonde,
Et qu'instantanément on se met à songer
Aux moyens qu'on aurait d'un peu vous soulager.

Pour moi... mais n'allez pas dire que je radote,
M'est avis que l'amour serait un antidote
Merveilleux. Libre à vous, parbleu ! de protester ;
C'est mon idée, et rien ne pourra me l'ôter.

La femme sans l'amour ! Mais c'est l'oiseau sans ailes,
La bouteille sans vin, le feu sans étincelles,
Le bal sans violons, le berceau sans marmot,
Un non-sens impossible et stupide en un mot.

Sur ce chapitre-là, d'une réserve digne,
Peut-être avez-vous trop respecté la consigne,
Et, dans sa douleur fière, à jamais confiné
Tel pauvre cœur épris qui, par nous deviné,

A vos pieds, aussitôt eût versé sans emphase,
Ses trésors comprimés de tendresse en extase,
Tandis que, solitaire, il a longtemps saigné...
Trouvez-vous que je suis assez bien renseigné ?

L'amour n'est, après tout, qu'un oiseau de passage,
Aussi, le prendre au vol est encor le plus sage ;
A moins qu'on ne préfère, avec un peu d'émoi,
Se dire un peu plus tard : — Il ne tenait qu'à moi !

Et, des piéges les plus savamment odieux,
On sort l'âme tranquille et le front radieux.

Avec l'amour au cœur, quand l'heure en est sonnée,
On sourit, en laissant faire la destinée,
Sans rêver après soi d'écho plus triomphant
Que ces mots dits tout bas : — C'était un bon enfant !

La femme, et vous devez, certes, vous y connaître,
Pour obtenir l'amour n'a besoin que de naître.
Pour l'homme, en fait d'amour, c'est à lui de lutter,
Bien moins pour l'obtenir que pour le mériter.

De prime abord la femme est femme tout entière.
Quant à l'homme, sa tâche est autre et plus altière ;
Ce qu'il doit être, à lui d'oser le devenir,
Et malheur à qui peut ne s'en pas souvenir.

Voilà le chant d'amour étrange que j'entonne.
Ne me l'avouez pas si ce chant vous étonne,
Car je n'oserais plus alors trop me vanter
Qu'en vous voyant, mon cœur s'était mis à chanter.

Tenez-moi compte au moins du franc émoi qui vibre
Dans ces vers que pour vous j'aligne, en homme libre,
Et vous comprendrez mieux, dans sa naïveté,
Ce chant d'amour qui tourne au chant de liberté.

L'amour ! essayons donc de faire un peu relâché
Au fatras qu'en débite une routine lâche ;
Avec sa dignité renaîtra son crédit,
Et vous verrez alors si le cœur vous en dit.

NOUVEAU PRINTEMPS.

Beau printemps, mets ta couronne
Chantez-moi, petits pinsons,
Sur le pommier qui fleuronne,
Les plus suaves chansons.

Vos gammes les plus hardies
Ne feront jamais un chœur
Comparable aux mélodies
Qui gazouillent dans mon cœur.

Sur la branche parfumée,
Vous retrouvez tous les ans,
Pour une autre bien-aimée,
Des accords plus caressants...

Dieu me garde de vous suivre
Dans ces façons de mentir;
Pour la mienne je veux vivre,
Pour elle je veux mourir.

Coulez, ruisseaux et cascades,
Rendez vite leur fraîcheur
A ces saules en arcades
D'où part le martin-pêcheur.

Papillons et demoiselles,
Estafettes du printemps,
Arpentez à tire-d'ailes
Les espaces éclatants.

Muguets, lilas, violettes,
Tombez tous en pâmoison,
En ouvrant vos cassolettes
Aux vents chauds de la saison...

Le bonheur qui vous enflamme
Va finir aux premiers jours,
Celui qui me remplit l'âme,
A moi, durera toujours.

Et cela, c'est ton ouvrage,
A toi, dont le cœur aimant
Me soutient et m'encourage,
Sans nul pourquoi ni comment.

Quand on suit ainsi sa route
En paix, la main dans la main,

Plus jamais on ne redoute
Les hasards du lendemain.

Qu'au dehors je me dispense
De paraître grand rieur,
Pour toi cela se compense,
Car tu vois l'intérieur...

Que la pâle trouble-fête,
La Mort, nous surprenne ainsi,
Nous lui dirons, haut la tête :
— Quand tu voudras ! Nous voici

APPARTEMENT A LOUER.

Superbe appartement à louer tout de suite.
— Montons le voir avant qu'il ne prenne la fuite.
Q'en penses-tu, Minette ? — On peut s'y hasarder.
Cela ne coûte guère au moins de regarder.

— Sonnons ! Cet escalier propre est de bon augure.
La porte même fait assez bonne figure.
— Monsieur, Madame, ayez l'obligeance d'entrer.
— C'est pour l'appartement... — Je vais vous le montrer.

— Oh ! mille fois pardon, Madame ; on vous dérange.
— Pas du tout ! Seulement, je trouve assez étrange
Que mon mari ne soit pas là ; l'original
Sera sans doute au cercle, à lire son journal.

Voyons. Voici la clef. Sans autre préambule,
Admirez, s'il vous plaît, ce petit vestibule
Dont certes, au besoin, l'on pourrait s'arranger
Parfaitement, pour faire une salle à manger.

Eh bien, non ! Visitons tout d'abord la cuisine
Dont la salle à manger vraie est toute voisine,
En sorte que les plats arrivent toujours chauds
Sur la table. Voyez quels superbes réchauds !

Un lavoir, un dressoir et même un tourne-broche !
La cheminée est neuve et propre et sans reproche.
Et du jour et de l'air, en veut-on, en voilà !
Quant à la bonne, on peut la faire coucher là.

Son lit, dans cette alcôve, a bien assez de large,
Même avec ses effets, en eût-elle une charge...
Puis, par ce vasistas, de la salle à manger
On peut surveiller tout, à l'aise et sans bouger.

Maintenant la voici, cette superbe salle.
Comme espace, elle n'est nullement colossale,
Mais voyez comme ici tout est bien disposé !
Un papier bois de chêne ; il vient d'être posé.

Deux placards pour le linge et deux pour la vaisselle ;
Partout la propreté comme un lustre étincelle.
Moi je l'aime beaucoup, la grande propreté.
Ce poêle, dans sa niche, est de toute beauté.

— Et le salon, Madame ? — Oh ! soyez sans alarme,
Car, pour le salon, c'est tout bonnement un charme !

*

BIBLIOTHECA

Voyez plutôt ! Parquet de chêne, avec parois
Couvertes de tapis... des Gobelins, je crois.

Camaïeux-Pompadour et glaces de Venise !
Trouvez un chauffe-panse aussi qui s'harmonise
Mieux avec ces panneaux à filets contournés ..
Tous les vrais connaisseurs en restent étonnés.

Au bois l'on ne sait plus donner cette souplesse ;
Voilà comment jadis se logeait la noblesse.
Dieu ! — qu'on a folâtré dans ce beau salon-ci !
Prenez-vous du tabac ? — Non, Madame, merci.

— Mais nous avons laissé, je crois, pour les dernières,
Les chambres à coucher. — C'est vrai ! Trois bonbonni-
Trois vrais petits bijoux de chambres à coucher, [ères,
Où le bonheur dans tous les coins semble nicher.

Madame a des enfants ? — Pas encor... — C'est étrange !
A quoi pensez-vous donc, vous belle comme un ange ?
Bien ! bien ! tout à votre aise, à mes dépens riez !
Monsieur, Madame sont deux nouveaux mariés !

Alors, raison de plus pour qu'à Madame plaise
Ce boudoir, où l'on peut roucouler tout à l'aise.
D'autant mieux que Monsieur, pour entrer de chez lui,
N'a qu'à pousser un peu ce bouton qui reluit.

— Très-bien! Le grenier? — Magnifique! — Et la cave?
— Excellente! — Très-bien! Autre affaire assez grave...
C'est... vous m'entendez bien! — Oui! oui! je vous entends.
Eh bien! vous en serez on ne peut plus contents!

Tout marbre et porcelaine! et là, presque la porte...
Si vous vouliez les voir?... — Oh! non... — Enfin n'importe.
Nous avons de l'usage et nous savons combien
Le luxe est nécessaire aux... vous m'entendez bien.

LA PREMIÈRE COUCHE.

Mon cher, le voilà fait. C'est un garçon superbe,
Un vrai tambour-major, un grenadier en herbe :
Un avale-tout-cru, qui ne fait que têter
Et brailler aussitôt qu'on prétend l'arrêter.

Oui, mon cher, de la tête aux pieds, me voilà père.
Du même nom, voilà que nous faisons la paire ;
Me voilà dédoublé, comprends-tu, de façon
Qu'on dira maintenant : — Le père et le garçon.

Aussi faudrait-il voir la fierté maternelle
De ma petite femme, et comme sa prunelle
Resplendit de bonheur, en couvant sur son sein
Ce petit dévorant, ce petit marcassin.

Il eût surtout fallu la voir, si courageuse,
Dans cette crise qui pouvait être orageuse,
Tandis qu'entre la vie et la mort suspendu,
Je trépignais autour d'elle comme un perdu.

Ah! ris-en si tu veux, seigneur célibataire!
Ce n'est pas avec toi que j'en ferai mystère;
Mais, quand on est mari, l'on peut, sans compliments,
Se proclamer stupide en de pareils moments.

Je nargue, tu le vois, ton sourire et ton blâme.
Avec l'aide du ciel... et de la sage-femme,
J'en suis quitte, et je puis, en toute liberté,
Me draper maintenant dans ma paternité.

Cette sage-femme est une aimable personne.
C'est vraiment surprenant, combien peu l'on soupçonne,
Tant que de leurs secours vous n'avez pas besoin,
Tout ce que ces gens-là vous donnent de bon soin.

Et ma femme! Une fois la bourrasque passée,
Pâle, et dans ses coussins de dentelle, affaissée,
Moi, couvant du regard son regard abattu,
L'entends-tu soupirer doucement : — M'aimes-tu?

M'aimes-tu? Ces deux mots, dans leur grâce câline,
Ne peignent-ils pas bien une âme féminine,
Toujours prête à toujours si bien se torturer,
Qu'on ne sait vraiment trop s'il faut rire ou pleurer.

M'aimes-tu? N'est-ce pas l'argument sans réplique?
Aussi, pour m'en tirer, pris-je la voie oblique.

En personnalisant, sur le ton le plus doux,
Le mot fameux : — Soldats, je suis content de vous !

Mon cher, n'as-tu jamais assisté d'aventure
A la mort de quelque humble et pauvre créature,
Que le monde accablait de haine ou de mépris ?
Et, dans ce moment-là, ne t'es-tu pas surpris

Le cœur tout débordant de suprême indulgence,
Pour cet abandonné, pour cette pauvre engeance ;
Tellement le mépris, la haine ou le remord
Baissent tous pavillon en face de la mort ?

Eh bien, qu'un enfant naisse ou qu'un pauvre homme meure,
L'effet absolument identique demeure.
La naissance et la mort se tiennent par la main,
Et sont comme les deux pôles du genre humain.

Paix aux vieillards sur qui la camarde s'allonge,
Car, sur tous nos travers elle passe l'éponge,
Et paix aux nourrissons, d'espoir tout palpitants,
Pour qui vient de s'ouvrir la vie à deux battants.

Devant un premier-né, tout est de bon augure.
Sa mère, en lui donnant le jour, se transfigure,

Résolue à n'avoir d'éclat dorénavant,
Que celui de ce cher et doux soleil levant.

M'aimes-tu ! C'est chez elle, à ce moment d'extase,
Comme un trop plein d'amour qui déborde du vase,
Comme un fiévreux appel qu'on ne peut retenir,
Dès qu'on tâche, entre époux, de sonder l'avenir.

S'aimer, et pour toujours être sûr que l'on s'aime,
C'est avoir résolu la moitié du problème ;
Car rien ne coûte alors, et l'on se sent au cœur
La force de traiter l'avenir en vainqueur.

Cet enfant n'est encor qu'un souffle, qu'un atome,
Et pourtant... s'il allait devenir un grand homme !
Bah ! qu'importe, pourvu qu'il fasse son chemin,
Le front haut, sans reproche, et le cœur sur la main ?

De lui-même toujours surveillant intraitable,
Pour être respecté, qu'il reste respectable,
Tirant tout son bonheur du devoir bien rempli,
Sans penser à la gloire et sans craindre l'oubli.

A nous de lui prêcher tout cela par l'exemple.
La tâche, tu le vois, devient bien assez ample,
Aussi, pour que l'affaire aille d'un meilleur train,
Mets l'habit noir, et viens nous servir de parrain.

Pas de grimace, allons ; la marraine est jolie
Et gentille à te faire abjurer ta folie,
Devant l'amour, devant l'hymen et la raison...
Comprenez-vous cela, monsieur le vieux garçon ?

LA SORTIE DE LA MESSE.

Voilà que c'est fini. La grande porte s'ouvre.
L'orgue, de ses clameurs foudroyantes, recouvre
Les sourds piétinements des dévots, si pressés
De sortir, qu'ils ont l'air d'en avoir bien assez.

Autour du bénitier trépigne la paroisse.
Pour y tremper son doigt, on se cogne, on se froisse,
Les dames en montrant leurs jolis gants de peau,
Les messieurs en garant de leur mieux leur chapeau.

Laissons passer d'abord ces deux ou trois grand'mères:
Au milieu du torrent des écoles primaires
Qui les fait ondoyer en arrière, en avant,
Comme des plumes dont s'amuserait le vent.

Nous voici maintenant aux toilettes splendides.
Regardez donc les airs ingénus et candides
De ces jeunes tendrons au corsage replet,
Qui semblent dire aux gens : — Des galants, s'il vous plaît !

Et cet autre, là-bas, grande comme une perche,
Avec ce petit bout de mari qu'elle cherche,
Aussitôt qu'à sa jupe il n'est plus accroché,
Tant elle a toujours peur qu'on ne l'ait empoché.

Quant à ce chapeau bleu, c'est la blonde Pauline,
Qui n'a pas oublié non plus sa crinoline ;
Ingénieux moyens de montrer ses mollets,
Et les siens, prétend-on, ne sont pas du tout laids.

Voici le pauvre Arthur orné de son épouse.
A-t-il un air capot ! On dit qu'elle est jalouse
Comme quarante-six tigresses. Mais, vraiment,
Sa taille prend beaucoup de développement...

Elle n'a désormais plus peur qu'on en médise.
Au fait, le pavillon couvre la marchandise.
Le pauvre homme a rasé sa barbe et son collier.
Gageons qu'avant un an, il sera marguillier.

Et cette jeune veuve... est-elle assez voilée ?
La belle inconsolable est pourtant consolée,
A ce que l'on assure, et quelques hasardeux
Nomment même déjà l'époux numéro deux.

Voilà le maire avec madame la mairesse
Et tous leurs mairillons. Peste, s'il se redresse

Au métier trouva-t-on jamais tant de douceur !
On naît maire, je crois, comme on naît rôtisseur.

Celui-ci c'est Hector, l'homme aux fines toilettes,
Avec ses favoris taillés en côtelettes
Et sa moustache noire, aux longs accroche-cœurs.
S'en donne-t-il des airs séduisants et vainqueurs !

On dit que le gaillard, se voyant en débine,
Convoite une charmante et riche chérubine.
A la messe, il ne vient si théâtralement,
Qu'afin de s'assurer d'abord de la maman.

Oh ! là-bas ! quelle trogne ! et quel beau rat d'église !
Comme il est rasé frais, et comme sa chemise
Va lui guillotiner l'oreille d'un bon train...
Gageons que celui-là fait chorus au lutrin...

C'est égal, tous ces gens dans leurs habits de fête.
Ont aujourd'hui la mine heureuse et satisfaite...
Est-ce conviction que, si bien requinqués,
Indubitablement ils seront remarqués ?

Ou bien est-ce déjà le fumet délectable
Du dîner qui, chez eux, les attend sur la table ?
Pour trancher ce grand point, je m'avoue en défaut ;
Mais, puisque chacun rit, c'est tout ce qu'il nous faut.

LA LESSIVE.

Vous demandez pourquoi je suis ainsi pensive.
Mon Dieu, c'est que demain nous faisons la lessive,
Et ce n'est pas petite affaire, en vérité,
Quand le linge, surtout, n'est pas même compté.

Que voulez-vous ? Chacun n'est pas de ces marquises
Qui n'ont à s'occuper que de choses exquises.
Nous ne sommes, chez nous, que de simples mortels,
Et nous nous résignons à vivre comme tels.

Quel attirail il faut pour une buandière !
La soude, le savon, la cuve, la chaudière,
La cendre, l'indigo, l'iris, les bâtonnets...
Voyez si j'en oublie et si je m'y connais.

Dans le fond de la cuve, en grille l'on dispose
D'abord les bâtonnets, sur lesquels tout repose,
Puis on étend dessus, aussi bien que l'on peut,
Les draps de lit, d'abord savonnés quelque peu.

Après les draps de lit, arrivent les chemises,
Tant d'homme que de femme, et quand elles sont mises,
Vient le linge de table, après quoi nous mettons
Les rideaux, les menus, dentelles et cotons,

Jupons, bas, mantelets et mouchoirs de batiste...
Jamais on n'en finit de cette longue liste,
Puis, pour couper l'ardeur trop vive du lessus,
Le linge de cuisine arrive par dessus.

On commence à baigner tout ce linge d'eau tiède,
Puis, dans un grand linceul de grosse toile roide,
Vous ajoutez la cendre, en bien l'éparpillant,
Et l'on n'a plus dès lors qu'à verser tout bouillant.

Pendant que cela coule, en moussant comme bière,
On récure au dessus lèchefrite et daubière,
Les cuivres, les étains, le fer-blanc, le dressoir,
Si bien que tout reluit quand arrive le soir.

Sitôt que le lessus fait mine de descendre
Un peu plus savonneux, on enlève la cendre,
Puis on couvre la cuve, afin d'être certain
Que tout s'y maintiendra bien chaud jusqu'au matin.

A la pointe du jour les laveuses arrivent.
De leur doigt d'eau-de-vie aucunes ne se privent :

Aussi, malheur à qui ne leur sert tout d'abord
Leur verre à demi-plein, si ce n'est jusqu'au bord.

L'eau-de-vie avalée, on est plus expansive.
Ce qui fait qu'en lavant à peu près la lessive,
On savonne bientôt, du bec et de la main,
Tous les pauvres péchés du pauvre genre humain.

Dans le fait, où trouver la chronique certaine
Des cancans frais éclos, sinon à la fontaine ?
Avec une fontaine, avec un four banal,
On peut se dispenser de lire le journal.

Qu'au milieu des caquets une vieille routière
De sa poche à demi tire sa tabatière,
Et chacun crie alors : — Passe-la donc ici !
Eh ! pchie ! Oh ! c'est du bon ! — A vos souhaits ! — Merci.

Voilà le linge au bleu : vite qu'on le repêche.
Assez prisé, là-bas ! Qu'est-ce qui vous empêche
De le tordre à présent ! Remuons-nous, allons !
Les jours ne sont déjà maintenant pas si longs.

Plions tous ces menus d'abord sur cette planche.
Quelle bonne lessive ! elle est surtout bien blanche,
Et cet iris lui donne, outre la propreté,
Je ne sais quel parfum de joie et de santé,

Les perches du grenier sont propres, j'imagine.
Tenez, montez d'abord ces torchons de cuisine.
Sitôt que tout sera proprement étendu,
Mesdames, vous aurez tout ce qui vous est dû.

Deux ou trois jours après, on se met à dépendre.
Il faut appareiller les draps et les étendre,
En tirant tant qu'on peut en long, puis en travers,
Ce qui vous met bientôt les ongles à l'envers.

Quand chaque serviette a retrouvé sa douzaine,
La lingère à son tour apparaît sur la scène,
Et reprise les trous. Sage précaution
Contre tout linge un peu sujet à caution.

C'est elle qui recout les boutons des chemises,
Pour qu'ils ne sautent pas quand on les aura mises ;
Car rien ne vexe autant les hommes, prétend-on.
Qu'un collet de chemise à leur cou sans bouton.

Sitôt que la lingère a fini sa couture,
La repasseuse vient pour faire la clôture,
Avec ses gros paquets de pinces à rûcher,
Et l'empois qui, dans l'eau, fond au simple toucher.

Dès que ni le réchaud ni la table ne boîte,
Tout se lustre en fumant sous le gros fer à boite,

Les beaux gilets, les beaux pantalons de nankin,
Avec lesquels bientôt l'on fera le faquin.

Sans compter les bonnets, les guimpes, les dentelles,
Tout ce qu'un homme enfin traite de bagatelles,
Et qu'il serait le plus ardent à réclamer,
Si sa femme semblait vouloir les supprimer.

Comprenez-vous pourquoi les pauvres ménagères,
Le jour de la lessive, ont des airs de mégères,
Et tiennent tant alors à se débarrasser
De tous ceux qui pourraient en rien les tracasser ?

Pour que les draps de lit, les serviettes de moire
Les nappes et le reste, arrivent dans l'armoire...
Enfin, pour n'être pas malpropre... que de maux !
C'est à faire envier le poil des animaux.

L'ENTERREMENT.

Le père et les enfants pleurent à la cuisine.
— A quel propos ? Passez dans la chambre voisine,
Et, ce que vous verrez bientôt vous l'apprendra.
Sur deux chaises de bois que recouvre un grand drap,

Un grand drap mortuaire avec des larmes blanches,
La pauvre mère est là, clouée en quelques planches.
Quatre cierges autour brûlent maussadement,
Et la cloche se met à sonner brusquement.

Etrangers aux douleurs de ce jour lamentable,
Les bestiaux en paix déjeunent dans l'étable ;
Le cochon, dans son auge, en vorace ingénu,
Barbotte comme si rien n'était survenu.

Dans le jardin, les fleurs, les choux et les arbustes
Se carrent au soleil, tranquilles et robustes.
Les abeilles, dans l'air, quoiqu'il soit grand matin,
Tourbillonnent déjà couvertes de butin.

Les poules, coq en tête, et la queue en bannière,
Piaillent en picorant le long de quelque ornière ;
Les pinsons, dans des trous de pommiers vermoulus,
Apportent la becquée à leurs petits goulus.

La cloche, cependant, comme une écervelée,
Lance toujours son glas à travers la vallée ;
Mais, avant de partir, les voisins, quoiqu'en deuil,
A leurs bêtes encor vont donner un coup-d'œil.

Voici venir pourtant le monde dans la plaine,
La maison tout à l'heure en sera toute pleine.
Le curé, le régent et les enfants de chœur
Entrent en récitant leurs antiennes par cœur.

On relève les coins du drap noir qui recouvre
La défunte ; après quoi l'assistance s'entr'ouvre.
La grande croix d'argent s'incline pour sortir,
Et les gens deux à deux s'apprêtent à partir.

— Pauvre femme ! dit l'un, la semaine passée,
Elle venait encor chez nous toute empressée ;
Et maintenant, fini ! — C'est vrai, mais que fera
Son homme à présent ? — Psit ! il se remariera.

— C'est probable. Eh ! vois donc quelle superbe avoine
Il a là dans son champ, le père Pierre-Antoine.

— Et ce blé de Jean-Claude ! Et cette orge à Clément ;
S'il fait chaud, tout cela va grainer joliment.

— Pauvre femme ! elle était trop faible de poitrine !
C'est ce qui la rendait par moment si chagrine.
— C'est probable. En effet, qui n'a pas la santé
Ne saurait être gai. — C'est bien la vérité !

— A propos ! n'a-t-il pas vendu sa grosse vache
Au boucher, Pierre-Antoine?—Eh! non ; pas que je sache,
— C'est une fière bête. Ah ! çà, sais-tu combien
Il en veut ? —Vingt louis.—Bah ! Mais elle les vaut bien.

Pour tant de gens l'église aujourd'hui semble étroite.
Les femmes vont à gauche et les hommes à droite,
Puis, le moment d'après, voilà la messe en train,
Et tous les gros bonnets qui braillent au lutrin.

A l'offrande, chacun va baiser la relique,
En mettant dans le plat son sou mélancolique ;
Puis, Monsieur le curé, d'un air digne et fervent,
Fait le tour du cercueil, l'encensoir en avant.

La fosse, à quelques pas, attend au cimetière ;
On y descend la morte, et l'assistance entière
L'asperge d'eau bénite avant de s'en aller...
Puis, la fosse, à bruit sourd, commence à se combler.

Et chacun au galop retourne à sa routine;
Chacun va retrouver sa veste de ratine,
Et remettre au buffet son bel habit de drap,
Sans penser qu'à la fin, son tour aussi viendra.

LE GILET BLANC.

— Babet, il faut venir chez nous dans la huitaine ;
Notre garçon, la chose est à présent certaine,
Pour la première fois communiera bientôt ;
Vous comprenez qu'il faut l'habiller au plus tôt.

J'ai décousu l'habit de noce du grand-père,
Un drap bien conservé ; c'est pour l'habit. J'espère,
Dans un de mes jupons qui n'est pas du tout laid,
Trouver aussi de quoi lui faire son gilet...

La couturière vint et prenait la mesure
Du garçon. La grand'mère, afin d'être plus sûre
Que tout se faisait bien comme elle l'entendait,
Les lunettes au nez, des deux yeux regardait.

— Mais, dites-donc, Babet, ayez la complaisance,
De penser que ce drôle est en pleine croissance.
De peur que ce gilet ne soit trop court demain,
Si l'on coupait plus bas, là, d'une demi-main ?

Qu'en dites-vous ? — Mais oui, je trouve votre idée
Très-bien... — Vraiment ! alors m'y voilà décidée.
Puisque la demi-main si fortement vous plaît,
Je crois qu'on ferait bien de la mettre au complet.

Voyons, resteras-tu tranquille, vilain drôle !
Voyez comme il est fait ! On dirait, ma parole,
Qu'il est en guerre avec tous les chats de l'endroit,
A voir ces coups de griffe... Allons, tiens-toi donc droit !

Connaissant sa grand'mère, à pareille semonce,
L'enfant sautait d'un pied pour unique réponse,
Sachant bien que, malgré ces grands airs irrités,
On n'en faisait pas moins ses quatre volontés.

La Babet, se sentant de si près surveillée,
Cirait au mieux son fil, par immense aiguillée,
Puis sur chaque couture on passait le fer chaud,
Qu'ensuite on remettait toujours sur le réchaud.

Le soir, quand de Babet la tâche fut complète,
Il fallut essayer au garçon sa toilette ;
Le gilet se trouva pour lui si long, si long,
Qu'il eût vraiment semblé marcher dans un ballon.

Un rempli copieux tira chacun de peine...
De tout cela, depuis, on se souvient à peine ;

Depuis, il a perdu, ce garçon turbulent,
Sa grand'mère, hélas! oui, mais pas son gilet blanc.

Dans ce gilet, voilà vingt ans qu'il coupe et taille.
Et pourtant, chaque fois il va mieux à sa taille;
Si jamais il prend femme, on peut être assuré
Qu'il en régalera le maire et le curé.

Et chaque fois aussi qu'il se met à l'ouvrage,
En évoquant ce doux et bienfaisant mirage,
Un grand tableau de plus en sort ébouriffant.
Ainsi l'homme ne fait que traduire l'enfant.

Et si vous ne saviez déjà, d'après nature,
A qui ce gilet blanc, chef-d'œuvre de couture,
Voilà vingt ans passés, jusqu'aux genoux tombait,
Je vous dirais que c'est à notre ami Courbet.

LE GRENIER.

Salut au Josaphat des luxes du ménage!
Tout ce dont les aïeux, au temps de leur jeune âge,
Faisaient leur élégance et leur ameublement,
Est venu prendre ici sa retraite humblement.

Le grenier, s'il n'était plein de philosophie,
Serait fier des secrets nombreux qu'on lui confie;
Mais, de ce qu'en vaut l'aune, il s'est toujours douté,
Aussi, chez lui jamais ombre de vanité.

Avec quel intérêt l'œil pourtant se promène,
Sur tout ce bric-à-brac de notre vie humaine,
Auquel, tant fassions-nous les hommes importants,
S'ajoutera le nôtre, avant moins de cent ans.

Où trouver plus baroque et naïf pêle-mêle ?
Fenêtres sans carreaux, couvercle sans gamelle,
Vieux bahut redressant son torse original,
A trois grands casiers, comme un confessionnal.

Au centre, d'une corde entortillée aux poutres,
Pendent des traversins gonflés comme des outres ;
Quelques mantes de laine et de vieux matelas
Qui, de leur long service, ont l'air d'être bien las.

Près d'un entassement de malles et de coffres,
Un gaufrier rouillé qui ne fait plus de gaufres ;
Un grand fauteuil boiteux, perdant par de grands trous,
Sa bourre séculaire, entrailles de crin roux.

Des portraits transpercés comme de vieilles cibles,
Des robes à paniers énormes et risibles,
Bottes à retroussis, pantoufles de tendron,
Cor de chasse muet et noir comme un chaudron.

Des bouquins que le temps grignotte à chaque page ;
Un habit de marquis, une toque de page,
Desquels Quatre-vingt-douze, audacieux rival,
A fait des oripeaux charmants en carnaval.

Une cage à perruche, un affreux tourne-broche ;
Une selle à l'arçon de laquelle s'accroche
Un berceau formidable et de dimensions
A bercer d'un seul coup trois générations.

Un rouet de grand'mère en deuil de sa quenouille ;
Des sabres, des mousquets que dévore la rouille.

Un siége à tabatière, utile cependant;
Mais pincez-vous le nez; ce sera plus prudent.

Et sur cette splendeur flétrie et dédaignée
Brochent tranquillement les toiles d'araignée,
Et les souris s'en vont trottant à petits pas,
Tout à l'aise; du moins quand les chats n'y sont pas.

Les chats ! ah ! c'est ici, certes, leur vrai domaine;
C'est ici que l'amour constamment les ramène;
C'est ici que toujours ont le mieux résonné
Leurs soupirs qu'on prendrait pour ceux d'un nouveau-né.

La nuit, quand ce tourment les tient et les décharne,
On n'a qu'à voir soudain flamber à la lucarne,
Leurs deux grands yeux pareils à des charbons ardents,
Pour comprendre quel feu les dévore en dedans.

Comment garder aussi sa quiétude honnête
Quand vient à miauler la voix d'une minette ?
Où trouver l'homme dont jamais ne trébucha
Le flegme à pareil jeu, bien qu'il ne fût pas chat ?

Le jour, quand du soleil la lueur matinale,
Sur ce monde assoupi, pénètre en diagonale,
Dans la colonne d'or que forme ses rayons,
Mille atomes joyeux dansent en tourbillons.

Les toiles d'araignée alors, de la toiture,
En lumineux arceaux pendent à l'aventure,
Tandis que, dans les coins, tout reste incessamment
Noirâtre et vigoureux comme un tableau flamand.

LA TANTE AUX VACHES.

C'est dimanche demain, il faut aller à l'herbe :
Le temps pourrait changer, quoiqu'il semble superbe.
Chaque fois que la lune arrive à ses quartiers,
Comme aujourd'hui, le temps change assez volontiers.

Riez tout votre soûl, vaniteuses bravaches,
Que m'importe ! Eh bien oui, je suis la tante aux vaches.
Je ne mets pas ma gloire à de jolis bonnets,
Moi, comme tant de gens bavards que je connais.

Ma gloire, je la mets à tenir mon étable
Toujours aussi coquette et propre qu'une table,
Avec litière fraîche, afin que le bétail
N'en sorte pas hideux comme un épouvantail.

Ma gloire, je la mets à n'être pas trop gauche,
Quand il faut qu'au verger pour mes bêtes je fauche
Un paquet de bon trèfle, et, sans trop me flatter,
D'un coup de faux je crois assez bien m'acquitter.

Ma gloire, je la mets à me sentir certaine,
Qu'en rentrant du travail, ou bien de la fontaine,
Mes bêtes dans la crèche, ont toujours bien à point,
Leur *lècher* où le sel surtout ne manque point.

Ma gloire, je la mets à rester la maîtresse
Du village, pour tordre en belle et forte tresse
Notre fumier là-bas, auquel, à tout moment,
J'entends les étrangers faire leur compliment.

Par le monde, voici déjà longtemps que j'erre ;
Tout enfant l'on me mit au loin comme bergère,
Gagnant ainsi par an, à courir les halliers,
Dix écus, sans compter deux paires de souliers.

Avec mes bêtes donc, j'étais là confinée,
Par les champs, tout le long de la sainte journée,
Et près d'elles, la nuit, dans l'alcôve en sapin,
Je dormais en rongeant mon morceau de vieux pain.

Comment ne pas aimer, à la longue, des bêtes,
Près desquelles ainsi sans relâche vous êtes,
Et que les gens pour vous, si pauvre, n'ont d'ailleurs
Que des regards toujours menaçants et railleurs ?

Aujourd'hui, bien qu'étant d'un âge assez notable,
Je n'en couche pas moins, comme alors, dans l'étable,

Au bruit que fait souvent, en tirant son licou,
Une vache qui rêve ou se gratte le cou.

L'hiver, pas n'est besoin non plus qu'on s'ingénie,
Pour avoir chaud, avec pareille compagnie ;
Car comment ressentir le froid, quand dix museaux
Sont là, soufflant le feu par leurs larges naseaux.

Que l'une soit malade ou bien qu'une autre vêle,
Ce qui très-rarement, c'est vrai, se renouvelle,
C'est moi qui veille au grain ; je suis faite au métier,
Et l'on recourt à moi, dans le village entier.

J'aime bien les grands bœufs aux cornes retroussées,
Quand ces bêtes, le soir, s'en viennent harassées,
Oui, j'éprouve un plaisir extrême à soulager
Leur front du joug, afin qu'elles puissent manger.

Mais quand je tiens le pis d'une bonne laitière,
Et que je pense ensuite à l'écurie entière,
Je ne puis m'empêcher de calculer aussi
Quel profit net et clair cela rapporte ici.

Ce sont d'abord les veaux, qu'au bout d'une semaine,
Le boucher sur son char, les pieds liés, emmène;
Puis le lait, le fromage et le beau beurre frais,
Qui, du ménage couvre à peu près tous les frais.

Aux herbes du printemps, aux herbes de l'automne,
Comme c'est beau du beurre en livre qu'on festonne,
Et qu'on porte au marché dans un beau linge blanc.
Ouais ! tenez, l'eau m'en vient à la bouche en parlant !

On a beau dire, allez ; lorsque son écurie
Lui manque, un paysan est bien en pénurie ;
A travailler ses champs, il a beau s'escrimer,
On ne récolte rien quand on ne peut fumer.

LA MORT.

Approchez : faisons cercle autour de cette fosse.
Soyez sans crainte. Ici plus de parole fausse,
Ici la vérité, si chère aux hommes droits,
Comme un juge équitable a repris tous ses droits.

Celui que nous venons de mettre dans la terre,
Vécut, vous le savez, pour souffrir et se taire,
Semant autour de lui le bonheur, sans pouvoir
Y penser pour son compte, et sans le laisser voir.

Dans cette vie active et toujours débonnaire,
Il n'intervint, au fond, rien d'extraordinaire.
Le culte du devoir la remplit constamment,
Et de là son éclat si doux en ce moment.

Or, je vous le demande, à cet instant suprême,
Qui de nous tous ici ne voudrait pour soi-même
Une fin aussi calme et pure de remords ?...
Le respect des vivants fait la gloire des morts.

La mort, vous le voyez, pour l'homme respectable,
Quoi qu'on dise, n'a donc rien de si redoutable;
De sa vie elle n'est que le couronnement...
Qui de nous, en effet, songe finalement

A lui demander compte, à cet excellent homme,
Des faiblesses, mon Dieu! qu'il eut peut-être comme
En chacun d'entre nous l'on peut en découvrir?
Pour se transfigurer, il n'eut donc qu'à mourir.

Aussi, qu'en ce moment, juge en dernière instance,
Dieu nous laisse sur lui formuler sa sentence,
Et de l'acquittement nul ne saurait douter...
Or, Dieu, pas plus que nous, n'est certe à redouter.

La mort! Eh mais! c'est elle ici tant que nous sommes,
Qui, devant ce cercueil, fait de nous d'autres hommes;
C'est elle ici qui rend plus unis et meilleurs
Nos cœurs que tant de soins vont ressaisir ailleurs.

Poser au front des morts l'auréole finale,
Et rendre aux survivants leur splendeur virginale,
Au moins pour un instant; tout bien considéré,
O mort! de tes bienfaits voilà le plus sacré.

Laissons-la donc venir, l'âme plus raffermie,
Et tâchons de pouvoir l'accueillir en amie,
Quand, à son rendez-vous, nous conviera le sort,
Car, tant valut la vie, et tant vaudra la mort.

LE MARCHAND DE PANIERS.

Les pieds nus, les cheveux au vent, la face blème,
Le voici, le marchand de paniers de Bohême.
Celle-ci, c'est ma femme, et je crois, Dieu merci,
Que ces douze marmots sont bien les miens aussi.

C'est étonnant, sitôt qu'on n'a ni sou ni maille,
Comme sur vous, de suite, il pleut de la marmaille...
Tous les ans mon troupeau compte un nouveau-venu,
Mais aussi n'avons-nous pas d'autre revenu.

Dans les commencements, ma femme, à la mamelle,
En avait toujours un; l'on en voit peu comme elle;
Sans compter deux ou trois, emballés sur le dos,
Pendant que je portais, moi, les autres fardeaux.

Mais enfin, quand je vis que plus rien ne l'arrête,
Je fis, un beau matin, l'achat d'une charrette,
Avec un chien galeux par les chemins volé,
Et notre train dès lors est un peu mieux allé.

Cette charrette, avec sa bâche hospitalière,
Devint donc le réduit de notre fourmilière,
Et quand la bête allait défaillir en chemin,
A rechange, on l'aidait d'un petit coup de main.

Plus tard, le chien trop vieux fit place à cette rosse,
A qui les coups de fouet servent de coups de brosse,
Et qui, sans plus coûter, tirant un peu plus fort,
Traîne gens et paniers sans ombre de renfort.

Notre état est commode en fait de fourniture,
Car, pour m'en assortir, j'ai toute la nature,
Tous ces vieux saules creux qui, le long des ruisseaux,
Croisent leur chevelure en si jolis berceaux.

Quand la provision d'osiers est terminée,
Il faut nous voir alors, par une matinée
De printemps les râcler sur nos maigres genoux,
Pendant que les oiseaux chantent autour de nous,

Oui, des milliers d'oiseaux, folle et joyeuse engeance,
Qui semblent avec nous lutter de diligence,
A tresser leurs doux nids d'amour dans les buissons,
En voyant les paniers si frais que nous tressons.

Ces paniers, dans lesquels les vigneronnes brunes
S'en vont vendre au marché leurs pêches et leurs prunes,

Et les filles de ferme, au temps de la moisson,
Porter au champ la soupe aux gens de la maison.

La nuit, pour lit commun nous avons notre paille
Sous la bâche ; et le jour, pour nous mettre en ripaille,
Quelques pommes de terre ou semblables morceaux,
Dont pour nous un brave homme a privé ses pourceaux.

Et tout çà n'est pas cher à cuire, ma parole ;
Au bout d'un échalas l'on pend la casserole,
Puis on laisse le feu flamber au gré du vent,
Au risque de tout voir dégringoler souvent.

Lorsque vient la saison des fruits et des vendanges,
C'est alors qu'on en fait des ripailles étranges,
En narguant toute loi contre les maraudeurs,
Au nez de la police et des gardes rôdeurs.

Quant à l'habillement, voici comme on procède ;
Ma femme, à grands points, coud les drilles qu'on lui cède,
Et bâtit de la sorte un droguet d'arlequin
Qu'on rapièce toujours... Je ne suis pas faquin.

Avec cela, jamais vestige de chaussure ;
Et pour n'en pas user, c'est bien, je vous assure,
Le bon moyen ; d'ailleurs, à courir monts et vaux,
Les pieds deviennent durs comme ceux des chevaux.

Né dans quelque fossé de quelque grande route,
Y mourir n'est donc pas chose que je redoute ;
L'on meurt comme l'on vit ; moi, ma femme et les miens,
Nous mourrons, j'en suis sûr, en vrais Bohémiens.

Pourtant, quand je me dis, en voyant une ferme :
— Quel paisible bonheur cette maison renferme,
Et ce bonheur jamais tu ne peux l'espérer !...
De moi mille fureurs me semblent s'emparer.

Bah ! fumons une pipe, et vogue la galère !
A quoi sert, après tout, de se mettre en colère ?
Pour s'en tirer un jour, mes héritiers feront
Comme aura fait leur père, hélas ! ce qu'ils pourront !

LE VIGNERON.

Holà hé! la voici, la joyeuse vendange!
Chacun a radoubé ses tonneaux en vidange;
Les pampres des coteaux commencent à jaunir,
Dépêchons-nous, enfants, car le froid va venir.

Tirer la langue, hélas! tant que dure l'année,
Du pauvre vigneron, voilà la destinée,
Trop heureux quand encor les frimas assassins
Lui laissent en repos vendanger ses raisins.

Oui, ces petits raisins, oui, cette chère graine,
En l'honneur de laquelle il faut pourtant qu'il traîne
Une si lourde vie et de si lourds fardeaux,
La pioche à la main, la hotte sur le dos.

L'hiver, quand par les bois la neige s'amoncelle,
Malgré les forestiers dont redouble le zèle,
Au risque de l'amende et des cachots, hélas!
Il faut qu'il aille, lui, faire ses échalas...

Et quand il est rentré chez lui, tout hors d'haleine,
N'ayant pour vêtement que son tricot de laine,
Près du fourneau de fonte où flambe le sarment,
Il faut qu'il les aiguise encore, et lestement ;

Car même alors, il tremble encor qu'on ne surprenne,
Parmi les coudriers, quelques pousses de frêne ;
Aussi n'a-t-il vraiment ni trêve ni repos,
Que sa serpe, à ses pieds, n'ait jonché de copeaux

Le vieux tronc d'aiguiseur qui devient son enclume ;
Pendant que la marmite à côté de lui fume,
Et semble ainsi vouloir se mettre à l'unisson
Des coups de serpe, avant d'entonner sa chanson.

Rude corvée, encor de bien d'autres suivie ;
Il faut tirer les vins, puis faire l'eau-de-vie,
Et, près de l'alambic, ainsi passer en blanc,
Bien des nuits, l'œil toujours alerte et vigilant.

Qu'alors fonde la neige, ou viennent les gelées,
Et l'on remonte à dos les terres dévalées,
Puis on creuse, à grands coups de bêche et de fossoir,
Les trous où les replants viendront bientôt s'asseoir.

Pour la vigne alors, c'est la saison de la taille ;
Le sol se jonche au loin, comme un champ de bataille,

De bourgeons superflus, de vieux troncs impotents,
Qu'on emballe en fagots, car ils ont fait leur temps.

Puis, le sarment de choix que la cisaille oublie,
Sur l'échalas tout neuf, en archets, se replie,
Avec un nœud d'osier jaune, sans compliment,
En lui laissant pleurer sa séve librement.

Puis, avec le printemps, arrive la poussée;
C'est le temps des labours pour la terre froissée.
Et, dès le point du jour, jusqu'au soleil couchant,
Le vigneron tient coup, des deux mains piochant :

Les bras nus, le gosier sec et les reins en nage,
Heureux quand, dans un coin, il peut, à l'hivernage,
Tortiller à midi la croûte qui l'attend,
Et s'endormir après, sous sa veste, un instant.

Plus heureux quand alors, dans sa gourde coquette,
A défaut de vin pur, il a de la piquette,
Pour ce pauvre gosier dont va se trémoussant
La luette, aux glouglous du meuble bienfaisant.

Mais bientôt la feuillée à tel point surabonde,
Que le soleil, dessous cette nappe profonde,
Ne peut plus retrouver, malgré tous ses efforts,
Ces raisins si petits qu'il voudrait rendre forts !

Au profit de la chèvre alors on les élague,
Ces rejets sous lesquels, sans vergogne, divague
L'herbe que l'on rebine, et bientôt les chaleurs
Font, de la vigne entière, un océan de fleurs.

Dès lors, par-ci par là, qu'il fasse un peu de pluie,
Pourvu qu'un beau soleil au même instant l'essuie :
Pas de grêle en juillet, pas de glace en avril,
Qui vienne brusquement tout remettre en péril...

Et le vigneron peut, quand arrive l'automne,
Apprêter sa futaille et recercler sa tonne,
Car si Dieu continue à le bien protéger,
Peut-être qu'il aura peine à tout héberger.

Pour la récolte enfin viennent les *montagnonnes*,
Des avale-tout-cru, qui, des grappes mignonnes,
Pour le maître, n'ont l'air d'un peu se souvenir,
Que quand leur ventre, hélas ! n'en peut plus contenir.

Le maître cependant reste au bas de la vigne,
A battre ses raisins d'un air noble et digne ;
Tout fier quand, aux doux fruits de sucre saturés,
Il voit les guêpes mordre ainsi que les curés.

Car, à sa fille alors, il pourra d'aventure
Lâcher quelque bonnet à riche garniture,

Payer le percepteur, et, pour la Saint Vernier,
Saigner un cochon moins maigre que l'an dernier.

Oh! vous ne savez pas, vous autres gens du monde,
Quand le vin des bons crûs sur vos tables abonde,
Que dans cette bouteille au ventre lisse et rond,
Vous buvez les sueurs du pauvre vigneron.

Et que lui, bien souvent, soit dit sans vous déplaire,
Quand vous buvez du vin, ne boit que de l'eau claire;
Heureux si la régie encore, à ce propos,
Ne trouve pas matière à deux ou trois impôts.

LE MOIS DE SEPTEMBRE.

La grand'mère, toujours sobre en fait d'éloquence,
Écrit : — Amenez donc ces enfants en vacance !
Et, sur ce simple mot, on peut être certain,
Que, pour partir, chacun est prêt de bon matin.

La voiture, sans être au rang des plus coquettes,
A cependant son charme avec ses deux banquettes.
On bourre les coffrets de fruits et de gâteaux.
Un gai soleil d'automne argente les coteaux...

Et l'on part ! Bon voyage à la joyeuse troupe !
Le cheval, fin trotteur, malgré sa large croupe,
Sous la main du papa, conducteur élégant,
Se met à piaffer de son trot le plus fringant.

Chacun sourit d'un air d'intime connaissance.
— Tâchez de ne pas trop gémir sur notre absence,
Bonnes gens de la ville, ouvriers et marchands ;
Nous reviendrons, mais bah ! vive la clef des champs !

Au pavé fatigant succède enfin la route.
Un cantonnier déjeune en rongeant une croûte.
Les vignerons en bras de chemise, à travers
Les vignes, vont rognant un peu les bourgeons verts.

Voici qu'on marche au pas en montant la colline.
La maman autour d'elle abat sa crinoline,
Pendant que, derrière elle, un voile bleu léger,
Comme une flamme au vent, se met à voltiger.

Près des premiers taillis à la fin on arrive.
On entend sifflotter en fuyant une grive,
Et la voiture a presque, au passage, accroché
Celle d'un paysan qui descend au marché.

— Maman, regarde donc ces jolis champs d'avoine !
Et ces buissons aussi rouges qu'une pivoine !
Et cette femme, avec son bonnet à béguin,
Qui secoue au soleil ces monceaux de regain !

Et ces bœufs roux là-bas qui tirent la charrue !
Du village voici, je crois, la grande-rue.
Au lieu de magasins, partout de gros fumiers.
Qu'attend la plaine au loin découpée en damiers.

— Et ces poires ici, gracieuses et lourdes,
Qui, des poiriers partout pendent comme des gourdes,

Et les poules qui vont promener leurs poussins,
Et la fontaine qui coule dans deux bassins !

Quant au cheval, il fait halte devant l'auberge,
Où, d'un bon picotin le gaillard se goberge.
Un seau d'eau vient servir de sauce à ce rôti,
Puis il reprend son mors, et le voilà parti.

Des moineaux effarés sortent d'une charmille.
— Déjeunons donc aussi, se dit-on en famille.
Je gage que Gugu, Finette et la maman
Casseront volontiers la croûte en ce moment.

On sort un poulet froid du pain blanc qui l'enchâsse,
Puis on boit tour à tour dans le verre de chasse.
On ronge à belles dents la bête jusqu'aux os,
Puis, on jette, en riant, les débris aux oiseaux.

— Allez, bidet ! Voyons, enfants, qu'on se dépêche !
Voulez-vous un raisin ? Voulez-vous une pêche ?
Quel charme de manger, à pareille saison,
De si beaux fruits devant un si bel horizon !

Les clochers de fer-blanc dans les arbres flamboient
Aux trousses du cheval tous les roquets aboient.
Les femmes, sur leur porte, en train de jacasser,
Se taisent un moment, pour voir qui va passer.

— Allez, bidet ! Au bruit constant de la voiture,
Les enfants, saturés de forte nourriture,
Sous le soleil qui darde avec plus de vigueur,
Tombent, pris de sommeil et de lourde langueur.

Le papa les réveille en agitant ses rênes.
On traverse un village ombragé de grands frênes,
Le cheval à nouveau semble s'émoustiller,
Et l'alouette, au fond du ciel, s'égosiller.

La route, dans les bois, court blanche et monotone.
Les feuillages jaunis tremblent au vent d'automne ;
Puis tout à coup, en bas, s'ouvrent de frais vallons...
— Ah ! grand'mère, vers toi de quel train nous allons !

— Vois quels beaux peupliers le long de la rivière !
Le chanvre a disparu de chaque chenevière,
Pour s'étendre, en andains, sur les prés en talus.
Les maïs restent seuls bien grappés et feuillus.

Au soleil qui commence à s'incliner à droite.
La rivière joyeuse et rapide miroite,
Sous les vieux saules creux, jaunâtres et dormants,
Comme une expansion sans fin de diamants.

Sur les noyers bordant partout la grande route,
Les noix ont, cette année, un peu fait banqueroute ;

Heureusement qu'on voit, sur les côteaux voisins,
Les archets de la vigne accablés de raisins.

Enfin, de la maison à tous quatre si chère,
La patronne apparaît sur la porte cochère.
On arrive. Le chien accourt avec les chats
Ravis d'aise, et Dieu sait s'ils font des entrechats !

— Ah ! oui, c'est donc bien vous ! venez qu'on vous embrasse !
Donne-moi ces paquets que je t'en débarrasse.
— Bonne maman, voyez !... Et ses yeux tout surpris,
Des deux jolis enfants, admirent les beaux prix.

Et c'est ainsi partout, quand, heureuse et ravie,
La grand'mère Nature, elle aussi, nous convie,
En septembre, à venir chez elle de concert,
Nous ébattre au festin qu'alors elle nous sert.

GRANDES EAUX.

Sur les côteaux boisés mugit, au vent d'automne,
Une incessante voix lugubre et monotone
Comme le bruit que fait la marée en montant.
Les grands arbres n'ont plus de feuilles, et pourtant,

En haut des peupliers des touffes obstinées
Sont encor là, malgré les froides matinées,
Faisant tous leurs efforts pour ne pas trop jaunir ;
Mais contre un vent pareil plus moyen d'y tenir.

Comme de grands oiseaux au moment de la passe,
Les nuages gonflés se suivent dans l'espace,
Puis la tempête pousse un dernier hurlement,
Et l'averse à grands flots tombe du firmament.

Dans ces convulsions à travers la vallée,
Les arbres vont tordant leur cime échevelée ;
Les girouettes font d'horribles soubresauts,
Les gouttières partout dégorgent à pleins seaux.

Au levant, au couchant, sans trève et sans entr'actes,
Le ciel laisse couler toutes ses cataractes.
Et quand on croit un peu que cela va passer,
Il advient que toujours c'est à recommencer.

Les rafales de pluie incessamment accrues,
En jaunâtres torrents convertissent les rues,
Puis la rivière, ainsi qu'un farouche étalon,
Franchit sa berge et court au large du vallon.

En sentant autour d'eux ces vagues en folie,
Les vieux cerisiers, pris d'âpre mélancolie,
Semblent pleurer les fleurs de la belle saison,
Qui jadis, à leurs pieds, tapissaient le gazon.

Au milieu du courant dévoyé, quelques saules,
Tout surpris de se voir baignés jusqu'aux épaules,
Lèvent en l'air leurs bras éraillés et trop courts,
Comme des naufragés appelant au secours.

Sur le pont, les passants précipitent leur marche,
Tremblant déjà d'en voir bientôt tomber une arche,
Au choc impétueux des grands sapins flottants,
Qui, comme des béliers, le heurtent par instants.

Les rouliers, obligés d'avancer sans relâche,
Accroupis à l'étroit, grelottent sous leur bâche,

En laissant librement leurs chevaux fatigués
Patauger au milieu des flaques et des gués.

L'écluse du moulin, perdue au sein des vagues,
Ne se devine plus qu'à des indices vagues,
Et la tête aussitôt tourne au présomptueux
Qui s'amuse à compter ces flots tumultueux.

L'averse va son train toujours plus intrépide ;
La masse d'eau grandit, plus large et plus rapide ;
Aussi, dans le village, est-ce à qui le premier
Endiguera bien haut ses portes de fumier.

Au vacarme des eaux, l'on entend, des étables,
S'exhaler sourdement des plaintes lamentables,
Tandis que, sans mot dire, alertes et matois,
Les chats vont se blottir bonnement sous les toits.

L'épicier de l'endroit, inquiet de son lucre,
Aux chambres du premier monte ses pains de sucre ;
Et sa femme, à moitié folle, jusqu'au grenier,
Traîne son matelas et son petit dernier.

Dans les caves, malgré toutes les barricades,
Les eaux fangeuses vont ruisseler en cascades ;
Le cochon dans sa hutte, ébahi de nager,
Se dit : — Qui viendra donc d'ici me dégager ?

Et sur tout ce chaos qui mugit et clapote,
La nuit lugubre tombe, et la lune capote
Jette timidement un regard de travers,
Dès qu'elle trouve deux nuages entr'ouverts.

Et pendant que chacun là-bas est en alarmes,
Le pêcheur lui, du moins, sans crainte des gendarmes,
Dans les plus beaux remous lance son épervier,
Qui chaque fois en sort plein comme d'un vivier.

Et truites et goujons, pressentant la friture,
Pleurent dans le baquet leur piteuse aventure,
Ahuris que, quand tout est dans l'eau jusqu'au cou,
Pour eux seuls elle vienne à manquer tout-à-coup.

Enfin cesse la pluie, et sous la voûte sombre
Du ciel toujours voilé de nuages sans nombre,
On n'entend plus, si bien on fasse attention,
On n'entend plus gronder que l'inondation.

SOUVENIR.

Plus ne vous souvient-il, ô douce créature !
Des fraises qu'on allait cueillant à l'aventure ;
En chantant, parfois juste et parfois de travers,
Le long de nos grands bois aux grands ombrages verts ?

Plus ne vous souvient-il, au chapeau des faneuses,
Des rubans attachés par boucles floconneuses,
Et du faucheur qui vient, sur le palier, s'asseoir
Pour battre, à coups égaux, sa faux blanche, le soir ?

Plus ne vous souvient-il, des rondes dans la grange,
Où chacun posément sur deux lignes se range,
Pendant que les grands bœufs au poil luisant et roux,
S'étonnent dans l'étable et guettent par les trous ?

Plus ne vous souvient-il, dans les avoines mûres,
Pleines de nids d'oiseaux et de vagues murmures,

De ces bluets si frais, en touffe rassemblés,
Et des coquelicots tout rouges, dans les blés ?

Plus ne vous souvient-il, du bassin, sous la tille,
Où l'eau de la fontaine à gros bouillons pétille,
Pour descendre aussitôt, d'un bout, dans l'abreuvoir,
Et de l'autre, plus bas, dans l'auge du lavoir ?

Plus ne vous souvient-il, des luxes de ripaille
Que se lâchent, au nez des mannequins de paille,
Ces beaux chardonnerets d'écarlate coiffés,
Qui dévorent le chanvre en vauriens fieffés ?

Plus ne vous souvient-il, des voisins et voisines,
Qui s'assemblent autour du feu dans les cuisines
Pour tiller, en jasant, au bruit si répété
Des chenevottes qui volent de tout côté ?

Plus ne vous souvient-il, quand arrive l'automne,
Du peigneur qui reprend son métier monotone,
Et tape sur son peigne, à coups secs et nerveux,
Comme des femmes qui se tiendraient aux cheveux ?

Plus ne vous souvient-il, quand l'hiver se dégonfle,
De la chambre commune où le poële ronfle,

En faisant transpirer les gens et les carreaux,
Qui fondent en sueurs comme de vrais blaireaux ?

Plus ne vous souvient-il, à l'horizon qui fume,
Du grand soleil, là-bas, se couchant dans la brume,
Et de ces belles nuits qui suivent les beaux jours ?
Pour moi, je vous le jure, il m'en souvient toujours.

L'HIVER.

L'hiver, le rude hiver! Des montagnes lointaines,
Avec ses gros sabots et ses grosses mitaines,
Le poil tout blanc de givre et le teint violacé,
Le voilà revenu, le vieux monstre glacé.

En avant le manteau, le manchon, la pelisse,
Et les feutres aux pieds, car, aujourd'hui l'on glisse,
Et même, pour sortir, par prudence, venez
Que je vous passe au cou votre grand cache-nez.

Voyez comme là-bas grelottent ces laitières!
Voyez comme du bout de toutes les gouttières
Pend la glace, pareille à du sucre candi...
Il fait un froid de loup, je vous l'avais bien dit.

Quelle saison pour ceux qui sont dans l'indigence!
Tenez, voici, je crois, enfin la diligence;
Elle est bien en retard, mais comment faire, hélas!
Par des chemins couverts de neige et de verglas.

Quel temps pour voyager ! Aussi, sur sa banquette,
Comme le conducteur enfonce sa casquette !
Ses chevaux n'ont pas froid, eux du moins, Dieu merci !
Comme ils fument, tandis qu'il est lui, tout transi.

Paf ! Qu'est-ce donc là bas, vers la fontaine ? On crie !
Quelque servante avec son seau d'eau, je parie,
A qui le pied aura glissé. Précisément !
Pour se baigner, ce n'est vraiment pas le moment.

Pauvre fille ! Et pourtant, de ses jupes mouillées,
Regardez ce marchand de châtaignes grillées,
Il en rit, le vieux drôle ; il est vrai qu'il a chaud,
En grillant ses marrons, là, sur son grand réchaud.

Comme ce pauvre chien court en baissant la queue !
Et cette mendiante à face toute bleue
Qui tâche de sourire et pleure par-dessous...
Allons vite, en passant, lui donner quelques sous.

Bon ! voilà les matous qui vont, par longues bandes,
Commencer sur les toits leurs folles sarabandes ;
S'ils avaient aussi froid que nous, ah ! les gredins !
Ils ne feraient pas tant là-haut les muscadins.

Voici monsieur Blaguot ! Prenons par la ruelle,
Car, s'il nous voit, malgré cette bise cruelle,

Il nous en contera, le bourreau, tant et tant,
Qu'il nous fera geler sur place en l'écoutant.

Pauvre scieur de bois ! Voyez, sa main transie
Va laisser défaillir sa misérable scie...
Pourquoi ne fait-on pas aussi, par charité,
Sa provision de bois dans les beaux jours d'été !

Ah ! le boucher du coin ouvre bien sa boutique
Maintenant. Il ne craint ni mouche, ni moustique,
Car sa viande est gelée, et pour mordre dedans,
Il faudrait, certe, avoir de vigoureuses dents.

Et l'épicier aussi, lui, laisse dans la rue,
Sans crainte de danger, ses quartiers de morue...
Mais que brasse-t-il donc, là-bas, dans ce grand seau ?
C'est de l'huile, ma foi, dont il coupe un morceau.

Voilà du beau pain frais. A sa boulangerie,
Quand dans la rue ainsi la bise est en furie.
Un boulanger n'est pas trop mal, en vérité ;
Cela compense bien les sueurs de l'été.

Regardez donc l'église ! A-t-elle un air maussade,
Avec ses vitraux pleins de givre, et sa façade,
Que de boules de neige aspergent les gamins...
— Et la police ? — Bah ! je m'en lave les mains...

Quelle bise ! Je suis glacé jusqu'à la moelle !
Que ne suis-je resté derrière mon gros poêle !
Tiens ! j'avais oublié que du pont j'approchais...
Que l'eau doit être froide ! Ouais ! Je plains les brochets.

Et dire cependant qu'une troupe mutine
De polissons, là-bas, sur le marais patine ;
Et dire qu'à midi, bien d'autres étourneaux
Vont de tous les côtés s'envoler en traîneaux !

Bon appétit, messieurs ; pour moi, vite je rentre.
Mais qu'est donc devenu mon mouchoir ? Ah ! que diantre !
S'il ne faut constamment se moucher à nouveau ;
Me voilà, je parie, un rhume de cerveau...

L'hiver, le rude hiver ! Des montagnes lointaines
Avec ses gros sabots et ses grosses mitaines,
Le poil tout blanc de givre et le teint violacé,
Le voilà revenu le vieux monstre glacé.

LA VEILLÉE.

Les sept heures du soir sonnent à la paroisse,
La neige, par le vent chassée avec angoisse,
Aux vitres de la ferme, en épais tourbillons,
Crépite comme un nid de frileux papillons.

La soupe est avalée ; écuelles et cuillères
Ont repris au dressoir leurs places familières.
Chacun se coupe encor un bon morceau de pain,
Puis la miche retourne au buffet de sapin.

Mais aussi quelle soupe épaisse et salutaire !
Des raves, des choux blancs et des pommes de terre,
Dans toute la chambrée exhalant un fumet
A faire envie au plus voluptueux gourmet.

La lampe tire enfin, seule au bout de la table,
Une langue de feu tout-à-fait respectable.
Le poêle plein de bois, dans son grand tuyau rond,
Ronfle comme un matou qui ferait le ronron.

La mère, à son rouet, file à bobine pleine,
Pour en faire un droguet de ménage, la laine
Qu'elle a tondue au dos de ses vieilles brebis,
Ou rafistole un peu quelques mauvais habits.

Les lunettes au nez, la complaisante aïeule
Remmaille le premier tricot de sa filleule,
Tandis que, le gésier sitôt plein, le marmot
Se couche sur la table et ne dit plus un mot.

La grande sœur, alerte et proprettement mise,
Coud, auprès de la lampe, une belle chemise,
Et tend parfois l'oreille, avec un soubresaut...
La belle enfant, sans doute, en est à son trousseau.

Le père, peu sujet au péché d'incurie,
Sa lanterne à la main, rentre de l'écurie,
Où tout rumine en paix, ce qui le rend certain
De n'être plus troublé jusqu'à demain matin.

A peine est-il assis qu'en sabots pleins de neige
Entre, comme entrerait un cheval au manége,
Un beau joyeux gaillard, à l'œil vif, au teint clair,
Qu'on attendait fort bien, mais sans en avoir l'air.

Devant le poêle, il plante aussi son escabelle,
En saluant d'un mot les parents et la belle :

— « Bonsoir ! Ouais ! Quelle neige et quel horrible vent !
C'est vraiment à ne pas mettre un chien là-devant.

— Un chien ! non. Mais toi, si ! qu'il paraît. — Ho ! qu'importe,
Tenez, maman, voilà des pommes que j'apporte,
Pour qu'aux vôtres l'on puisse un peu les comparer.
Voyons si de ma poche on pourra les tirer.

Tiens, donne celle-là, petite, à la grand'mère.
C'est de notre pommier, là-bas, vers chez le maire ;
Vous savez. Et vous donc, Jeannette, puis-je aussi
Vous offrir, pour goûter, cette superbe-ci ?

Eh bien, père, bat-on ce soir un peu les cartes ?
Mais alors, de la lampe, il faut que tu t'écartes,
Bambin ; c'est moi qui vais te mettre au lit ; attends !
Les poules de ton âge y sont depuis longtemps.

Et de rêves dorés qui l'assaillaient en masse,
L'enfant s'éveille, avec une affreuse grimace,
Surtout, quand, par prudence, avant de l'emballer,
Sur le pot, en chemise, on prétend l'installer.

Dès qu'elle sent ses yeux se remplir de poussière,
La fillette, elle aussi, commence sa prière,
Avec de longs *Pater* cent fois dits et redits,
A l'adresse de tous les saints du Paradis.

Si bien que l'on se trouve au chaud, la bienséance
Exige cependant qu'on lève la séance.
A bout d'huile la lampe expire, pour laisser,
Qui voudra, dirait-on, librement s'embrasser.

Dans cette obscurité complaisante et discrète,
On cherche tant, qu'enfin on rejoint la burette...
On rallume la lampe, on se serre la main,
Et chacun, dans son lit, s'en va chercher demain.

VEUVAGE.

Morte ! Quoi, pour toujours morte, ma pauvre femme !
Le soleil de ma vie et l'âme de mon âme...
Quoi, morte après vingt ans de si parfait accord !
Non ! C'est plus fort que moi ; j'en veux douter encor.

Mourir à quarante ans ! Mais est-ce bien possible !
Quand notre vie allait devenir si paisible,
Après tant de travail, de peines et d'efforts,
Une fois nos enfants devenus grands et forts.

Nos enfants ! Voilà donc qu'ils n'auront plus de mère !
Mais vraiment, ce serait une ironie amère !
Mais le malheur est donc sans pitié, pour oser,
Sous tant de désespoirs à la fois m'écraser.

La Providence est là. Qu'est-ce que cela prouve ?
Quand une mère est morte, est-ce qu'on la retrouve ?
Si le bon Dieu voulait si bien nous secourir,
Que ne l'empêchait-il tout d'abord de mourir ?

Être morte ! Ne plus voir ni ne plus entendre !
Ne plus rien sentir même, et se laisser étendre
Dans cet affreux cercueil sans faire un mouvement...
Oh ! c'est vous torturer par trop cruellement.

Désormais que faut-il que je fasse sans elle ?
L'union des époux n'est donc pas éternelle,
Comme, en nous mariant, le curé l'avait dit ?
Quel crime ai-je donc fait pour être ainsi maudit ?

A la noce, elle était si gaie et si vaillante !
Notre bourse n'était pourtant pas très-brillante :
Mais qu'importait alors à nos cœurs palpitants ?
Nous avions notre amour, nous avions nos vingt ans.

A vingt ans rien n'effraie. A vingt ans l'on travaille,
A vingt ans l'on sourit à tout, vaille que vaille,
Et l'on va devant soi, sans même se douter
Que jamais l'avenir puisse être à redouter.

Avoir sa femme à soi qui vous dit : — Je suis tienne !
Qui seule est votre force et veut qu'on la soutienne !
Sentir qu'on était deux et qu'on ne fait plus qu'un !
A ce bonheur, tâchez d'en comparer aucun.

Et c'est à ce bonheur qu'il faut que je renonce !
Ah ! dans mon cœur, ce mot comme un couteau s'enfonce.

Quoi ! Ne la revoir plus, cette ange que j'aimais
Si fort ! Non ! ni ce soir, ni demain, ni jamais !

Et moi qui remettais à plus tard, ô folie !
De te prouver combien mon âme était remplie,
Pour toi, de saint respect et d'adoration...
Et ce plus tard n'est plus à ma discrétion...

En ménage, l'on a parfois des bouderies,
Des mots, de petits riens, dont les âmes aigries
Par les tracas du jour se font un gros tourment...
Qui ne s'explique-t-on toujours sur le moment !

C'est un malentendu. Peut-être pour s'entendre,
Suffirait-il d'un mot. Mais non, l'on veut attendre ;
L'un se croit obligé de mettre l'autre au pas,
Et l'on oublie ainsi que la mort n'attend pas.

Pourquoi donc, contre soi, mettre les apparences ?
Le hasard est-il donc si chiche de souffrances,
Qu'on y supplée, avec un tel acharnement,
Bien qu'au fond de son cœur, on s'aime éperdûment ?

S'aimer ! Qu'est-ce, à vingt ans ? Un caprice frivole
Qui, d'ordinaire, au gré du moindre vent s'envole.
Quelques larmes parfois se mettent à couler,
Mais on parvient toujours vite à se consoler.

Qui me consolera, moi sitôt solitaire ?
Va, pauvre chère qui reposes dans la terre,
Laisse-les débiter leurs grands mots superflus,
A notre âge, plus rien ne nous console plus.

A notre âge, la plaie est à jamais mortelle,
A notre âge on dirait que l'on nous écartèle
Quand la mort vient ainsi du cœur nous arracher
Notre trésor le plus suave et le plus cher.

Et pourtant, ces enfants que ton âme éperdue
Cherchait encor, à l'heure où nous t'avons perdue,
Ils n'ont plus, je le sais, que mon bras pour soutien ..
Ah ! comment mon amour leur vaudra-t-il le tien ?

POUPET.

Comme ils sont beaux à voir, groupés à l'aventure,
Ces effets contrastés de splendide nature,
Que déroule partout, au regard enchanté,
Comme un royal écrin, notre Franche-Comté!

Pays des grands rochers, pays des grandes plaines
Et des sources coulant d'emblée à rives pleines ;
Pays des vrais savants, des nobles songe-creux,
Des robustes soldats et des vins généreux.

A nous tous ces vallons, brillants palais de fées,
Où le vent libre et frais souffle à grandes bouffées,
A nous tous ces coteaux tendus de verts tapis,
Moelleux velours formé de pampres accroupis...

A nous tous ces torrents dont d'abord on s'effraie,
Puis, qui vont s'endormir derrière une oseraie,
A nous ces vieux sapins, famille de géants,
Pleins d'herbes, de murmure et d'oiseaux fainéants.

Et les Alpes, toujours, comme des nonnes blanches,
Drapant au loin là-bas, leur manteau d'avalanches !
Et les chalets au bord des glaciers suspendus,
Et les sentiers étroits dans les neiges perdus.

Et le pâtre qui vient, sans qu'on la lui demande,
Égrainer à vos pieds sa roulade allemande,
Les Alpes ! Et, plus près, dans les cieux bleuissants,
Le Jura bigarré de troupeaux mugissants.

Et notre vieux Poupet, tel qu'un pâtre de Brie,
Sur son coude appuyé près de sa bergerie,
Recomptant, aussitôt qu'un peu de jour a lui,
Son Salins qui, là-bas, s'allonge devant lui,

A travers vignes, champs, ravines convulsées,
Que l'on prendrait, en mer, pour des vagues glacées
Par l'hiver, sous le coup d'horribles ouragans ;
Cahos d'où nos deux forts surgissent arrogants...

Poupet qui, par dessus les collines, renvoie
Ses salutations au Mont-Blanc de Savoie,
Sans trop s'inquiéter de monticules nains,
Car il est aussi, lui, frère des Apennins.

Poupet, oui, c'est à lui qu'au loin tout se rallie...
Tenez, voilà Cicon, Haute-Pierre et la Flie,

Puis Mont-Mahoux couvant du regard Fons-Lizon.
Les Vosges sont là-bas, derrière l'horizon.

Là-bas c'est la Bourgogne et le clocher de Dôle.
Là-bas c'est Nozeroy, le Mont-Dore et la Dôle ;
Le Larmont, le Suchet, le Rizoux ; tous grands monts
Qui se passent entre eux, pendant que nous dormons,

Leur qui vive sacré, comme des sentinelles,
Et dressent au matin leurs cimes éternelles
En échangeant sous cape un clin-d'œil souriant,
Sitôt qu'une lueur pointille à l'Orient.

POÉSIES

DE

HÉBEL

J.-P. HÉBEL

Si, en contemplant quelque vieille gravure flamande ou hollandaise, vous vous êtes parfois demandé pourquoi notre littérature française s'est montrée longtemps rétive aux scènes de la vie journalière et populaire, si vous aimez la vraie poésie champêtre, d'inspiration prime-sautière et affranchie des routines traditionnelles, voici votre homme. Presque alsacien par son idiome, Jean-Pierre Hébel participe à la fois de la clarté française, de la bonhomie germanique et de la jovialité de la Suisse allemande.

Il naquit à Bâle, le 10 mai 1760, d'une servante et d'un tisserand-jardinier, qui passaient leur hiver à Hausen, village natal de la mère, dans la vallée de la Wiese; puis, au printemps, la famille revenait à Bâle, soigner les jardins de ses anciens maîtres. En ces allées et venues perpétuelles, de Bâle à Hausen et de Hausen à Bâle, se résume toute la première enfance du poète. Cette charmante contrée s'appelle l'Oberland badois.

Confinée par le Rhin et les hauteurs de la Forêt-Noire, elle n'offre partout que des champs fertiles et d'abondants vignobles à mesure qu'on s'avance vers le fleuve. Ses populations au costume éclatant et au gracieux langage, se distinguaient alors par la plus cordiale bonhomie. Des mines de fer, exploitées par les hauts-fourneaux de Hausen et de

Kandern, complètent ses richesses. Le vieux château de Rœttlen, avec ses grandes ruines de pierre rouge, domine encore toute la jolie vallée de la Wiese qui coule à ses pieds.

En hiver, le jeune Hébel allait, nu-pieds, ramasser du bois dans la forêt ou casser du minerai pour le haut-fourneau Orphelin de bonne heure, il trouva des protecteurs qui, a treize ans, l'envoyèrent à l'université. A vingt ans, il reçut les ordres, et fut placé comme vicaire à Lœrrach. A trente-et-un ans, professeur au collége de Carlsruhe, il devint bientôt diacre de la Cour, professeur d'hébreu et de dogmatique. C'est là qu'il écrivit, dans le patois allémannique de sa contrée natale, ces charmantes poésies que s'assimilèrent avec tant de joie les populations de la Forêt-Noire, de l'Alsace et de la Suisse allemande, et qui n'avaient primitivement pas d'autre but que de le consoler de l'éloignement de son village. Ces douces inspirations du *Heimweh*, c'est-à-dire du mal du pays, furent imprimées pour la première fois en 1802, et par souscription.

Les succès de Hébel comme professeur et comme poète, le firent nommer conseiller ecclésiastique en 1805, et en 1808 directeur du collége. Indépendamment de ses poésies, Hébel publia une Bible pour les enfants, et un almanach, l'*Ami de la Maison*, qui se tira pendant bien des années à quarante mille exemplaires.

En 1820, nous le retrouvons commandeur de l'ordre du Lion de Zœhringen, et revêtu du titre de prélat, c'est-à-dire de la charge la plus éminente du clergé protestant, avec le droit de siéger dans la chambre haute du grand-duché. Quand il se vit au milieu de l'illustre assemblée, sa première pensée fut pour sa mère défunte : — Que dirait-elle, la pauvre femme, si elle me voyait en pareille compagnie ?

L'extérieur de Hébel était des plus avenants, ses traits, pleins de finesse et de gaieté, et ses petits yeux bruns, de maligne bonhomie. Un front haut et fortement arqué, ainsi que le nez, une bouche gracieuse et souriante, un corps fortement constitué, une taille moyenne, une prestance droite, une démarche nonchalante, tel était l'homme.

Le 22 septembre 1826, il mourut à Schwetzingen, près de Heidelberg, en tournée d'inspection scolaire. Le lendemain, toute la population assistait, les yeux humides, à son enterrement. Au cimetière, on ouvrit le cercueil. Un doux soleil d'automne illumina les traits pâlis, mais toujours sereins, du mort. On posa, sur ses cheveux gris, une couronne de laurier; puis le cercueil roula dans la fosse, aux chants de la jeunesse des écoles, qui faisait cercle sur le bord.

Hébel mourait célibataire à l'âge de 65 ans. Il laissait une fortune de quatorze mille francs qu'il voulait convertir en une fondation, grâce à laquelle les enfants pauvres de son village eussent reçu gratis leurs livres d'école, et les vieillards pauvres une chopine de vin pour se réchauffer le cœur tous les dimanches. La mort l'ayant surpris subitement, il ne put réaliser son projet.

Une montagne qui domine la jolie vallée de la Wiese a reçu son nom. Dans un bosquet du parc de Carlsruhe un monument en bronze fut élevé à sa mémoire par ses admirateurs en 1835. Enfin, le 10 mai 1860, la commémoration séculaire de sa naissance se célébrait simultanément par des fêtes publiques, à Bâle et à Fribourg en Brisgau.

A leur apparition, les poésies allémanniques avaient été aussitôt applaudies et recommandées par Gœthe et par Jean-Paul Richter.

— Je viens de relire pour la cinquième ou sixième fois, disait Jean-Paul, ce recueil de chants populaires, si naïfs et si variés. Hébel ne danse jamais sur la phrase. Il faut le relire, non pas une fois, mais dix fois comme tout ce qui est simple. Un doux éclat de soleil couchant rayonne de son âme belle et tranquille, sur les hauteurs qu'il fait surgir. Il remplace les fleurs poétiques par la déesse des fleurs elle-même, par la poésie, etc.

De son côté, Gœthe écrivait dans la *Gazette littéraire*, d'Iéna :

— Tandis que les anciens divinisent la nature en substituant des nymphes aux rochers, aux arbres et aux fontaines, Hébel change les différents objets de la nature en gens de la campagne, et il paysannise tout dans l'univers de la façon la plus naïve et la plus gracieuse; si bien que le paysage, où l'on ne perd jamais de vue le paysan, semble ne plus faire qu'un avec lui, dans notre imagination transportée et ravie. Du reste, l'auteur a

parfaitement saisi le caractère de la poésie populaire, en en dégageant toujours, soit plus délicatement, soit plus fortement la morale. Il a pratiqué presque partout, et avec beaucoup de goût, le *fabula docet*; si bien que le caractère de la poésie populaire se manifeste, sans que la jouissance esthétique soit lésée le moins du monde, etc.

Bien que Hébel ne crût pas plus à la possibilité de traduire ses poésies patoises en allemand officiel, qu'à celle d'introduire dans la haute société une fille de village en toilette de ville, cinq traductions en ont été publiées sur différents points de l'Allemagne, à l'intention de ceux qui ne comprendraient pas le dialecte allémannique.

La dernière, de 1851, est magnifiquement illustrée.

Quant à moi, je fis, pour la première fois, la rencontre fortuite de ce petit volume, il y a une vingtaine d'années. A cette époque, notre jeunesse littéraire s'enfiévrait avec amour de tous les produits d'outre-Rhin. Encore au début le plus élémentaire de la grammaire allemande, il m'était bien impossible de mordre à un texte patois. Un ouvrier ébéniste badois, nommé Scheibel, qui se trouvait à Salins, devint mon initiateur. Le voyant rire de si bon cœur à la lecture de ces poésies, nouvelles pour lui aussi bien que pour moi, je le priai de m'en donner la traduction mot à mot. Comme il savait lui-même très-peu le français, l'obtention de chaque parole m'obligeait à des efforts de sage-femme; heureusement sa patience ne faillit pas plus que ma ténacité. Dès que j'avais obtenu, au milieu des scies et des rabots, quelques morceaux complets, je me mettais à les versifier; puis, ma provision absorbée, je retournais à la charge jusqu'à épuisement du texte.

Je passai ainsi un hiver dans des ravissements littéraires inexprimables. Ma pensée ne démarrait plus des bords de la Wiese, et souvent je me surprenais à fermer, en souriant, les yeux, pour contempler plus aisément, *in petto*, le fourmillement des hommes et des choses de là-bas, pour aspirer ces brises printanières, pour savourer ce ravissant mirage qui me révélait toute l'importance de ces petits chefs-d'œuvre.

Nous n'étions pas chiches alors de nos enthousiasmes

intrépides; aussi, le printemps venu, mis-je deux chemises dans mon havre-sac, et je partis, à pied, pour la vallée de la Wiese, devenue pour moi aussi familière que mon propre pays, bien que je n'y fusse jamais entré. J'arrivai à Lœrrach, par un beau soir de la fin de mai. Il me semblait que la vallée venait de faire toilette pour me recevoir comme une vieille connaissance. A la vue de ces verdures touffues, de ces vergers en fleurs, de ces belles eaux courantes, et des grandes cimes boisées de la Forêt-Noire, se déployant au loin dans les splendeurs du soleil couchant, je compris mieux quel charme bucolique cette contrée avait dû laisser dans le souvenir du poète Hébel, devenu grand personnage à Carlsruhe.

Trois jours de marche forcée avait épuisé ma provision de linge, et la nuit approchait. Pour être libre de continuer, dès le point du jour, ma course par monts et vaux, j'improvisai une savonnade dans les eaux cristallines de la Wiese, et l'instant d'après, je priais, par signes, mon hôtesse de Lœrrach de me faire sécher tout cela sur une perche pour le lendemain matin. La bonne femme se mit à rire de mes façons expéditives. Je me fais un devoir d'ajouter à la louange de la Wiese, que jamais chemise ne me parut plus délicieuse à mettre que celle dans laquelle je partis au petit jour.

En 1843, qu'on ne l'oublie pas, les paysanneries littéraires plus ou moins frelatées qui nous ont inondés depuis, n'étaient point écloses. Nos plus grands maîtres en étaient encore, ou peu s'en faut, à essayer le paysage littéraire. Sous ce rapport, les poésies allémanniques, publiées en 1802, les avaient triomphalement devancées d'environ quarante ans. Quoi d'étonnant que ce petit livre me parût, il y a vingt ans, une vraie révélation?

1802! L'année de la naissance de Victor Hugo. Depuis cette date, nous avons vu défiler Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël, Chateaubriand, Gœthe, Schiller, Walter Scott et Byron, tout le fatras de l'empire et de la restauration, tous les chefs-d'œuvre du romantisme. Au milieu de tout cela, combien de livres, jadis réputés fameux, et aujourd'hui vieillis,

moisis sur toutes les coutures, tandis que les quelques pages de Hébel restent aussi fraîches et pimpantes qu'au premier jour! A coup sûr, jamais, à si peu de frais, poète n'a conquis, dans son pays, une illustration, modeste sans doute, mais saine et durable, aussi méritée. Jamais lecture si courte n'a ouvert aux imaginations naïves autant de perspectives littéraires neuves et fortifiantes.

L'introduction du naturalisme dans les arts a des adversaires qui y voient un signe manifeste de décadence. Sans doute, bien des niaiseries énervantes en sont résultées. Reste à savoir s'il faut les imputer à cet élément plus ou moins nouveau, ou à ceux qui ont fait de cet élément un si sot usage. Que la critique rappelle à l'ordre certaines frénésies transcendantalistes, c'est son droit et son devoir. Ceci, en tout cas, ne concerne en rien Hébel, le chantre des joies naïves, qu'il épanche de son cœur honnête, sans autre prétention que celle d'égayer les paysans de son pays. De là le charme de sa lecture, charme analogue à celui de la contemplation d'un bon tableau de genre, ou d'une halte, un soir d'été, à l'ombre d'un grand noyer, quand les hirondelles tirent leurs bordées dans l'espace, quand les voitures de foin frôlent les haies des charrières, quand les cheminées du village annoncent, par leur fumée, que la soupe du soir est sur le feu. Ce moment de repos, ce rafraîchissement inattendu ne résument sans doute pas toute la destinée de l'homme ni de l'art, mais puisqu'ils nous rendent, ne fût-ce qu'un instant, meilleurs, plus affectueux et plus courageux même aux luttes de la vie, ne serait-il pas injuste de méconnaître leur importance relative?

Aussi, pour Hébel, voyez le résultat. Nul, plus promptement que lui, n'a conquis la vogue vraiment populaire. Ce ne sont pas seulement les lettrés qui le connaissent dans le pays de Bade, en Alsace et dans la Suisse allemande; les paysans, leurs femmes et leurs enfants le savent eux-mêmes par cœur, bien autrement qu'on ne sait, chez nous, les fables de La Fontaine; ce qui prouve avec quelle délicatesse il a groupé, à sa manière, tous les détails de la vie campagnarde, avec quelle instinctive précision, guidé par

ses souvenirs d'enfance, il est entré et resté dans le courant de la vraie poésie populaire.

Depuis soixante ans, la littérature allemande compte, dans le genre bucolique, bon nombre d'œuvres remarquables, qui, plus ou moins directement, procèdent toutes de Hébel; aussi, aujourd'hui encore, sa vogue générale va-t-elle toujours croissant. Heureux homme et heureuse destinée! Combien de plus illustres seront oubliés, avant que celui-ci disparaisse de la mémoire de ses nombreux amis!

Quant à mon essai de traduction, malgré sa défectuosité, je le réédite pour la troisième fois, par acquit de conscience, les premières éditions n'étant guère sorties de la Suisse, où elles ont paru. En relisant, maintenant tout à l'aise le texte original, je sens, du reste, combien le mien lui est souvent inférieur. J'y mettrais peut-être aujourd'hui plus de précision, mais y apporterais-je la même ardeur? *Non bis in idem.* Après tout, quoi qu'on y fasse, un texte de traduction reste toujours plus ou moins dans les conditions désavantageuses d'une tapisserie vue à l'envers. Les Allemands eux-mêmes, si habiles traducteurs qu'ils s'estiment, n'ont pas toujours non plus, j'ai pu le constater, la spécialité de faire des miracles, dans leurs interprétations de nos poètes.

Des critiques compétents, entre autres mon ami M. Champfleury, m'ont reproché de ne m'être pas contenté d'une traduction en prose. L'objection est grave, je le concède, mais comment, à vingt-cinq ans, résister au plaisir d'essayer une application du vers français, à tant de charmantes scènes familières, encore alors si nouvelles pour lui? En somme, si pauvre que soit mon texte, il donne cependant, pris dans son ensemble, une assez bonne idée de l'œuvre, ce qui m'excuse un peu. La perfection étant au-dessus de mes forces, valait-il donc mieux laisser indéfiniment pour nous dans l'oubli cet aimable poète qui nous touche de si près? A cet égard, je m'en réfère à M. Th. Gautier, qui a dit quelque part :

> Astre à demi-voilé, l'idée éclate et perce
> Sous le nuage gris de la traduction.
> Pour juger de l'étoile, il suffit d'un rayon.

Cette théorie équitable m'encourage à me prévaloir, en terminant, d'un mot de Mme George Sand, auquel je regrette de ne pas mieux faire honneur : « — Quand M. Max Buchon traduit en vers les adorables poésies de Hébel, il est aussi limpide que son modèle. »

Heureusement pour moi, si je me suis trompé, c'est en bonne compagnie.

Salins, 11 janvier 1864.

POÉSIES ALLÉMANNIQUES

LA WIESE (1).

Le Feldberg de grands bois couvre son noble faîte;
Plus d'un vous contera, d'une voix stupéfaite,
Qu'un fantôme faucheur, à minuit, quand tout dort,
Y bat sa faux d'argent sur une enclume d'or...

(Il n'est du moins personne à Todtnau qui s'avise
D'en douter.) C'est de là que s'échappe la Wiese;

---

(1) Rivière qui se jette dans le Rhin, au-dessous de Bâle, près du Petit-Huningue. Etym. *die Wiese*, la prairie; prononcez : *Vise*.

C'est aussi là qu'un charme ineffable et vainqueur
Fait revenir toujours mes regards et mon cœur...

O fille du Feldberg! O Wiese bien-aimée!
Puissé-je jusqu'aux cieux porter ta renommée,
Et voir dorénavant couler à l'unisson
Ton eau limpide avec ma limpide chanson!

Née aux flancs d'une roche et de brouillards nourrie
Jamais l'œil d'un mortel n'aura l'effronterie
D'aller fouiller au fond de ce pierreux séjour,
Les replis du mystère auquel tu dois le jour.

La troupe des esprits seule en ce lieu pénètre
Par des sentiers secrets qu'on ne peut reconnaître;
C'est elle qui t'apprend à courir, à penser,
Et tu fais ton profit de tout sans te lasser.

Et dès que tu le peux, sans être soutenue,
Tu viens nu-pieds, chercher à voir, pauvre ingénue,
Tout ce dont tes instincts te parlaient vaguement,
Les arbres, le soleil et le clair firmament.

Comme tu leur souris!.. Comme tes regards brillent!..
Ecoute, comme aussi les mésanges babillent.
Tu ne t'attendais point à ces merveilles-là?
— Non, mais j'espère encor trouver mieux que cela,

Dis-tu, car plus j'avance et plus ma joie augmente
D'avoir osé tenter cette course charmante...
Comme elle saute!... — Cours après moi si tu veux,
Dit-elle, en secouant à l'air ses beaux cheveux...

— Tu vas tomber, prends garde... Ah! vilaine étourdie,
Tout ceci finira par une tragédie...
Pouf! que disais-je donc? T'y voilà; c'est bien fait!
Pourvu qu'elle n'en ait pas le pied contrefait.

Sans plus se soucier de cette maladresse,
Elle repart, d'abord à quatre, puis se dresse
Derrière les buissons, et rit en défiant
Tous ceux qui la suivaient d'un regard confiant.

Puis voilà qu'elle vient là-bas de reparaître,
Pour s'éclipser soudain derrière quelque hêtre,
En criant : — Cherche-moi maintenant où je suis...
Mais tous ces détours font qu'en vain je la poursuis.

Plus elle avance, et plus elle devient superbe.
Sur ses rives l'on voit partout pointiller l'herbe.
Bientôt, bergeronnette et canard de Todtnau,
Tout le monde s'en vient barboter dans son eau.

Tout le monde veut voir notre Wiese au passage ;
Tandis que, déjà faite aux compliments d'usage.

Celle-ci les reçoit tous d'un air enchanteur,
Sans couler toutefois avec plus de lenteur.

Où s'en va-t-elle ainsi ? Peut-être à quelque danse,
Ou bien vers les garçons.. Mon Dieu, quelle imprudence !
Pourtant vers Uzefeld elle hésite... et ne part
De Büchen (ah ! ceci c'est très-beau de sa part),

Qu'après la messe dite ; alors, d'une bordée,
Elle arrive à Schœnau, d'où sa route est bordée
De grands prés, de coteaux et de sentiers étroits,
Le long desquels surgit plus d'une vieille croix.

Plus elle avance et plus elle devient superbe,
Sur ses rives l'on voit partout foisonner l'herbe,
Les fraises et les fleurs qu'au bord des grands chemins
Vous pourriez, en passant, cueillir à pleines mains,

Tandis que, sur la droite, on voit là-bas des aulnes
Déjà tout verdoyants et des navettes jaunes.
O Wiese ! Ranimé par tes fraîches vapeurs,
Le pâtre au loin répond aux chansons des coupeurs ;

Les grands moutons de Zell bondissent plus à l'aise,
Si bien qu'il n'est personne à qui cela ne plaise,
Et que chacun voudrait, ô ma Wiese, pouvoir,
Avec plus de splendeur encor, te recevoir.

Oui, mais, près de Bruckwaag, où la rocaille abonde,
Quand grimpent les enfants par troupe vagabonde,
Et qu'ils ont vu, de là quel vacarme tu fais,
Ils disent, en ouvrant de grands yeux stupéfaits :

— Est-ce que par hasard la démence la gagne,
Cette Wiese, et pourquoi battre ainsi la campagne ?
Oui, c'est bien vrai, je trouve aussi cela, comme eux ;
Pourquoi tant secouer là tes flots écumeux !

Qu'as-tu ? que veux-tu ? Rien.. Toujours même silence..
Puis voilà qu'à travers les prés elle s'élance
Du côté de Hausen, pays luthérien,
Où sa foi va bientôt devenir moins que rien.

Tenez, tenez, voyez si j'étais bon prophète,
C'est triste, mais enfin, comme la chose est faite,
Malgré tout le regret qui dans mon âme bout,
Je vais patiemment la suivre jusqu'au bout.

Ah ! puisque de Luther le régime te tente,
Laisse-moi t'habiller en fille protestante:
Tiens, mets d'abord ces bas à coins, puis ces souliers,
Puis ce corsage vert d'où tombent par milliers

Ces plis de ruban noir sur lesquels va s'étendre
Ce plastron de velours bordé de rouge tendre,

Pendant que je ferai, de tes beaux cheveux blonds
Deux nattes dont le bout pendra sur tes talons.

Ce bonnet bleu de ciel sera-t-il à ta guise?
Dis, avec ces fleurs d'or, que t'en semble, ô ma Wiese ?
C'est du damas très-cher, tu vois ; mais tâche donc
De passer par dessous tes nattes le cordon,

Et par-dessus l'oreille afin que je t'en fasse
Une large rosette au sommet de la face...
Puis vient, pour compléter ce costume opulent,
Ce tablier, avec ce mouchoir de Milan

Qui fera ressortir ta beauté ravissante,
Comme un nuage autour de l'aurore naissante,
Et qui trahira même, à l'œil des amoureux,
Chaque pulsation de ton sein vigoureux.

Tu devrais bien aussi retrousser cette manche,
Pour montrer ton bras blanc sous ta chemise blanche,
Et porter à la main ton chapeau, car, vraiment,
Ton visage me semble, à moi, bien plus charmant,

Lorsque le grand soleil peut, en toute occurrence,
En faire flamboyer la pure transparence.
A présent te voilà superbe, et pour le coup
Je puis te protester que tu me plais beaucoup.

Voyez, comme elle prend des allures de reine !
On dirait qu'elle vient d'être aujourd'hui marraine :
Aussi nous lorgne-t-elle, en marchant de côté,
Pour savoir quel effet produira sa beauté.

Maintenant devinez où va notre mutine.
— Peut-être sur la place, ou bien à la cantine,
Ou bien sous les tilleuls, là bas, vers ces garçons,
Qui pourtant n'ont pas tous de très-bonnes façons ;

Ou vers la forge ?... Eh ! non, rien par là ne l'attire :
Leur forge mise en train, vite elle se retire,
En faisant galoper de mieux en mieux son eau,
Par les prés de Hausen, du côté de Fahrnau,

Et traverse Schopfheim, toujours aussi prodigue
De ces sauts de cabri sur tout ce qui l'endigue.
Mais à Gundenhausen, là-bas, sur le chemin
De Wisleth, à qui donc vas-tu donner la main ?

Ce doit être ta sœur, car elle te ressemble ;
Allons, reçois-la bien et venez voir ensemble
Ce château de Rœttlen où tout tombe en lambeaux,
Rœttlen, où par essaims si joyeux et si beaux,

Foisonnaient autrefois, en brillants équipages,
Les dames, les seigneurs, les limiers et les pages ;

Rœttlen, de tant de luxe autrefois coutumier,
Hélas ! et qui n'est plus qu'un grand nid à ramier.

Nous voici vers Mulberg. Là-bas, dans la feuillée,
C'est Fohris; puis là-haut, l'église émerveillée
De Hellstein. Maintenant, prenons par ces vallons.
A te suivre, sais-tu qu'au train dont nous allons

Mes jambes s'avoûraient tout-à-fait impuissantes,
S'il ne se rencontrait parfois quelques descentes ?
Laisse Steinen et prends, te dis-je, par les prés,
Car les chemins y sont de fleurs tout diaprés.

Bien, voilà maintenant qu'enfin tu te résignes
A ralentir le pas, pour admirer les vignes
D'Hagen et de Rœttlen qu'on aperçoit d'ici...
— Tiens, vois-tu ce monsieur ? N'a-t-il pas l'air ainsi

De t'appeler ?.. Eh quoi ? vas-tu ne plus connaître
Celui qui te sourit, là-bas, de sa fenêtre,
Avec son grand bonnet sur la nuque tiré ?
Allons, réponds-lui donc, c'est monsieur le curé.

Ici c'est Thumrigen. Là-bas, dans la prairie,
C'est Lœrrach, étalant avec coquetterie,
Dans un cadre de fleurs, ses grands toits à pignons,
Pendant que sur la route, en joyeux compagnons,

Les beaux messieurs de Bâle errent à l'aventure,
Les uns sur des chevaux, les autres en voiture.
Voici le cabaret de Stetten, mais je crois
Que tu trembles, ma Wiese! Est-ce donc cette croix

Qui te fait peur ? Allons que cette peur finisse,
Car, dans quelques instants, nous allons être en Suisse:
De Schopfheim à Stetten, Dieu ! comme tu bondis,
Dans ce lit de cailloux déjà tout arrondis;

Comme admirablement aussi tu t'y dessines,
Bien que chaque bord soit renforcé de fascines;
Comme à chaque détour, l'on voit, ma chère enfant,
Ton beau front devenir toujours plus triomphant...

Comme, en t'apercevant, les herbes reverdissent,
Et comme ces boutons que leurs sucs alourdissent,
Rivalisent entre eux de légitime orgueil,
Pour te faire, au passage, un plus brillant accueil.

En voilà-t-il des fleurs de toutes les familles !
Des liserons, de l'orge avec des alchimilles,
Du trèfle, du cumin, des soleils et des joncs,
Etalant tous, au bout de leurs moindres bourgeons,

Ces diamants si purs qu'y suspend la rosée,
Tandis qu'une cigogne étourdiment posée

Sur ses échasses, court dedans, à la façon
D'un faucheur qui d'abord inspecte sa moisson.

De montagne en montagne, oh ! combien de prairies
Te déroulent ainsi leurs vertes draperies,
Avec un bataillon de champêtres clochers,
Perdus, le plus souvent, au faîte des rochers !

Les chevaux de Lœrrach, aussitôt qu'on les lâche,
Viennent aussi vers toi s'ébattre sans relâche...
De Zell jusqu'à Richen, grands arbres et buissons
Fourmillent de linots et de petits pinsons

Qui sifflent, touchent l'orgue et tiennent synagogue,
Jusqu'à la nuit qui clot enfin leur dialogue.
Le tilleul de Bromback est donc mort ? Ah ! tant pis !
Mais, dans ces plaines, vois quels superbes épis,

Et comme, dès le pied, ces côtes sont couvertes,
En guise de manteau, de belles vignes vertes !
Tandis que le haut porte, en guise de cheveux,
Des chênes aux longs bras écaillés et nerveux.

Oui, j'admire vraiment comme sur ton passage,
Sitôt que tu parais, tout change de visage ;
Combien de chariots circulent à la fois,
Sur tes rives, au bruit sifflant des coups de fouets.

Comme, à verser le foin, chaque faux continue,
Et comme enfin tu fais à tous la bien-venue.
Qu'il surgisse une usine, une ribe en chemin ;
Vite, au maître tu cours donner un coup de main.

Ailleurs, par un effet d'obligeance excessive,
Tu viens aider aux gens qui lavent la lessive ;
Ou bien des forgerons, tu vas, dans leur enfer,
Comme du fil de chanvre, unir le fil de fer.

C'est encor toi qui fais arriver sur l'enclume,
Ces masses que ta main brandit comme une plume,
Et lèves leur marteau, sans te mettre en souci,
Quand ils ont oublié de te dire merci.

Trouves-tu quelque part une blanchisserie,
Tu te roules, avec un air de moquerie,
Sur la toile, en disant : — Bah ! si je ne m'y mets,
Le soleil, à lui seul, n'en finira jamais.

Cependant il faut bien aussi que je t'apprenne
Ce qu'on dit d'autre part... Toute aimable et sereine
Que paraisse ta mine, on dit qu'en maint endroit,
Tu te fais des sentiers auxquels tu n'as pas droit,

A travers les regains que tu remplis de sable.
Qu'un pauvre diable ait eu du chanvre un peu passable,

Tu te plais, on ne sait pas trop dans quel dessein.
A l'emporter, dit-on, dans le champ du voisin.

De là surgit bientôt une grosse dispute
Qu'à crime, sur tes bords, tout le monde t'impute ;
Puis d'autres fois enfin, tu t'en vas, sans façons,
Emportant sous ton bras les gens et les maisons.

Si tu prends ce ton-là, j'ai bien peur, ô ma Wiese,
Que de te fiancer nul garçon ne s'avise...
Eh bien, quoi ? tu souris. Qu'est-ce ? Allons, lève donc
Vers moi tes yeux, et laisse en repos ce cordon...

Va, ne crains pas de t'être avec moi compromise,
Car, je te sais très-bien depuis longtemps promise,
Je sais qu'au rendez-vous tu vas dans ce moment ;
Je sais même le nom de ton robuste amant.

Du haut du Saint-Gothard, par Rheineck et Constance,
Il arrive au galop, sans nulle intermittence,
Et traverse le lac, en nageur bien appris
Qui se dit : — Il me faut cette Wiese à tout prix...

Mais vers Stein, il reprend son allure ordinaire,
Et sort, les pieds lavés, de ce lac débonnaire.
Diessenhofen l'ennuie ainsi que son couvent ;
Depuis Schaffouse aussi poursuit-il en avant,

En criant à travers les rochers qu'il balaie :
— Oui, je la veux, la Wieso, il faudra que je l'aie...
Puis, ces rochers venant à manquer tout à coup,
Il fait un brusque saut dont l'affreux contre-coup

L'étourdit un moment ; pourtant il continue
Sa route vers Rheinau sans plus de retenue.
Eglisau, Kaiserstuhl, Zursach, il franchit tout,
Waldshut même et Krensach, et s'enfuit de partout.

Impatient qu'il est de te trouver à Bâle,
Le front resplendissant de beauté virginale.
C'est là que le contrat doit s'écrire ; pourtant,
Weil, si tu m'en croyais, conviendrait bien autant.

Mais il se peut aussi, pour traiter cette affaire,
Que ce soit le Petit-Huningue qu'il préfère.
Prenons donc par les près de Richen... Oh! dis-moi,
N'est-ce pas lui qui vient, là-bas, tout en émoi ?

Oui, je le reconnais à ces énormes cuisses,
A ces boutons d'acier comme en portent les Suisses,
Puis à ces trois mentons... Mais, vois-le donc, là-bas !
Comme ses gros mollets remplissent bien ses bas,

Et, d'un bon gros Bâlois, comme il a bien la mine...
Tiens, voilà qu'à présent ton beau front s'enlumine,

Et que ton grand mouchoir commence à s'agiter
Sur ton cœur qui bondit... C'est à n'en plus douter,

Tu l'aimes, et bientôt toutes les espérances
Des esprits du Feldberg, malgré les apparences,
Ma Wiese, à ton profit, vont se réaliser.
Adieu, je ne veux pas plus longtemps abuser

De ton temps que réclame un entretien plus tendre ;
Aussi bien ce monsieur se lasse-t-il d'attendre.
Va jouir du bonheur que chacun te prédit,
Mais rappelle-toi bien tout ce que je t'ai dit.

LA JOIE.

Ah ! comme une chanson est une bonne chose !
L'oiseau dans les buissons et l'ange dans le ciel
Sont bien de mon avis, du moins je le suppose ;
Avoir le cœur content, c'est là l'essentiel.

Ah ! comme un coup à boire est une bonne chose !
La fleur boit la rosée et le doux vent du ciel.
Pour qui jamais, les jours d'œuvre ne se repose,
Boire un coup le dimanche, oui, c'est l'essentiel.

Ah ! comme un baiser tendre est une bonne chose !
Les fleurs dans les vallons, ainsi que dans le ciel
Les étoiles, souvent en usent, je suppose ;
En tout bien tout honneur, c'est là l'essentiel.

Un brin de joie, oui, c'est une bonne trouvaille !
Profitons-en, ma foi ; faisons-lui bon accueil.
La vie est courte, hélas ! même pour qui travaille,
Et nous n'irons pas loin sans heurter un cercueil.

A cette loi suprême il n'est pas de remède.
Conservons nos cœurs purs, allègres et dispos ;
Puis, au dernier moment, que Dieu nous soit en aide,
Et nous accorde à tous un éternel repos.

LE CERISIER.

Le bon Dieu dit un jour au printemps : — Mets la table
Pour le ver et le sers de façon confortable...
Et voilà qu'aussitôt, d'un beau feuillage vert,
Le cerisier se trouve entièrement couvert.

Le ver, de son côté, se réveille et s'étonne
D'avoir pu sommeiller ainsi depuis l'automne ;
Puis il baille, en frottant, le pauvret, tant qu'il peut,
Ses yeux que le sommeil fatigue encore un peu.

Ensuite il fait entrer ses dents silencieuses
Dans ces feuilles qui sont vraiment délicieuses,
Tout en se demandant si ce grand cerisier
Parviendra, lui tout seul, à le rassasier.

Le bon Dieu dit encor au printemps : — Mets la table
Pour l'abeille et sers-la de façon confortable.
Et voilà qu'aussitôt ce cerisier vert
De blanches fleurs se trouve entièrement couvert.

L'abeille avec amour dès le matin s'y pose,
En se disant, après une légère pause :
— Tiens, si je déjeunais avec ce café-ci !
Il paraît qu'on ne sert qu'en porcelaine ici...

Quelle riche vaisselle ! — Et sa langue altérée
Va puiser jusqu'au fond la liqueur éthérée
Qu'elle avale en pensant : — Que c'est doux ! Certe, il faut
Que le sucre à ces gens ne fasse pas défaut.

Le bon Dieu dit plus tard à l'été : — Mets la table
Du moineau, puis le sers de façon confortable...
Et voilà qu'aussitôt ce cerisier si vert
De cerises se trouve entièrement couvert.

Le moineau dissimule un instant sa surprise,
Puis dit, et attaquant du bec chaque cerise :
— Ceci ne peut pas nuire à mon tempérament,
Et j'en chanterai même encor plus joliment.

Plus tard le bon Dieu dit à l'automne : — Replie
La nappe, car ils ont tous la panse remplie...
Et voilà qu'aussitôt la bise du nord part,
Et que le givre point aussi de toute part.

Les cerisiers, depuis longtemps jaunes, rougissent ;
Puis leurs feuilles, en bas, l'une sur l'autre gisent.

Si bien que toute chose avec le temps revien
A cette terre d'où toute chose provient.

Enfin le bon Dieu dit à l'hiver : — Mets en gard
Tout ce qu'ils ont laissé dans ces champs, par mégard
Et voilà qu'aussitôt l'hiver jette, à plein van,
Sa neige qui va tout couvrir dorénavant.

LA PIPE

Au printemps, quand les fleurs poussent au bout des branches,
Quand nichent les oiseaux sous les ramures blanches,
Et qu'on sent au soleil son cœur se ranimer,
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer !

L'été, quand les moissons dans les plaines jaunissent
Quand de fruits savoureux les vergers se garnissent,
Et qu'on se croit toujours au moment de pâmer,
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer !

L'automne encore, quand l'insoucieux automne
Vient, à califourchon, s'installer sur sa tonne
Pleine d'exhalaisons si douces à humer...
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer !

L'hiver enfin, quand tout s'enveloppe de neige,
Et que, pour déjouer la bise qui l'assiége,
Chacun ne songe plus qu'à se bien enfermer...
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer !

L'ARBRE DE NOEL

Il dort, il dort, couché là comme un comte...
Oh ! oui, dors bien, cher amour, car j'y compte.
Que le bon Dieu maintienne un doux sommeil
Sur les yeux bleus de mon enfant vermeil.

Ne bouge pas, ne bouge pas ! Ta mère,
Sans plus savoir si sa vie est amère,
Va doucement chercher l'arbre apprêté,
Pour ton Noël, dans la chambre à côté.

Que vais-je y pendre ? Une petite chèvre,
Un bon gâteau qui fondra sur ta lèvre ;
Ce petit bœuf étonné, puis enfin
Ces belles fleurs, le tout de sucre fin.

Cœur maternel, assez de friandise...
Il en faut être avare, quoi qu'on dise.
Sur le bon Dieu modelons-nous toujours.
Nous sert-il, lui, du gâteau tous les jours ?

Sur cette branche il faudra que j'attache
Ces pommes qui n'ont pas la moindre tache.
Quand en vit-on, d'un air si provoquant,
Sourire à ceux qui les regardent... quand ?

Oh ! quel plaisir cela fait, une pomme
Qui vous sourit... Qu'un épicier, qu'un homme,
Essaie un peu d'en faire autant... Merci !
C'est le bon Dieu seul qui travaille ainsi.

Que mettre encor sur cet arbre qui plie,
Pour que ma tâche à moi soit accomplie ?
Ce beau mouchoir aux voyantes couleurs...
Enfant, que Dieu te préserve des pleurs.

Et puis encor ?... Ce livre plein d'images,
Où l'on a peint en rouge les rois mages,
Avec un choix de belles oraisons,
Correspondant à toutes les saisons.

Bon ; maintenant, c'est bien tout, il me semble,
Voyons à quoi de loin cela ressemble...
Tiens, sacristi, il faut encore ici
Une verge... Ah ! la voici, la voici...

Ce n'est pas là ce que le plus il aime ;
Tant pis, ma foi, car c'est bon tout de même,

Sitôt qu'on sait l'administrer à point.
D'ailleurs, sois sage et tu ne l'auras point.

Hors ledit cas, il faudra t'y soumettre ;
Oui, mais ta mère est capable de mettre
De beaux rubans autour, pour velouter
Les coups, si rien ne peut t'en exempter.

L'arbre est fini... Comme il a bonne mine !
Que le grand jour à présent l'illumine,
Et pour ce drôle, ingrat et stupéfait,
L'Enfant-Jésus, tout seul, aura tout fait.

Tu prendras tout sans savoir qui l'apporte
Et sans me dire un seul merci... N'importe,
Qu'il te procure un peu de doux émoi,
Et j'en serai déjà bien fière, moi.

Bon Dieu, voilà le crieur. Minuit tinte.
Chaque lumière à la fin s'est éteinte.
Comme le temps passe rapidement,
Quand le cœur a trouvé son aliment !

Que Dieu te garde, enfant ! Voici venue
L'heure où Jésus naît sur la paille nue,
Par un grand froid dont un bœuf le défend ..
Sois aussi bon que lui, mon cher enfant !

LA BOUILLIE D'AVOINE.

Enfants, votre bouillie est prête, venez vite !
Ne frottez pas avec vos manches la marmite,
Car vous voyez qu'elle est noire de tout côté ;
Oui, mais disons d'abord le bénédicité.

Mangez à votre faim et que çà vous prospère.
Le grain d'avoine fut semé par votre père ;
Mais rien sous le soleil n'avancerait d'un pas,
Si le Père d'en haut ne le conduisait pas.

Or, ce grain farineux, mes chers petits, renferme,
Sous son écorce grise, un invisible germe
Qui demeure en paix là, sans boire ni manger,
Jusqu'à ce que sous terre il aille se loger.

Puis, dès qu'il sent le chaud, ce germe se réveille,
Etend ses petits bras joyeux et s'émerveille,
Et vous suce le grain, comme suce parfois
Sa nourrice un enfant..., sans pleurer toutefois.

Puis après, cela prend bonne tournure et force
Tellement qu'un beau jour s'ouvre toute l'écorce,
Et que, sous terre, les racines vont chercher
La sève qui bientôt doit tout faire marcher.

Car il lui tarde fort d'arriver sur la terre,
Ce qu'on y fait n'étant pour lui qu'un grand mystère.
Il guette donc et nul ne saurait concevoir
Dans quelle extase il tombe aussitôt qu'il peut voir...

Puis le Seigneur envoie un ange à face rose,
Un ange qui lui dit bonjour et qui l'arrose ;
Et le germe, charmé de ce double bienfait,
Se met décidément à grandir tout à fait.

Puis le soleil le peigne avec amour et gagne,
Son brûle-gueule en main, le haut de la montagne,
Pour le couver des yeux, de là tout en fumant,
Comme une mère couve un nourrisson charmant.

Et le germe en ressent vite une joie extrême...
Drôle d'homme, à coup sûr, mais bien bon tout de même,
Qui fume tant et tant que vraiment, j'ai bien peur,
De voir tout aujourd'hui se couvrir de vapeur.

Quelques gouttes d'abord tombent, puis vient la pluie ;
Le germe en boit un peu, puis un vent chaud l'essuie,

Et le gaillard se dit, prêt à bien soutenir
L'assaut : — Voyons comment tout cela va finir...

Mangez, mes chers petits, et que ça vous prospère...
Aux premiers froids le germe enfin se désespère
En voyant le soleil s'éteindre, et le passant
Souffler sur ses gros doigts rougis qu'à peine il sent.

Puis il vient de la neige à faire une avalanche,
Et le germe, en voyant la terre toute blanche,
Regrette, mais trop tard, son premier gîte, et croit
Que le soleil est mort ou qu'il a peur du froid.

— Ah ! dans mon petit grain, sous la terre échauffée,
Qu'il faisait bon, dit-il d'une voix étouffée.
Pour gagner de l'argent, hélas ! quand vous allez
Bien loin, n'est-ce donc pas ainsi que vous parlez ?

— Qu'il faisait bon chez nous, derrière le gros poêle,
Dites-vous, vers ma mère au tablier de toile.
Mais patience, il vient du calme après le vent,
Et tout se trouve aller pour le mieux bien souvent.

Au retour du printemps la glace enfin se brise,
Le soleil se remontre, et, sous la chaude brise
Qui voyage à travers les vallons et les bois,
Se ranime à son tour notre germe aux abois.

Puis on voit, par les prés, de belles grappes blanches,
Les cerisiers joyeux garnir toutes leurs branches,
Et l'avoine se dit, en sentant tout grandir :
— Dam! il faudrait peut-être aussi nons dégourdir...

Et voilà qu'il lui vient des feuilles d'où s'élance,
Radieux, chaque épi que la brise balance...
Or, dites-moi, qui peut ainsi les attacher
Tout en haut, ces boutons qu'on n'ose pas toucher ?...

Ce sont bien sûrement les anges, bons apôtres
Qui tiennent les épis les uns après les autres,
Et l'avoine en devint belle finalement,
Comme une fiancée, au jour du sacrement.

Puis la fleur s'étiole et le vent la disperse,
Puis un petit grain long sous chaque bouton perce,
En sorte qu'à la fin notre avoine a compris
Qu'elle est décidément quelque chose de prix.

Le soir, à la veillée, en galants subalternes,
Les vers luisants avec leurs petites lanternes,
S'en viennent la trouver à travers les sillons,
Sitôt que sont allés se coucher les grillons...

Bientôt d'excellent foin chaque grange regorge ;
Puis c'est le tour du blé, des seigles et de l'orge,

Et les enfants s'en vont les pieds endoloris,
Glaner par la campagne, ainsi que les souris...

L'avoine cependant devient blanche et déploie
Tant de grains farineux que la pauvrette ploie,
En disant : — Que ferais-je ici, si je n'avais
Pour voisins, cet hiver, que ces tristes navets !

Or, par un beau matin la famille est allée
La faucher, puis on l'a sur la grange étalée,
Et quatre lourds fléaux ont dessus rebondi
Depuis le point du jour jusqu'à l'après-midi.

Puis l'âne du moulin vient, jusqu'à notre porte,
La chercher pour la moudre, et vite la rapporte...
Et je vous en ai fait cuire avec du bon lait
Tout frais, qui, sans mentir, de la crème valait.

N'est-ce pas que c'est bon ? Remettez à leur place
Vos cuillères ; prenez vos sacs et vite en classe !
Tâchez de n'y pas trop faire les étourneaux,
Et quand vous reviendrez, vous aurez des pruneaux.

CRI DU GUET.

Ecoutez bien ceci, braves gens de la ville,
Dix heures vont sonner à la Maison-de-ville.
Faites votre prièro et mettez vous au lit ;
Jusqu'à demain matin que nul ne se réveille.

Il est un œil là haut qui toute la nuit veille
Et qui toujours au fond des consciences lit.
Ecoutez bien ceci, braves gens de la ville,
Onze heures vont sonner à la Maison-de-ville.

Le tapage nocture à tout le monde nuit;
C'est pourquoi je répète au menuisier qui tâche,
Malgré l'heure qu'il est, de terminer sa tâche :
— Vous finirez demain, couchez-vous, bonne nuit!

Ecoutez bien ceci, braves gens de la ville,
Douze heures vont sonner à la Maison-de-ville.
Hélas! s'il est encor une âme à quelque endroit,
Une pauvre âme qui languisse et se désole,

Qu'elle ait recours à Dieu, car toujours il console
Tous ceux qui vont à lui le cœur flétri, mais droit.
Ecoutez bien ceci, braves gens de la ville,
Une heure va sonner à la Maison-de-ville.

S'il est quelque brigand, par le diable incité,
Qui s'efforce d'ouvrir soit porte, soit fenêtre ;
(J'espère bien que non ! mais cela pourrait être.)
Qu'il se sauve, car Dieu voit dans l'obscurité.

Ecoutez bien ceci, braves gens de la ville,
Deux heures vont sonner à la Maison-de-ville.
S'il est un pauvre diable, hélas ! près de mourir,
Et pour qui la mort soit comme une délivrance,

Qu'il fasse encor de Dieu sa dernière espérance...
Je le plains, car vraiment à quoi bon tant souffrir ?
Ecoutez bien ceci, braves gens de la ville,
Trois heures vont sonner à la Maison-de-ville.

Oh ! pour le coup, voilà le jour à l'orient.
Que l'ouvrier s'éveille et se mette à l'ouvrage.
S'il s'est levé joyeux, qu'il prenne bon courage,
Car son front restera tout le jour souriant.

LE DIMANCHE MATIN.

Le samedi s'en vient, bien tard, dire au dimanche :
— Voilà que je les ai tous couchés sur la hanche
Bien fatigués qu'ils sont, et j'en vais faire autant,
Car mes jambes sous moi faiblissent par instant.

Pendant qu'il parle ainsi, l'heure douze fois sonne.
Le dimanche alors dit d'une voix qui résonne :
— A mon tour... Puis il ouvre, encor tout endormi,
Sa porte au fond du ciel et retombe à demi.

Enfin, frottant ses yeux, il arrive à la porte
Du soleil qui dormait aussi d'étrange sorte
Et lui crie, en frappant aux volets : — Il est temps !
Sur quoi l'autre répond : — Je vais ! C'est bien ; j'entends.

Sur la pointe des pieds le dimanche alors gagne,
Sans personne éveiller, le haut de la montagne ;
Puis revient au village, en veloutant ses pas,
Et dit au coq : — Ah çà ! toi, ne me trahis pas.

Après un somme heureux, quand on vient à renaître,
On le voit au soleil guetter par la fenêtre,
Les yeux riants, le front teint de fraîches couleurs,
Et le chapeau garni de rubans et de fleurs.

Car c'est un bon enfant qui comprend à merveille
Qu'on dorme, quant il vient, plus longtemps que la veille,
Et même qu'on se fasse accroire que la nuit
Dure encor, quand déjà le grand soleil reluit.

Comme on sent l'aubépine ! Comme, en gouttes superbes,
La rosée envahit les fleurs et les herbes,
Et comme partout va l'abeille se poser,
Sans savoir qu'aujourd'hui l'on doit se reposer !

Dans ce jardin, voyez, avec sa robe blanche,
Ce beau cerisier... Puis, au bord de chaque planche,
Toutes ces mille fleurs aux rejets si hardis...
Semble-t-il pas vraiment qu'on soit en paradis ?

Quelle tranquillité ! Comme on se sent à l'aise !
Les charretiers n'ont plus de cri qui vous déplaise,
Plus de *hu! ho!* grossiers. Et chacun, tour à tour,
S'aborde en répétant : Comment va ?... Quel beau jour !

Tous les oiseaux ont mis leur habit des dimanches,
Et les chardonnerets, en sentant sous les branches

Pénétrer la chaleur, disent : — Ah ! sacrebleu !
Le voilà revenu, le soleil, au ciel bleu...

Le sermon va sonner. Cours vite, Cunégonde,
Me cueillir une fleur où le duvet abonde ;
Va de tes tabliers mettre le plus coquet
Et faire, si tu veux, pour toi-même un bouquet.

SUR UN TOMBEAU.

Dors en paix, dors en paix, sous ce toit de verdure ;
Ta couche de cailloux doit te paraître dure,
Mais on ne les sent plus dans ton suaire épais :
Dors en paix.

Ils ont bien remué leur édredon de sable
Sur ton cœur, sans troubler le calme impérissable
Dans lequel, au dernier moment, tu te drapais;
Dors en paix.

Tu n'entends plus les vœux que je fais sur ta tombe...
Ma complainte au néant sans t'arriver retombe.
Vaudrait-il beaucoup mieux qu'il en fût autrement ?
Non, vraiment.

Car ton bonheur n'est plus chose incertaine ou fausse.
Que n'ai-je pu m'étendre avec toi dans ta fosse !...
Nos deux cœurs s'aimaient tant !.. Nous y serions encor
Si d'accord !...

Tu dors et n'entends plus jamais sonner la cloche,
Ni les clameurs du guet lorsque minuit approche,
Et qu'il fait, en criant à pleins poumons, le tour
De sa tour.

Quand par le ciel en feu l'orage s'amoncelle,
Le tonnerre au loin craque et la flamme ruisselle,
Sans que rien désormais trouble mal à propos
Ton repos...

Tu les as maintenant bien loin de toi chassées,
Pour n'y plus revenir, ces sinistres pensées,
Qui rendaient par moment ton limpide regard
Si hagard.

Oui, tu dois être heureux, car sous la froide terre,
Tous les tourments sont bien obligés de se taire...
Tous nos maux, Dieu merci, finissent au trépas,
N'est-ce pas ?

Si j'étais près de toi, que me ferait le reste ?
Mais je suis seule ici devant ta croix agreste,
A pleurer, sans que nul vienne alléger d'un grain
Mon chagrin.

Va, mon samedi soir viendra bientôt de même.
Bientôt ils creuseront aussi pour moi qui t'aime,

Dans cet enclos béni, si paisible et si beau,
Un tombeau.

Et quand je serai là, froide, dans tes ténèbres;
Quand ils m'auront chanté tous leurs versets funèbres,
L'édredon s'étendra sur moi comme un pressoir,
Et... bonsoir.

Alors nous dormirons ensemble; et quand approche
La nuit, nous n'entendrons plus sonner nulle cloche,
Jusqu'au jour où luira pour nous un grand soleil
Tout vermeil.

Or, ce jour-là sera le dimanche. Les anges
Chanteront par les airs comme font les mésanges,
Et nous nous lèverons en ouvrant, tout joyeux,
De grands yeux.

Et l'église sera neuve et bien éclairée,
Et nous irons tous deux sous sa voûte dorée,
Chanter l'*Alleluia* qui, pour nul séraphin,
N'a de fin.

ENTREVUE.

Braves gens de Todtnau, venez, qu'on vous raconte
Des choses tout à fait nouvelles sur le compte
De cet esprit faucheur que vous croyiez méchant.
Moi qui suis de la ville et cousin d'un marchand,

Moi qui vois comme un chat, par la nuit la plus noire,
J'en parle savamment et vous pouvez m'en croire...
Mon oncle égare tout, quand il va quelque part :
Un jour, nous revenions de Todtnau, sur le tard.

Tout à coup il s'arrête et dit : — Ma tabatière
A dû rester, je crois, chez la cabaretière...
Je me retourne donc, pour lui courir après,
Jusqu'à l'*Aigle*, à Todtnau, qui me semblait tout près.

Ayant de cette route une longue habitude,
La nuit ne m'inspirait pas brin d'inquiétude,
Et, devers le Feldberg déjà je me trouvais,
Sans m'en être aperçu, tant de plaisir j'avais

A voir se balancer au vent chaque fleurette,
(Car, j'ai ce défaut-là, pour un rien je m'arrête...)
Enfin tout devenait, dis-je, silencieux
Sur la terre, tandis qu'on voyait par les cieux

Mainte étoile hasarder son nez à la fenêtre,
En tremblant que le jour s'avisât de renaître ;
Pour bien voir si, les monts commençant à brunir,
On pouvait faire signe aux autres de venir...

Quand soudain, mon sentier dont je n'avais eu cure,
Disparaît sous mes pieds dans la campagne obscure...
Que faire? Une masure était là ; noir séjour
Où j'allai me tapir pour attendre le jour...

J'aurais, certes, été beaucoup mieux en famille ;
Pourtant j'ouvris ma montre et tâtai chaque aiguille,
Car, avec l'œil alors, impossible d'y voir...
— Onze heures seulement ! Bien, c'est bon à savoir...

Et déjà je bourrais tranquillement ma pipe,
Devant qui tout besoin de sommeil se dissipe,
Quand tout à coup j'entends ces mots à basse voix :
— Frère, j'arrive tard, ce soir, comme tu vois ;

Mais il vient de mourir, à Mambach, une fille,
Qui faisait le bonheur de toute sa famille,

Et j'ai dû lui fermer les paupières tout seul
En lui disant : — Dors bien dans ton chaste linceul ;

Je t'éveillerai quand l'heure en sera venue !...
Maintenant, va chercher au bout de l'avenue,
Dans cette tasse un peu d'eau, car il est urgent
Que je batte ce soir ma belle faux d'argent.

Battre sa faux ! pensai-je... Un esprit ? C'est étrange...
Je m'approche et je vois, avec deux ailes d'ange,
Avec tunique blanche et rouge ceinturon,
Un beau jeune homme âgé de vingt ans environ.

Qui siégeait au milieu des herbes parfumées,
Deux chandelles flambant à ses pieds allumées.
— Mon bel ange, bonsoir.—Bonsoir, mon cher.—Pardon
Si je suis brusque, mais enfin dites-moi donc,

De cette faux ici, que prétendez-vous faire ?...
— Faucher de l'herbe, et vous quelle importante affaire
Vous fait courir ainsi la nuit, bel étourneau !
— Je devrais maintenant être à l'*Aigle*, à Todtnau.

Je me suis égaré, voilà... ; mais je ne sache
Vraiment pas que jamais vous ayez eu de vache...
— Des vaches, non, mais l'âne et le bœuf qui jadis,
Sur les pieds de Jésus par le froid engourdis,

Posèrent à Noël leurs naseaux charitables...
Depuis, on leur a fait dans le ciel des étables,
Et vous les y verriez, en y bien regardant,
Qui respirent le frais du soir, en m'attendant.

C'est moi qui suis chargé d'emplir leur vaste crèche,
Et c'est pourquoi je viens faucher de l'herbe fraîche..
Pour peu que cela puisse enfin vous convenir,
Libre à vous de m'aider... — Je le voyais venir,

Aussi lui répondis-je : — A ce métier servile,
Hélas ! je n'entends rien, car je suis de la ville ;
Là, chacun sait auner, charger et décharger,
Empiler de l'argent, vendre, boire et manger,

Rien de plus : d'autant mieux que, par grandes hottées,
Là, les provisions sont toutes apportées :
Du beurre, du persil, des raves, des oignons,
Des cerises, des choux, des œufs, des champignons ;

Pour de l'argent, l'on trouve enfin tout sur la place :
Le cumin, le café, le sucre et la mélasse...
L'aimez-vous, le café ? — Vous vous moquez, vraiment,
Là-haut, nous n'avalons que l'air du firmament,

Avec des raisins secs, d'une saveur parfaite ;
Quatre pour les jours d'œuvre, et cinq pour ceux de fête.

Or ça, je vais faucher. Prenons par ces sentiers,
Si vous voulez venir à Todtnau.. — Volontiers,

Car il ne fait pas chaud derrière cette porte...
Fumez-vous ? Donnez donc la faux, que je la porte...
Et l'ange, dans la nuit, par trois fois appelait,
Et je vis tout à coup surgir un feu follet,

Auquel il dit, d'un ton de maître à subalterne :
— Tu vas, jusqu'à Todtnau, lui servir de lanterne.
Que vous semble, mon cher, d'un pareil éclaireur ?
N'ayez crainte, il ne peut vous induire en erreur,

Seulement, ayez soin, là bas, avant d'atteindre
Les premières maisons, de très-vite l'éteindre ;
Car il pourrait fort bien y mettre, l'innocent !
Le feu dans quelque tas de vieux chaume, en passant.

— Mon bel ange, comptez sur ma reconnaissance...
J'espère bien mieux faire avec vous connaissance,
Un de ces jours en ville... Et là je le quittai,
Et m'en allai vers Bâle en toute sûreté.

Quand je fus à Mambach, je vis un blanc cortége,
Avec cercueil et croix, aussi plus ne doutai-je
Qu'elle ne fût bien morte, hélas ! dans sa fraîcheur,
Celle dont, à minuit, parlait notre faucheur.

— Ne pleurez donc pas tant, vous qui l'avez perdue,
Puisqu'elle vous sera fidèlement rendue,
Et que l'ange a promis, à ces derniers instants,
De vous la réveiller quand il en sera temps.

Enfin, je retrouvai ladite tabatière
Oubliée, en effet, chez la cabaretière.

L'ÉTOILE DU SOIR.

Aux trousses du soleil, pauvre étoile chérie,
Te voilà donc toujours... Tu voudrais, je parie,
Un baiser... C'est en vain qu'elle allonge le pas
Pour l'avoir ; vous verrez qu'elle ne l'aura pas.

Des mille étoiles dont se jaspe l'hémisphère,
C'est pourtant celle-ci que le soleil préfère...
Il la mène partout, comme un petit lutin.
Et la préfère même à celle du matin.

Avant qu'on ne l'ait vu devers la Forêt-Noire,
Il lui montre de loin notre grand territoire,
Et lui dit : — Ne va pas si vite, mon amour,
Rien ne presse, et d'ailleurs nous avons tout le jour...

Elle, sans l'écouter, babille à l'avant-garde,
Et le soleil répond, quand elle dit : — Regarde
Là-bas !... Tout brille comme au ciel où nous allons.
— Parbleu, je crois bien, c'est la Wiese et ses vallons !

As-tu bientôt tout vu ? Je ne puis plus attendre...
Et l'étoile poursuit, toujours sans rien entendre,
Les beaux nuages blancs, et sitôt qu'elle a cru
Mettre la main sur un... psit !... il a disparu.

Quand se montre le Rhin, le père effrayé crie :
— Prends garde de tomber dans cette eau, ma chérie,
Tu t'y noyerais.. Et vite, il lui reprend la main,
Et continue ainsi, plus calme, son chemin.

Quand l'Alsace apparaît, la petite épuisée
Trouve enfin que la route est longue et malaisée ;
Elle hésite, en sentant défaillir ses genoux,
Et demande au soleil : — Quand donc y serons-nous ?

Les voilà sur les monts... Au couchant qui s'enflamme,
L'étoile reconnaît l'enclos qu'elle réclame ;
Prend par l'habit son père, aux pas fermes et longs,
Et lui trottine ainsi derrière les talons.

Le pâtre et les troupeaux retournent à la ferme.
L'oiseau va se percher. Chaque fleur se referme.
La prière du soir tinte dans le clocher.
L'étoile alors se dit : — Nous devons approcher...

Plus elle avance et plus s'éclaire son visage...
Le père est sur la porte à guetter son passage.

— Viens, petite souris, dit-il en l'embrassant...
Qu'on est bien dans les bras d'un père caressant !

— Belle étoile du soir, bonne nuit !... Chacun l'aime..
Son regard est si doux !... Quand la tristesse blême
Jette sur notre front quelque nuage épais,
Il suffit de la voir pour retrouver la paix.

Sous leur beau voile blanc, les étoiles unies
Par le lien secret des grandes harmonies,
Ne se donnent jamais entre elles de souci.
Sur notre terre, hélas ! que n'en est-il ainsi !

Voilà qu'au vent du soir ce champ de blé s'agite...
M'est avis qu'il faudrait regagner notre gîte.
Va-t'en, Lise, remplir la lampe jusqu'au bord,
Puis tu l'allumeras ; mais mouche-la d'abord.

L'HEUREUSE FEMME.

Dieu garde mon Friedel ! Quelle femme en ce monde
Eut un homme jamais de bonté si profonde ?
C'est toujours près de moi qu'il est le plus content,
Et toujours ce que je veux lui sourit à l'instant.

Sur ce qu'il dit et fait ne mord jamais le blâme.
Il est si doux et tendre, oui, jusqu'au fond de l'âme :
Il fait si bon le voir, avec ses blonds cheveux,
Avec son teint si rose et ses bras si nerveux !

Quand je sens à part moi quelque bien lourde peine,
A mon homme je n'ai qu'à réfléchir à peine,
Pour que vite à mes yeux s'éclaircisse le ciel...
Que toujours le bon Dieu me garde mon Friedel !

Dieu garde mon domaine aussi ! Là, par derrière,
J'ai mon petit jardin bien clos d'une barrière
Et je trouve dedans tout ce dont j'ai besoin.
Et notre champ là-bas, dont nous avons tant soin,

Il y pousse du blé que cela nous étonne !
Puis, aux côteaux voisins, nous vendangeons l'automne...
Si ma ferme est petite, au moins y trouve-t-on
Tout ce qu'on veut, en fait de poule et de mouton.

Que puis-je désirer de plus, je vous demande ?
Puisque dans sa bonté si propice et si grande,
Le bon Dieu se complaît d'avance à me pourvoir
Même contre des maux que je ne puis prévoir.

Et lorsque mon Friedel rentre de sa culture,
Bien fatigué, pour prendre un peu de nourriture,
Je pose devant lui quelque bon plat de lait,
Avec un broc de vin qu'il avale au complet.

Je le sers de mon mieux et sans le faire attendre,
Tout en le regardant d'un air joyeux et tendre;
Et ça lui rend bientôt ses forces, Dieu merci !
Que Dieu me garde donc notre domaine aussi !

Que Dieu me garde aussi ma petite chambrette !
Je la trouve si douce au cœur et si proprette;
C'est comme une chapelle, en fait de propreté,
Tant il y règne d'ordre et de sérénité.

Quand la pluie au dehors dégringole à la seille,
En noyant au jardin tous mes replants d'oseille;

Quand la fenêtre craque et que tout luit dans l'air,
Des éclats de la foudre et des feux de l'éclair ;

Quand, après la Noël, du sommet des montagnes,
Janvier répand sa neige, au loin dans les campagnes.
Couvre de givre blanc les petits arbrisseaux,
Et tend ses ponts de glaces en travers des ruisseaux :

Près de ton poêle alors, chambrette bien aimée,
En me sentant au chaud et si bien enfermée,
De l'orage et du froid je n'ai plus de souci...
Dieu veuille me garder donc ma chambrette aussi !

Et pourtant, mon Friedel, si la mort me l'emmène,
J'aurai le cimetière alors pour tout domaine,
Pour chambrette j'aurai six planches sans valeur...
Dieu garde mon Friedel, hélas ! de tout malheur !

SURPRISE.

Par qui donc cette fleur peut-elle être arrosée ?
Ce n'est pas là, bien sûr, l'effet de la rosée,
Rien n'est humide autour de la même façon,
Et cela ne vient pas non plus de la maison.

Tant matin qu'on se lève, on trouve ainsi la terre.
Pénètre qui pourra cet étrange mystère !
En attendant voilà des pois qu'il faut ramer ;
Quand ils seront fleuris, ils vont tout embaumer.

Si l'on croyait encor aux toutes vieilles fables,
Je dirais qu'une fée aux manières affables
S'intéresse à mes fleurs et vient les raffermir
La nuit, quand tout le monde est censé bien dormir !

Car il s'en est trouvé, du moins on le raconte,
Qui travaillaient ainsi chaque nuit, pour le compte
De quelque paysan qui restait stupéfait,
En voyant au matin tout son ouvrage fait.

Ah ! vilain, c'était toi, je m'en suis bien doutée.
Ne te cache plus, va, ta ruse est éventée,
Je te vois à travers ces branchages tremblants...
Malheureux ! ne va pas écraser mes replants.

— Catherine, pourquoi m'apercevoir si vite,
Et me poursuivre quand tu vois que je t'évite ?
Eh bien, oui, là... c'est moi qu'il faut remercier,
Et qui me jetterais pour toi dans un brasier !

Ainsi Fritz exhalait devant sa Catherine
L'amour impétueux qui gonflait sa poitrine,
Sans gêne et sans détours, pendant que celle-ci
Sentait, de son côté, le cœur lui battre aussi !

— Vois donc comme ces fleurs entre elles se sourient
Et comme d'ici là leurs nuances varient,
Et comme, en bourdonnant, cet innombrable essaim
D'abeilles va puiser ses vivres dans leur sein.

— Des abeilles ! des fleurs ! Que m'importe, ma belle !
A l'amour dont je meurs que ta bouche rebelle
Sourie, et crois-le bien, comme je te le dis,
Tous les lieux deviendront pour moi des paradis !

Et là-dessus, voilà mon gaillard qui l'embrasse !
Pendant qu'à l'horizon, que le vent débarrasse,
Le soleil, tout charmé de pareils entretiens,
Montre sa grande face, en disant : — Tiens ! tiens ! tiens !

DERNIER AVIS.

Sais-tu comme on arrive au sac plein de farine ?
Sitôt qu'à l'horizon point l'aube purpurine,
Il faut, charrue en main, ne pas quitter son champ,
Tant que n'a disparu le grand soleil couchant.

Sais-tu comme on arrive à la blanche piècette ?
Il faut de tout kreutzer estimer la recette ;
Car, au kreutzer celui qui ne sait pas tenir,
Au thaler aura bien des maux de parvenir.

Sais-tu comme on arrive au plaisir du dimanche ?
En faisant bon emploi de sa semaine franche.
Quand on s'est escrimé pendant six jours entiers,
On sourit au dimanche alors bien volontiers.

Dès le samedi soir, le dimanche prépare
Son panier bien fermé qu'une serviette pare.
Qu'y cache-t-il ? Des choux, je crois, et du jambon,
Et quelque chope aussi de vin parfois très-bon...

Sais-tu quelle conduite à la misère mène ?
Dans les cabarets passe en entier ta semaine ;
On y trouve du vin, des cartes, des plaisirs,
Enfin tout ce qu'il faut pour charmer ses loisirs.

Seulement au dernier t'attend une besace...
Voyons, permets un peu qu'au cou je te la passe.
Eh ! comment trouves-tu, dis-moi, sot animal,
Que ça te va ? Pas mal, n'est-il pas vrai, pas mal !

Désormais, s'il te prend quelque soif dévorante,
Quand tu passes auprès d'une belle eau courante,
Cherche, dans ta besace, une écuelle de bois
Qui s'y trouve ; emplis-la de bonne eau fraîche, et bois...

Sais-tu comme on arrive à la vieillesse heureuse,
Que de respects entoure une suite nombreuse ?...
Mon Dieu, tout le secret se résume à savoir
Ne jamais oublier son droit ni son devoir.

Lorsque devant tes pas se bifurque la route,
Si, sur le choix à faire, il te prend quelque doute,
Parle à ta conscience ; elle sait l'allemand,
Et, fort de ses conseils, marche tranquillement.

Connais-tu le chemin qui mène au cimetière ?
Pour ce voyage-là, plus de carte routière.

Va d'arrière ou d'avant. Pas moyens d'échapper.
Tout chemin y conduit. On ne peut se tromper.

Dans la crainte de Dieu, jusqu'à la fin persiste,
C'est le dernier conseil dont ici je t'assiste,
La porte de la tombe et de l'éternité
S'ouvre sans bruit, oui, mais... gare à l'autre côté !

FIN.

TABLE

POÉSIES FRANC-COMTOISES.

Avant-propos. . . . . Pages. i
La Loue 1
Le Printemps 11
Les Sapins. 15
La Dinée. 18
La Demande en mariage 21
Réponse. 24
Le Frêne 27
L'Ecole primaire. 31
La Forge. 35
Les Foins 38
Clair de Lune 42
Le Matin. 45
L'incendie 49
Le Chaudronnier. 53
Le Cochon. 56
La Fournée 61
Le Dimanche matin 65
Pauvre Fille 68
Pauvre Mère 72
La Foire. 76
Le Fruitier. 80
Flux et Reflux 84
Jeunesse. 86
Antidote 89
Chant d'Amour 91
Nouveau Printemps 95

Pages.
Appartement à louer. 98
La première Couche. 102
La Sortie de la messe 107
La Lessive. 110
L'Enterrement. 115
Le Gilet blanc 119
Le Grenier. 122
La Tante aux vaches. 126
La Mort 130
Le Marchand de paniers 132
Le Vigneron 136
Le Mois de Septembre 141
Grandes eaux. 146
Souvenir 150
L'Hiver 153
La Veillée 157
Veuvage. 161
Poupet. 165

POÉSIES DE HÉBEL.

Notice. 171
La Wiese 179
La joie. 193
Le cerisier 195
La pipe 198
L'arbre de Noël 199
La bouillie d'avoine 202
Cri du guet 207
Le dimanche matin 209
Sur un tombeau 212
Entrevue 215
L'étoile du soir 221
L'heureuse femme. 224
Surprise. 227
Dernier avis. 219

VERSAILLES. — TYP. CERF ET FILS, 59, RUE DU PLESSIS.

ERRATA.

Page 2. Je *l'iame*, lisez : je l'aime.

— 98. *Q'en*, lisez : qu'en.

— 143. Après le vers :

Les clochers de fer blanc dans les arbres flambaient

il faut un point-et-virgule.

— 224. Au lieu du vers :

Et *toujours* ce que je veux lui sourit à l'instant

il faut lire :

Et tout ce que je veux, etc.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

CHAMPFLEURY

LA PASQUETTE

NOUVELLE ÉDITION

1 vol. in-18.

Ce roman a obtenu la grande Médaille d'argent
de la Société de l'Encouragement au Bien.

E55/84/73

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 007038507b

CE PQ 2198
.B58A6 1877
COO BUCHON, MAXI POESIES.
ACC# 1341538